

L'Exécuteur [119] – Dallas Connection

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**CAHIER SPÉCIAL
GRATUIT**

Gérard de Villiers
présente

LE CHASSEUR L'EXÉCUTEUR



DALLAS CONNECTION

LES MILLIARDS DE LA MAFIA

Par Gérard de Villiers

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

DALLAS CONNECTION



PROLOGUE

L'attention du costaud assis à côté du conducteur était entièrement accaparée par la petite voiture de sport rouge qui filait bon train devant eux. L'homme au volant ricana :

— Si elle va faire ses courses, on va se payer une putain de crampe à attendre comme...

— Elle va sûrement pas faire ses courses, coupa le mafioso au visage taurin. C'est pas l'heure et c'est pas le quartier.

— C'est pas une nana comme les autres non plus.

— Boucle-la, Gilo. Et la serre pas trop, elle va nous repérer.

Un nouveau ricanement se fit entendre dans l'habitacle de la Ford.

— Moi, j'voudrais bien la serrer d'un peu plus près. Depuis trois jours qu'on la surveille, cette garce arrête pas de me faire bander. Ça doit être un sacré coup !

— Ta gueule !

— O.K., O.K. Comme tu veux.

— Bon, elle ralentit. Ça te dit rien, ce coin ?

— Qu'est-ce que ça devrait me dire ?

Ils roulaient à présent dans Buckner Boulevard, un quartier résidentiel de Dallas planté de hauts buildings.

— C'est par ici qu'habite l'Étalon, déclara Dany le Rhino.

— Tu veux dire, Larry Tomaso ?

— Y en a pas d'autre.

— P't'être qu'elle va se faire ramoner... Ça fait un moment qu'il lui tourne autour.

— P't'être bien, répliqua la brute d'une voix rocailleuse. Comment t'es au courant de ça ?

— Tout le monde le sait. C'est Ronnie qui lui a demandé de retourner la fille.

— Hé ! Ça a l'air d'être ça, mate un peu, elle vient de se garer pas loin de son immeuble. Arrête-toi, Gilo.

La Ford s'immobilisa en double file, à bonne distance du véhicule rouge. Rhino décrocha un radiotéléphone posé à côté de lui et pianota précipitamment un numéro.

— M'sieur Joe ? formula-t-il lorsqu'il eut son correspondant. C'est Dany. J'dois vous prévenir que la fille vient de s'arrêter près de chez Larry l'Étalon. Qu'est-ce qu'on fait ?

Il écouta la réponse puis raccrocha et marmonna quelques mots indistincts en tapotant doucement son revolver sous sa veste.

— Qu'est-ce qu'on fait ? répéta le conducteur tout en observant la fille brune qui marchait le long du trottoir, une centaine de mètres plus loin.

— Je préviens Larry. Je sais pas pourquoi, mais j'ai pas une très bonne impression. Ouvre bien l'œil, Gilo, des fois que ce boudin nous ferait un coup tordu.

CHAPITRE PREMIER

Au dix-septième et dernier étage d'un immeuble ultramoderne, Larry Tomaso se prélassait dans l'eau chaude d'une monumentale baignoire circulaire, savourant la caresse sur sa peau d'une multitude de bulles d'air.

Face à lui, une rousse aux rondeurs appétissantes offrait le spectacle alléchant de ses seins doucement ballottés par les remous de l'eau. Elle avait les yeux fermés et paraissait écouter un blues distillé en sourdine par des enceintes invisibles.

L'endroit sentait le luxe facile. Il ne s'agissait ni d'une salle de bains, ni d'un salon, mais d'un curieux mélange des deux, composé d'une pièce de plus de soixante mètres carrés au parquet recouvert d'une moquette aussi épaisse que du gazon. De nombreuses plantes grasses formaient une sorte de tonnelle, conférant aux lieux un aspect exotique.

Deux coupes de champagne et un téléphone étaient disposés sur un guéridon, à portée de main, et un mince filet de fumée bleue s'envolait d'un Havane posé sur le bord d'un cendrier en cristal.

Larry Tomaso était un homme de trente ans avec un visage de séducteur surmonté par une opulente chevelure blonde. Il devait ses traits trop réguliers à la chirurgie esthétique, et ses muscles d'Adonis à des séances quotidiennes de body-building, conjointes à l'absorption régulière de stéroïdes.

Généralement, les femmes appréciaient le bleu très pâle de ses yeux, croyant sans doute y percevoir le reflet pur de son âme.

En fait, son âme n'avait strictement rien de commun avec la pureté. Elle était aussi misérable que les louches affaires qu'il traitait habituellement en accord avec ses pairs, les *amici* de l'État du Texas.

Larry « L'Étalon » Tomaso devait son surnom aux multiples conquêtes féminines qu'il avait accumulées pendant ses débuts à Houston. Venant de Naples, il y était arrivé cinq ans plus tôt, les poches vides et l'estomac creux mais avec un redoutable appétit sexuel. Rapidement, il avait compris quel parti il pouvait tirer des riches femmes d'un âge certain qu'il séduisait avec une facilité toute latine. Ses poches s'étaient très vite remplies et il n'avait plus jamais

eu faim.

Il était donc devenu gigolo. Puis, ce commerce charnel ne lui suffisant pas, il s'était lancé dans les stup, et la mafia lui était alors tombée dessus, le mettant à l'amende pour l'intégrer ensuite dans les filières locales.

Malin et sans aucun scrupule, Larry avait grandi avec virtuosité dans la hiérarchie mafieuse, s'occupant de toutes sortes de trafics illégaux, arrangeant des parties fines au cours desquelles les ébats des participants étaient souvent filmés à leur insu, à des fins de chantage. Il possédait aussi à son actif criminel plusieurs meurtres pour lesquels il n'avait jamais été poursuivi, ayant toujours bénéficié d'alibis béton. Puis, Houston devenant un terrain un peu trop brûlant, la mafia l'avait dirigé sur Dallas où il avait encore gravi quelques échelons.

Mais il savait que son destin ne le mènerait pas vers les sommets tant convoités de *Cosa Nostra*. Il était responsable de secteur et le resterait jusqu'à la fin de sa carrière crapuleuse. Car il ne faisait partie d'aucune famille en place, il n'était qu'un mafioso de raccroc. Cependant, il profitait allègrement de la vie, menait grand train, achetait régulièrement des actions de compagnies pétrolières avec l'argent de la drogue, se disait volontiers acteur de cinéma – il avait fait un peu de figuration – et apparaissait fréquemment dans les cocktails mondains. En plus de son appartement de deux cent cinquante mètres carrés, il possédait une Porsche de l'année, une Cadillac toutes options et un avion de tourisme avec un pilote privé.

En dehors du Milieu, on le considérait comme un affairiste, une sorte de bellâtre excentrique qui avait su faire fortune dans des manipulations financières à la limite de la légalité. Peu nombreux étaient ceux qui connaissaient son vrai passé et ses occupations occultes.

Il grimaça en entendant la sonnerie du téléphone, étendit le bras pour saisir le combiné sur le guéridon et perçut une voix rocailleuse :

— Monsieur Larry ?

Il grogna :

— Ouais, qui est-ce ?

— C'est Dany. Je bosse pour M. Joe.

— Ah oui ? Qu'est-ce que tu me veux, Dany ?

— Y a cette fille, la brune que vous connaissez. Vous voyez de qui je veux parler ?

— Peut-être, fit prudemment Tomaso. Je t'écoute.

— Elle va monter chez vous. M. Joe pense qu'il fallait vous avertir.

— Attends, où es-tu ?

— Dans la rue.

— C'est bon, Dany. Je m'en occupe.

Il coupa la communication en jurant sourdement. C'était un contretemps mais, après tout, peut-être que cette connasse venait déposer les armes et se soumettre à ses conditions. Ses gardes du corps la feraient poireauter le temps qu'il saute cette rouquine super bandante, une call-girl qui travaillait pour lui comme beaucoup d'autres. « Juste des culs », avait-il coutume d'affirmer.

Il appuya ensuite sur une touche de l'appareil, déclenchant un appel discret à l'autre extrémité de l'appartement. Dès que l'un de ses gardes du corps eut décroché, il demanda sèchement :

— Brady ?

— Non, c'est Bull, lui répondit-on.

Il n'arrivait jamais à reconnaître la voix de l'un ou l'autre des deux gorilles. Bâtis sur le même modèle, ils avaient les mêmes intonations, la même façon rauque et traînante de parler, des manières identiques. Des stéréotypes. Ces deux-là n'avaient pas inventé la poudre, mais ils constituaient une équipe de protection très efficace.

— Une fille va débarquer, annonça-t-il. Je ne veux pas la voir tout de suite.

— Ouais, j'ai pigé.

— Fais-la patienter dans le salon rose et qu'elle n'en bouge pas.

Sans attendre la réponse, il raccrocha et soupira. La rousse avait ouvert les yeux et l'observait avec curiosité.

— Une de tes conquêtes ? minauda-t-elle.

Il lui lança hargneusement :

— T'occupe. Amène-toi et montre-moi ce que tu sais faire.

La fille ondula dans l'eau et s'approcha lentement. Fermant les yeux, il se détendit, s'allongeant dans l'onde frémissante. Des images particulièrement salaces se dessinaient déjà dans sa tête quand le carillon de l'entrée émit une série de notes mélodieuses.

Merde ! jura intérieurement Larry. C'était pas possible que cette connasse soit déjà ici. Ou alors l'abruti dans la rue l'avait prévenu trop tard.

— Tu viens, oui ou merde ? cracha-t-il à la rousse qui était restée au milieu de l'eau.

Les paupières closes, contrarié par le coup de sonnette intempestif, il essayait de chasser des pensées parasites. Enfin, bon Dieu ! Il ne pouvait même plus tirer son coup tranquillement sans qu'une

emmerdeuse débarque et lui foute sa libido en berne.

Cette fin de journée commençait plutôt mal.

Bon, fallait pas se laisser chanstiquer le moral pour si peu. Sandra Miller attendrait son tour. Une putain de bonne femme qu'il n'avait même pas réussi à s'envoyer, en plus !

— Qu'est-ce que tu branles ? demanda-t-il soudain à la rousse pulpeuse. T'es fatiguée ou quoi ?

Ouvrant brusquement les yeux, il vit son regard dirigé vers l'entrée de la pièce. La sensation d'une présence lui fit tourner la tête de ce côté et ses traits se figèrent. Une haute silhouette granitique se découpait en ombre chinoise, occupant tout l'encadrement de la porte.

Bon Dieu ! Larry avait-il des visions ? Qui était ce gus aussi immobile qu'une statue et dont le profil ne correspondait en rien aux deux armoires à glaces chargées de sa sécurité ?

Comment ce sale con était-il entré ? Et sans faire le moindre bruit, en plus.

— Merde ! Comment êtes-vous entré ? aboya-t-il méchamment.

L'apparition se mit subitement en mouvement, paraissant glisser comme un fantôme, puis s'immobilisa à deux mètres de la baignoire monumentale. Et Larry put mieux discerner les traits du type. Un visage glacé figé dans une expression abominablement neutre. Des yeux encore plus froids que la banquise, sans aucun doute. Au moins un mètre quatre-vingt-cinq, une carrure athlétique et une allure de grand fauve. Il portait un blouson d'été en toile beige et un jean.

C'était pas possible ! Personne ne pouvait lui avoir envoyé un Hit-man, l'Organisation n'avait rien à lui reprocher.

— Brady ! Bull ! se mit brusquement à hurler Tomaso.

Un imperceptible sourire se dessina sur les lèvres du grand fumier.

— Pas la peine de les appeler, Larry. Ils ne te répondront pas.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que vous leur avez fait ? hennit le mafioso en essayant de regarder derrière l'immense silhouette.

— Je les ai liquidés. Et je vais maintenant m'occuper de ta peau, Larry.

La voix de glace fit à Tomaso l'effet d'une secousse électrique. Il cilla, ferma complètement les yeux puis les rouvrit, espérant qu'il avait rêvé. Mais la vision horrificante persista. Un flingue noir prolongé par un énorme silencieux était apparu comme par magie dans la grande pogne de l'agresseur. Une saloperie de Beretta braqué sur sa poitrine.

Soudain, malgré la chaleur de l'eau dans laquelle il était enfoncé jusqu'à la taille, Larry Tomaso eut froid et se mit à trembler.

Il bégaya d'une voix de fausset :

— Dites... Je... je peux savoir qui vous êtes et c'que vous voulez ?

Le grand type jeta un regard vers la rousse.

— Sortez et tirez-vous d'ici, lui dit-il d'un ton très calme.

Elle eut un petit hoquet, hésita une seconde puis s'empressa d'obéir. Dégoulinante d'eau, elle se jeta sur ses vêtements. Tandis qu'elle les enfila à la hâte, l'intrus lança devant lui un petit objet qui atterrit dans une coupe de champagne avec un bruit métallique. Les yeux du mafioso s'agrandirent :

— Qu'est-ce que c'est ?

— La réponse à ta première question. Prends-la.

Osant à peine bouger, Tomaso avança une main tremblante et plongea deux doigts dans le champagne pour récupérer la médaille en bronze. Il la plaça ensuite devant ses yeux et eut une expression horrifiée en contemplant la petite cible stylisée sur laquelle s'inscrivait un croisillon en relief.

— Hé merde ! proféra-t-il d'un ton morne.

— D'accord avec toi.

— Je... Écoutez, on pourrait s'arranger, hein ?

— Pas d'arrangement. Tu parles ou je te supprime tout de suite.

— Bon Dieu ! Demandez-moi ce que vous voulez.

— Parle-moi de ces deux types de la D.S.R.

— Qui ? Je vois pas de qui vous parlez...

— Ça commence mal pour toi, Larry.

Lariy soupira. Ouais. C'était exactement ce qu'il se disait un peu plus tôt.

— Heu... J'ai peut-être mal compris. D.S.R., ça veut dire quoi ?

— Défense et Sécurité Rapprochée. Les deux gars en question se nomment Douglas et Linman.

— Attendez, ça me dit vaguement quelque chose.

— T'as intérêt, fit Bolan en relevant un peu le Beretta dont le silencieux se fixa sur le front de la crapule.

La fille avait fini de s'habiller sommairement. Son corsage plaqué sur ses seins par l'humidité, elle rafla une veste en daim sur le dossier d'un fauteuil et s'éclipsa sur la pointe des pieds. Quelques secondes plus tard, elle poussa un petit cri horrifié puis il y eut le claquement sourd de la porte palière.

— Je t'écoute, dit l'Exécuteur. Tu as une seconde.

— Ouais... Est-ce que ce seraient pas des gus que Maxwell a

embauchés ?

Le nom de Maxwell n'était pas inconnu à Bolan. Il s'agissait d'un candidat sénateur texan qui avait effectivement fait appel à Linman et Douglas. Ces derniers étaient des spécialistes de l'information et du contre-espionnage électronique. Mais, en fait, les deux hommes n'étaient autres que Rosario Blancanales et Herman Schwarz, des amis de longue date de l'Exécuteur.

— Ça se pourrait bien, rétorqua-t-il. Ne t'arrête pas en si bon chemin.

— C'est des amis à vous ?

Le chien du Beretta se releva en émettant un cliquetis horripilant. Les yeux de Tomaso s'agrandirent encore.

— Bon, je... j'ai entendu dire qu'ils ne sont plus dans le circuit.

— Tu veux dire que tes copains leur ont mis la main dessus ?

— C'est ce qu'on raconte en ville, oui. Mais c'est pas mes copains, je fréquente pas ce genre de mecs.

— Te fatigue pas, je connais ton pedigree. Qui s'est chargé du boulot ?

— Je crois que c'est un type qui travaille pour un certain Cesaro.

— Me fais pas languir, Larry. Comment s'appelle ce type ?

Le visage décomposé de Tomaso se tordit sous la poussée d'une trouille abjecte. Toute son habituelle superbe s'était envolée et son regard d'un bleu délavé oscillait par à-coups entre le trou noir du Beretta et la médaille de tireur d'élite qui reposait toujours dans sa main ouverte. Ses yeux rencontrèrent le regard métallique et il poussa un petit gémissement involontaire, décrocha aussitôt.

Il toussota, sa pomme d'Adam monta et descendit comme un yoyo, puis il prononça d'une voix étranglée :

— Davy Crocket.

— Tu te fous de moi ?

— J'vous jure que j'en ai pas du tout envie. C'est un surnom, je crois qu'il s'appelle Sam quelque chose. Bonardi ou Bonelli...

— Et il bosse pour Ronnie Cesaro ?

— Ouais.

— Où a-t-on emmené Linman et Douglas ?

— Ça, j'en sais rien !

Bolan eut un imperceptible soupir. Il s'était douté de la réponse, ayant toutefois conservé l'espoir que Tomaso serait au courant.

— Tu n'as rien à ajouter ? fit-il d'une voix réfrigérante.

— Non, je... Écoutez, je peux téléphoner pour me renseigner. Vous voulez que j'essaye ?

Une petite crispation déforma un court instant les lèvres de Bolan. Tomaso était prêt à faire n'importe quoi pour sauver sa peau, mais il ne savait plus rien qui présentât un intérêt pour l'Exécuteur. Ce n'était qu'un sous-fifre, une ordure insignifiante à laquelle *Cosa Nostra* ne confiait évidemment aucune information importante.

Le Beretta se cabra sèchement en émettant un petit bruit de toux. Le front du mafioso s'orna aussitôt d'un troisième œil par où s'écoula un peu de sang et de cervelle. La balle blindée de 9 mm Parabellum s'était frayé un chemin dans sa tête, y causant d'irréremédiables dégâts, puis avait arraché l'arrière de son crâne qui rebondit contre le bord opposé de la baignoire. L'eau se teinta de rouge et des filaments visqueux se mirent à surnager, ballottés par une multitude de bulles qui venaient crever à la surface.

Bolan dévissa le gros silencieux du Beretta qu'il replaça dans son holster d'épaule, puis il balaya la pièce du regard comme pour chercher un indice quelconque. Mais les lieux étaient résolument vides de sens et impersonnels. Ils ne lui apprendraient rien de plus.

Il s'apprêtait à quitter les lieux quand le carillon de l'entrée retentit comme un signal d'alarme.

CHAPITRE II

Plaqué contre le mur, l'Exécuteur déverrouilla le battant, l'ouvrit d'un coup sec en pointant le Beretta vers l'ouverture, prêt à faire feu. La fille qui se trouvait de l'autre côté du chambranle eut un mouvement de stupeur en apercevant la silhouette menaçante. Elle tenait d'une main un petit sac fourre-tout et avait l'autre levée, comme prête à renouveler son coup de sonnette. Ses yeux sombres s'écarquillèrent et elle ouvrit la bouche.

Bolan tendit le bras et l'attrapa pour la faire entrer puis referma derrière elle, le Beretta toujours menaçant.

— Avancez ! lui intima-t-il en la poussant fermement devant lui.

Ce fut seulement à cet instant qu'elle remarqua les deux corps allongés par terre dans une auréole de sang que buvait goulûment la moquette. Elle eut un nouveau mouvement de recul, porta la main devant sa bouche et Bolan crut un instant qu'elle allait se mettre à hurler. Mais il n'en fut rien. Se contrôlant ou au contraire trop coincée par la vision sinistre, elle s'était immobilisée et donnait l'impression d'être mentalement au point fixe.

L'Exécuteur la prit par le bras et l'obligea à marcher jusque dans le salon exotique.

— C'est lui que vous veniez voir ? questionna-t-il durement en l'amenant près de l'immense jacuzzi.

La question paraissait stupide. Il était évident qu'elle ne venait voir personne d'autre que Larry Tomaso. Mais Bolan voulait déclencher une réaction chez cette fille brune qu'il rencontrait pour la première fois. Il ne la quitta pas du regard, cherchant à comprendre quelles avaient été ses relations avec la petite ordure mafieuse.

Parvenue au seuil de la grande pièce, elle eut une hésitation, fronça un peu les sourcils, puis marcha résolument jusqu'à la baignoire près de laquelle elle parut subitement se pétrifier.

Au fond de la pièce, la chaîne hi-fi continuait de distiller un blues langoureux. Il y régnait une atmosphère irréelle. Une odeur fade, celle du sang, avait déjà imprégné les lieux. Quelques secondes plus tard, Bolan vit la brune vaciller légèrement et il lui dit :

— Si vous avez l'intention de vous évanouir, prévenez-moi.

Apparemment, elle n'en avait nulle intention. Se retournant lentement, elle le regarda fixement et demanda :

— C'est vous... qui avez fait ça ?

Il sentit de l'émotion dans sa voix mais aucune nuance de compassion. Seulement du dégoût et de l'horreur. Après tout, elle ne faisait peut-être pas partie des relations intimes du truand. Déjà une bonne chose. Mais le spectacle odieux l'avait secouée. Son visage au teint clair était devenu blême, soulignant la couleur sombre de ses yeux.

Visiblement, elle était au bord de la nausée et luttait pour tenir le coup.

— Qu'êtes-vous venue faire chez Larry Tomaso ? demanda l'Exécuteur.

— Je... Qui êtes-vous pour me poser une telle question ?

Il lui montra une plaque du FBI qu'il rempocha aussitôt, insista :

— J'attends une réponse.

— Vous êtes un flic de Dallas ?

— Pas exactement. Je ne suis que de passage.

Il crut lire du soulagement dans les yeux de la jeune femme qui enchaîna :

— FBI, hein ? Bon, je suis bien obligée de vous croire. Vous ne me demandez pas mon nom ?

— Ça peut attendre. Venez.

— Sans doute allez-vous m'emmener dans un bureau officiel pour m'interroger, se cabra-t-elle.

Elle évitait soigneusement de regarder l'immonde spectacle dans la baignoire et se tenait très droite dans une attitude de défi.

— J'ai effectivement besoin de vous entendre mais pas dans un bureau officiel.

— Vraiment ? La police a changé à ce point de méthodes ?

— Il ne s'agit pas d'une simple affaire criminelle. Les méthodes classiques n'ont aucune valeur quand il s'agit de la mafia.

Il la vit tressaillir.

— Venez, insista-t-il en la prenant de nouveau par un bras pour la conduire dans l'entrée.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le palier, il referma la porte derrière lui et appela l'ascenseur.

Larry Tomaso lui avait fait des révélations tout juste susceptibles de lui permettre de remonter une piste. C'était bien mince, beaucoup

trop filandreux pour qu'il puisse retrouver ses deux amis avant qu'il soit trop tard. Le temps jouait contre lui.

Mais en contrepartie il avait fait une prise imprévue, un poisson était venu involontairement se jeter dans son filet : une drôle de sirène qui devait être au courant de pas mal de choses concernant la mafia de Dallas. Et il était bien décidé à ne pas la lâcher avant qu'elle lui ait chanté tout son répertoire.

Dany le Rhino reposa le téléphone portable sur la banquette et commenta :

— Joe dit qu'il n'arrive pas à appeler Larry. Il m'a demandé si on l'a vu sortir.

— Pourquoi est-ce qu'il l'appelle ? rétorqua Gilo en tapotant des doigts sur son volant.

— C'est ses oignons ! En tout cas, c'est pas normal qu'il y ait pas de réponse. Je vais essayer de l'avoir d'ici.

L'énorme mafioso composa le numéro de Tomaso, laissa passer six sonneries mais personne ne décrocha.

— Putain ! Il pionce ou quoi ?

— Il doit s'envoyer la fille.

— Mon cul ! J'te dis que c'est pas normal.

— Tu veux peut-être aller lui tenir la chandelle ?

— On attend cinq minutes et on va voir ce qui se passe là-haut.

— Tu veux dire que toi tu vas aller voir, renvoye le chauffeur. Moi je bouge pas de ma caisse.

Le mastodonte haussa les épaules et marmonna une obscénité. Puis il s'enferma dans le silence, le regard braqué sur les deux battants vitrés de l'immeuble.

L'attente ne fut pas longue. Au bout de quelques secondes, Rhino se redressa lorsque la porte s'ouvrit. Voyant une brune chevelure apparaître dans la rue, Gilo rigola :

— Dis donc, il a fait vite pour se la farcir ! C'est pas un étalon, ton Larry, mais un lapin !

— Attends, qui c'est ce grand mec derrière ?

— On dirait qu'ils sont ensemble.

— Ouais. Il lui parle. Bon Dieu, j'ai déjà vu cette tête-là !...

— Pas chez les copains, en tout cas. Ce serait pas un poulet ?

— Non, fit Dany le Rhino d'un ton soudain excité. J'ai vu sa tronche à la télé y a pas longtemps. Et dans les journaux aussi. Un

portrait-robot des poulets. Regarde les yeux de ce grand fumier.

— Hé ! Tu veux pas dire que...

— Si. J'crois bien que c'est lui... cet enculé de Bolan.

Le visage en lame de couteau de Gilo se contracta. Un tic nerveux lui agita une paupière.

— Bo... Bolan ? T'es sûr ?

— Quand on a vu sa tête une fois, on peut pas l'oublier. Tu peux te dire qu'on a gagné le gros lot.

— Mais qu'est-ce qu'il foutrait ici, à Dallas ?

— C'est ce qu'il faut lui demander.

— T'as quand même pas l'intention d'aller lui poser la question, merde !

— Je lui poserai après.

— Après quoi, Dany ? T'es devenu complètement cinglé ! Si c'est vraiment la grande pute, t'as aucune chance de...

— Fous-moi la paix ! cracha l'armoire à glace en posant la main sur la crosse de son .38 spécial caché sous sa veste. Tu sais quelle est la prime pour la peau de ce gus ?

— Je veux pas de ta prime à la con. Je veux seulement rester en vie.

Dany l'énorme ne répondit pas. Les yeux rivés sur le couple qui marchait rapidement sur le trottoir, dans la direction de la Ford, il respirait bruyamment. Des gouttes de sueur avaient jailli sur son front bas.

— Je vais lui faire sauter le caisson sans qu'il s'aperçoive de ce qui se passe. Toi, tu bondis sur la connasse et tu la fourres à l'arrière. T'as pigé ?

— Putain de... de merde ! coassa Gilo dont les dents s'entrechoquaient.

Les deux arrivants n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de la voiture à l'arrêt. Le gros flingueur posa une main sur la poignée de la portière, l'ouvrit doucement en calculant son coup. Pas de brusquerie, des gestes normaux, et surtout pas de précipitation au moment décisif. Fallait faire dans l'efficacité et la précision.

Posant un pied au sol, il extirpa son énorme masse du véhicule qui se rehaussa de dix bons centimètres. Il fit semblant de parler au conducteur tout en avançant une main dans l'échancrure de son veston, comme pour chercher un portefeuille. Ensuite il se retourna lentement.

L'Exécuteur avançait d'un pas rapide le long du trottoir, un bras

passé sous celui de la fille qui trottnait à son côté.

— Avez-vous l'intention de me faire courir longtemps comme ça ? lui lança-t-elle bientôt d'un ton coléreux.

— Nous sommes toujours dans un périmètre à risque, rétorqua Bolan sans lui accorder un regard. Accrochez-vous.

Puis son instinct de guerrier déclencha un signal d'alarme. Une certitude s'imposa instantanément à lui lorsqu'il aperçut le visage bestial et contracté à moins de dix mètres. Avant même que l'énorme type eût accompli le moindre geste menaçant, Bolan avait compris qu'il allait devoir en découdre, que la poudre allait parler.

D'un mouvement rapide et puissant il envoya la fille au sol puis, dans la foulée, dégaina le Beretta tout en fléchissant les jambes. Tout se déroula ensuite à une folle vitesse. La brute mafieuse avait de son côté extirpé son revolver et le braquait devant lui dans un mouvement maintes fois répété.

L'Exécuteur tira une fraction de seconde avant lui et surtout avec plus de précision. Alors qu'une balle de .38 arrachait un gros éclat de béton à la façade de l'immeuble, dix centimètres à droite de la tête de Bolan, une ogive blindée de 9 mm avait déjà atteint sa cible. Sous l'impact, la mâchoire de Dany le Rhino se décrocha et alla frapper le pare-brise de la Ford à l'arrêt derrière lui.

Bolan ne s'attarda pas à la contemplation de l'énorme masse de muscles qui s'effondrait pesamment. Pivotant de quelques degrés, il fit face au type grand et maigre qui venait à son tour de jaillir de l'habitable par la portière opposée. L'*amici* brandissait une énorme pétoire à barillet sûrement capable de décapiter un bœuf. Le Beretta aboya une seconde fois, crachant une balle toute chaude qui transforma le visage acéré en une infecte bouillie sanguinolente.

Un rapide coup d'œil circulaire rassura Bolan. Ces deux-là n'étaient que des francs-tireurs, une petite équipe chargée d'une surveillance. Ils avaient cru à la bonne affaire.

Il aida la brune à se relever, la força de nouveau à marcher très vite en direction d'une Oldsmobile bleue qu'il avait garée à l'angle d'une rue transversale.

Dès qu'elle y fut installée, elle chercha son souffle et commença tout de suite à l'invectiver :

— Vous êtes vraiment le pire des sales types que j'aie jamais connus ! Aviez-vous besoin de me jeter par terre de cette façon, espèce de... de...

Bolan lança le moteur, embraya doucement pour éloigner l'Oldsmobile du lieu de la fusillade. Lorsqu'ils eurent parcouru un peu plus de deux cents mètres, il eut un petit rire grinçant.

— Quel genre de sales types connaissez-vous, à part Larry l'Étalon ?

— Le quoi ?

— L'Étalon. C'est ainsi qu'on le surnomme. Vous ne le saviez vraiment pas ?

— Pourquoi le saurais-je ?

Elle avait les genoux écorchés par sa chute. Levant une jambe pour l'examiner, elle enchaîna agressivement :

— Quelle allusion êtes-vous en train de faire ?

— Aucune. J'énumère des faits et je pose des questions. C'est tout.

— Je n'avais aucune relation avec Larry Tomaso.

— Vous lui rendiez pourtant visite alors qu'il se prélassait dans son bain, rétorqua Bolan volontairement incisif.

— Est-ce un crime fédéral ?

— Seulement un élément de suspicion.

Bolan tourna autour de Crawford Park pour prendre Hawn Freeway en direction de l'est.

Les lèvres pincées, elle rétorqua :

— Je n'ai jamais eu directement affaire avec les flics, ni les locaux ni ceux du FBI. Mais on m'a souvent affirmé qu'il s'agit d'une race de gens particulièrement tordus qui voient le mal partout. À quel degré voyez-vous le mal en moi, monsieur... ?

— Baxter. Mike Baxter. Soyez cool, vous n'êtes pas encore inculpée mais seulement impliquée dans une affaire complètement pourrie. Le mieux que vous ayez à faire pour sortir votre joli petit corps de là, c'est de coopérer.

— Ben voyons ! persifla-t-elle. Coopérer !

— Qu'alliez-vous faire chez Tomaso ?

— Tout simplement lui demander de me fichier la paix.

— Il vous faisait chanter ?

— Pas vraiment. Il voulait m'acheter des parts d'une compagnie pétrolière que j'ai héritée de mon père. Mais la méthode pouvait en un certain sens s'apparenter à un chantage. Depuis qu'il m'a fait cette proposition, j'ai subi des tas de pressions et il y a même eu des menaces téléphoniques. Ce saligaud prétendait être en mesure de faire tout cesser en faisant jouer ses relations.

— Dans le cas où vous auriez accepté de négocier avec lui ?

— Évidemment. Il a aussi essayé de me fourrer dans son lit. La manière douce, par la bande si j'ose dire. Je l'ai envoyé promener...

Pourquoi n'êtes-vous pas resté sur place après la fusillade avec ces deux voyous ?

— Ce problème ne me concernait plus. Comment vous appelez-vous ?

— Tiens ! Vous y venez enfin. Mon nom est Sandra Miller.

Subitement, elle se mit à parler sur un rythme rapide :

— Si vous voulez tout savoir, je suis également propriétaire d'une petite chaîne de télévision privée à Dallas. Je l'ai achetée avec une partie de l'argent du pétrole. Mon père est mort il y a cinq mois de cela, un accident de voiture alors qu'il rentrait chez lui. Un camion qui l'a percuté de plein fouet avant de prendre la fuite. J'ai pris la suite à la tête de sa compagnie mais j'avoue que je n'y connais pas grand-chose. Un certain nombre de professionnels me l'ont d'ailleurs fait comprendre, mais je n'ai pas du tout l'intention de laisser tomber. Voilà globalement le point sur ma situation. Satisfait, monsieur Baxter ?

L'Exécuteur commençait à comprendre. Mais il avait besoin de précisions. Son objectif était avant tout de retrouver Herman « Gadgets » Schwarz et Rosario « Politicien » Blancanales.

À l'embranchement avec la Nationale 20, Bolan quitta le Freeway et fit rouler l'Oldsmobile en direction du club de chasse de Dallas. Arrêtant le véhicule sur la berge du grand lac, il se tourna vers sa passagère :

— C'est mieux qu'un bureau officiel plein de fumée de cigarettes et d'odeurs de sueur, vous ne trouvez pas ?

Au petit sourire navré qu'elle lui adressa, Bolan sut qu'il pouvait maintenant relâcher la pression. Sandra Miller paraissait claire. Il n'aimait pas ce qu'il faisait, mais c'était la seule méthode possible s'il voulait progresser rapidement.

— Pardonnez-moi de m'être emportée tout à l'heure, lui déclara-t-elle. Si vous ne m'aviez pas bousculée et jetée au sol, je serais peut-être blessée ou pire...

— Je crois plutôt qu'ils voulaient me liquider, moi.

— Vous ?

— Oui.

— Mais pour quelle raison ? Vous m'avez dit que vous n'êtes que de passage à Dallas.

Lui jetant un regard latéral, elle fit une moue de petite fille, puis assura :

— Si je n'avais pas vu votre plaque, je me poserais de sérieuses questions sur votre appartenance au Bureau fédéral.

— Ma plaque est fausse, répliqua-t-il froidement.

— Vous dites ?

— C'est une très bonne imitation.

— Salaud ! s'écria-t-elle.

Ses yeux lancèrent une série d'éclairs. Puis elle se calma d'un coup et l'observa attentivement.

— Mais alors... Qui êtes-vous ?

— Je suis Mack Bolan.

— Ce nom ne me...

Elle se tut soudain, venant de réaliser.

— Bon, d'accord, souffla-t-elle au bout de deux, trois secondes. Si j'ai bien compris, je suis en train de discuter tranquillement avec l'homme le plus recherché des États-Unis. Officiellement, on vous considère comme un criminel. Un tueur. C'est bien cela ?

— Vu sous l'angle officiel, c'est exact. Cela vous effraie ?

Les yeux sombres lancèrent de nouvelles lueurs. Mais cette fois cela n'avait plus rien à voir avec la crainte ou la fureur.

— Oh, mon Dieu, non ! Je crois même que je ne pouvais pas mieux tomber !

C'était une certaine façon de voir les choses.

— Est-ce que... est-ce que vous voulez bien m'aider ? lui dit-elle d'une voix pleine d'espoir.

Mack Bolan hocha doucement la tête, pensant que Sandra Miller ne lui avait sûrement pas tout dit. Il s'en fallait effectivement de beaucoup.

CHAPITRE III

Il la regarda plus attentivement. C'était une très belle fille, racée, élégante, avec beaucoup de classe et sûrement aussi de la cervelle.

Bolan alluma une cigarette puis entra dans le vif du sujet :

— Si nous parlions clairement de la situation, nous gagnerions du temps. Je veux retrouver deux amis que je devais rencontrer en arrivant à Dallas. La mafia a évidemment réussi à leur mettre la main dessus. De votre côté, vous semblez avoir des problèmes plutôt épineux. Alors faisons un marché. Vous m'aidez et je vous aide à secouer la vermine qui vous démange. O.K. ?

— Moi, aider le grand Mack Bolan ? Comment le pourrais-je ? rétorqua-t-elle avec un sourire ambigu.

— Très simplement. Dites-moi tout ce que vous savez sur la vermine qui bouffe le gros gâteau à Dallas. Depuis les crapules qui tiennent le manche jusqu'aux vendus bien dodus. Vous m'avez dit être également propriétaire d'une chaîne de télévision ?

— Exact, je ne vous ai pas menti. J'ai débuté dans le métier comme journaliste et j'ai été aussi présentatrice TV.

— Donc, vous connaissez la musique, vous êtes forcément bien informée sur le contexte local.

— Assez bien, oui, hélas.

— Alors allez-y.

— Un instant. Comment envisagez-vous de me débarrasser de mes problèmes ?

— Il n'y a pas trente-six solutions, fit-il sèchement.

Le joli visage de Sandra Miller se crispa.

— Oui, je vois. Sans aucun doute de la même manière que vous avez éliminé ces deux crapules tout à l'heure. Et, heu... Larry Tomaso. C'est vous aussi ?

— Oui, répliqua-t-il sans détour.

— Ainsi que ses gardes du corps ?

— Vous êtes choquée ?

— Non. Simplement sur mes gardes. Je ne m'apitoie pas sur le sort

de gens de cette espèce, mais je ne tiens pas non plus à être accusée de complicité de meurtres.

— Restez à votre place et vous ne risquerez rien.

Après un petit temps de réflexion, elle lui sourit.

— O.K. Je peux vous appeler Mack ? La discussion serait moins impersonnelle.

— Pourquoi pas ? répondit-il sèchement bien qu'il fût touché.

— Merci, Mack. Promettez-moi de ne pas déclencher une tuerie.

— Je ne vous promets rien du tout. J'agirai selon les circonstances. Ne vous faites pas trop d'illusions. Si vous ne liquidez pas le dragon, c'est lui qui vous dévore. Mais nous perdons du temps à discuter.

Elle tendit la main pour prendre le paquet de cigarettes posé sur le tableau de bord. Bolan lui donna du feu puis questionna :

— Que savez-vous sur David Maxwell ?

— Qu'il s'agit d'un homme honnête et propre, qu'il ne trempe sûrement pas dans des affaires louches. Je le connais personnellement.

— Mais il a lui aussi de gros problèmes sur les bras.

— Il est candidat sénateur pour l'État du Texas et il a de fortes chances d'être élu. C'est dire à quel point il représente un intérêt local. Depuis quelques mois, des gens très puissants ont tout fait pour le convaincre d'être de leur côté. Puis il y a eu des menaces et aussi des manœuvres psychologiques quand on a su qu'il était prêt à faire des révélations sur le Crime Organisé. Je sais qu'il avait fait appel à des spécialistes pour garantir la sécurité de sa campagne électorale. Seraient-ce eux, les amis dont vous parlez ?

— Oui. Quel genre de manœuvres psychologiques ?

— Je crois qu'ils le tiennent à travers sa famille, avoua-t-elle avec une certaine réticence. Son fils exactement. Une affaire d'homosexualité. David avait commencé à m'en parler, mais il n'a pas voulu m'en dire plus. En tout cas, il se sent complètement piégé, il envisage même d'arrêter sa campagne. Nous sommes une petite équipe d'amis à l'encourager de manière confidentielle.

— Et les autres candidats en piste ?

— Celui qui est également en tête des probabilités a des liens avec le Milieu texan. Pas officiellement, bien entendu.

— Quelles sortes d'attaches avez-vous avec Maxwell ?

— Strictement amicales, je ne fais pas partie du Milieu, rétorqua-t-elle sèchement.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire.

Elle eut un petit mouvement d'épaules.

— Je ne suis pas une cavaleuse, si c'est ça que vous voulez entendre. Je suis même du genre plutôt pudique. D'ailleurs, David Maxwell est marié et très amoureux de sa femme. Seulement...

— Oui ?

Elle souffla un peu de fumée, confia :

— À mon avis, c'est une garce. Bien qu'elle donne toutes les apparences d'une épouse respectable, elle s'envoie régulièrement, sans qu'il le sache, en l'air avec des gigolos. Tomaso était un de ses amants, j'ai surpris une discussion qu'ils ont tenue tous les deux à l'occasion d'un cocktail. C'était édifiant.

— Comment se sont-ils connus ?

— Vous savez, à Dallas tout le monde se connaît plus ou moins. Les barbecue-parties, les réceptions mondaines, toutes les occasions sont bonnes pour se faire des connaissances et étaler tout ce qu'on a.

— Parlez-moi des grosses têtes occultes.

— Vous voulez dire, de la racaille établie depuis longtemps à Dallas, ou des nouveaux arrivants ?

— De tout le monde.

Bolan consulta sa montre. Le temps passait beaucoup trop vite. Dans deux heures, la nuit surviendrait et les *amici* se calfeutreraient dans leurs bastions ; il aurait alors beaucoup de mal à retrouver la trace de ses amis.

Les rayons obliques du soleil provoquaient déjà des lueurs rougeâtres dans le ciel, leurs reflets apparaissaient sur la surface paisible du lac. C'était un endroit romantique que Bolan aurait souhaité fréquenter dans d'autres circonstances avec Sandra Miller.

Elle se concentra un instant, puis se mit à parler d'un ton très professionnel, comme si elle se livrait à un exposé pour la radio ou la télévision. Elle lui donna des noms, fit certains commentaires et établit des précisions.

Lorsqu'elle se tut, il avait mentalement englobé la situation criminelle à Dallas. Il ne s'était pas attendu à ce que la jeune femme lui livre autant d'informations.

— C'est à peu près tout ce que je sais, assura-t-elle.

— C'est déjà beaucoup.

— La bête reprend toujours le dessus.

Elle ajouta vivement :

— Se tenir informée est presque un vice pour une journaliste, même quand on a abandonné le métier depuis deux ans.

L'information concernait d'abord un personnage dont l'Exécuteur avait déjà entendu parler : un certain Angelo Galente. Une vieille crapule hideuse et pourrie jusqu'à la moelle, qui avait régné sur l'empire de la drogue à New York dans les années quatre-vingts. À cette époque, il avait soixante-sept ans. À présent, il en avait dix de plus.

Officiellement, Angelo Galente passait une retraite tranquille dans le Texas après avoir purgé une peine de prison de cinq années ; une condamnation extrêmement modeste par rapport à l'ensemble de ses crimes, mais il n'avait pu être jugé pour autre chose qu'une fausse déclaration de ses revenus.

On le disait gâteux et presque impotent, mais on pouvait parier qu'il continuait secrètement à mener des activités crapuleuses. Sandra Miller avait d'ailleurs expliqué à Bolan comment son père avait trouvé la mort cinq mois auparavant. À la suite de pressions et d'une tentative d'extorsion de biens qu'il avait déjà subie à l'époque, ce dernier s'était rendu chez la vieille ordure qu'il soupçonnait d'être l'instigateur de ses déboires. Il n'était jamais rentré chez lui. Son véhicule avait été percuté de plein fouet, sur le chemin du retour, par un quinze tonnes dont la police ne put retrouver la trace. Interrogé, Galente avait prétendu n'avoir jamais rencontré Jack Miller. Des témoins avaient confirmé.

D'évidence, le *capo* avait trouvé un nouveau terrain de chasse et ne se contentait pas de réchauffer ses vieux os sous le soleil texan.

Quatre autres, personnages plus que douteux faisaient également l'objet de l'exposé de la jeune femme. Quatre individus débarqués depuis quelques mois à Dallas et qui menaient grand train sans pourtant occuper la moindre activité lucrative officielle. Ils avaient pour noms : Joe Rastelli, Carlo Raqueti, Nino Malvasi et Ronnie Cesaro.

L'Exécuteur n'avait jamais entendu parler des trois premiers, mais le nom de Cesaro avait été mentionné par Rosario Blancanales au téléphone. Un spécialiste du montage de sociétés bidon.

Pour Bolan, il ne faisait nul doute qu'ils appartenaient tous les quatre à la dernière génération en date de mafiosi issus de l'académie criminelle de la côte Est. De jeunes loups bien éduqués et ayant reçu une formation universitaire, connaissant bien la législation. Des ordures endimanchées.

Il y avait aussi plusieurs gros politicards, des membres de la Chambre des Représentants, ainsi que les deux sénateurs déjà en place, à être fortement soupçonnés de marcher main dans la main avec les *amici*. Rien d'absolument certain, évidemment, mais trop de passe-droits étaient accordés concernant des affaires troubles pour

qu'ils ne soient pas en cheville avec le Crime Organisé. Il en allait de même pour certains fonctionnaires de la Mairie qui – et c'était notoire – participaient assidûment à des réceptions données par les gros chacals dans des buts apparemment humanitaires ou culturels.

Bolan n'avait pas eu besoin de prendre de notes écrites. Au fur et à mesure de l'énumération, sa mémoire s'était imprégnée des éléments d'information, à la manière des circuits d'un ordinateur et de façon indélébile.

— Et les flics ?

Après un petit froncement de sourcils, elle répondit :

— Les autorités prétendent qu'ils n'ont pas assez d'effectifs pour se charger de toutes les affaires illégales ou criminelles. Mais en fait, il y a deux sortes de policiers dans cette ville. Ceux qui veulent faire correctement leur travail, peu nombreux, et que l'on bride en invoquant toutes sortes de prétextes... et ceux qui acceptent des enveloppes. Je ne ferai pas de commentaire sur cette dernière catégorie, vous la connaissez sûrement mieux que moi.

L'Exécuteur comprenait un peu plus facilement les réticences de Sandra Miller au sujet des policiers locaux.

Globalement, ce qu'il venait d'entendre pouvait se résumer ainsi : Dallas tout entière était aux mains des crapules mafieuses. Et il n'en était nullement étonné.

De quelle façon la *Cosa Nostra* pouvait-elle profiter de la ville et de ses richesses ? Le pétrole, bien sûr, mais cela n'était pas inhabituel. Cela n'était pas nouveau et n'expliquait en rien l'arrivée récente des quatre gros poissons de la côte Est. Pour satisfaire l'appétit de tels individus, il fallait qu'il y eût autre chose de particulièrement fructueux en plus de l'or noir.

Bolan, pour l'instant, n'avait pas l'intention de chercher à découvrir la nouvelle source de profit des *amici*. Ce qui lui importait par-dessus tout, et de toute urgence, était de récupérer ses deux anciens compagnons de combat. Dût-il pour cela trucher en série toutes les vermines de l'État du Texas.

Il discutait tranquillement avec une belle jeune femme brune qui lui parlait presque aussi tranquillement des « problèmes » locaux ; il affichait un calme froid et lucide. Mais il bouillait intérieurement, sentait l'angoisse le tenailler chaque fois qu'il pensait au sort que la mafia réserve habituellement à ses proies. Pour sortir Schwarz et Blancanales de leur mauvais cas, il allait devoir se lancer tête baissée dans la ruche infernale. Il était prêt à se transformer en fauve encore plus sauvage que les tueurs de la mafia, à fabriquer des monceaux de viande froide sur son chemin sanglant, avec un maximum de rage et

de férocité.

Il dut faire un effort pour contrôler les battements de son cœur et ne pas laisser sa voix trahir ses sentiments.

— David Maxwell, dit-il. Où puis-je le contacter ?

— Chez lui, en ville. Ou plutôt, non... Il tient cet après-midi une conférence pour sa campagne. Je devais moi-même m'y rendre.

— Où ?

— Dans un ranch, près de Waxahachie. C'est à une cinquantaine de kilomètres au sud. Vous avez vraiment l'intention de le voir ?

— Peut-être.

— Normalement, la réunion devrait se terminer assez tard.

Elle lui donna des précisions sur l'endroit, ajouta :

— Ménagez-le. C'est un type très bien.

Bolan n'en était pas si sûr. En tout cas, aucune piste n'était à négliger.

— Sa femme est avec lui ?

— Je l'ignore.

— O.K., fit-il en relançant le moteur de l'Oldsmobile.

Sandra Miller soupira, lui lança un coup d'œil appuyé puis demanda :

— Savez-vous ce que j'apprécierais particulièrement ?

— Des tas de bonnes choses, sans doute, lui sourit-il.

— J'aimerais vous interviewer personnellement quand toutes ces affaires dégueulasses seront terminées.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne chose, Sandra. Ni pour vous ni pour moi. Et je ne cours pas après la publicité.

— Vous devriez. Une foule de gens sont pour vous et pensent que vous êtes une sorte de croisé.

— Plutôt un mal nécessaire...

— Non. Un bien pour ceux qui souffrent des magouilles criminelles de ces salauds, pour ceux qui continuent de respecter les lois et que la police n'est pas en mesure de protéger. Si vous acceptiez de passer à la télévision, d'expliquer publiquement les vraies raisons de votre combat, ce serait une bombe bien plus efficace que tous les explosifs que vous faites péter un peu partout. Qu'en pensez-vous ?

— J'y réfléchirai, sourit-il.

Puis il redevint sérieux et froid :

— Ne rentrez pas chez vous. Louez une chambre d'hôtel en dehors de la ville, enfermez-vous à l'intérieur, ne téléphonez à personne et ne

vous montrez surtout pas dans la rue.

— Rien que ça ! s'exclama-t-elle. Vous ne dramatisez pas un peu ?

— Je voudrais bien. Dites-vous que ceux qui tirent les ficelles sont déjà au courant de votre visite chez Tomaso.

— Oui, je comprends. Jusqu'à quand devrai-je restée cloîtrée ?

— Attendez que je vous donne le feu vert.

Elle se fit songeuse.

— Et si...

— Et si je ne donnais plus signe de vie ? termina-t-il.

— Oui, fit-elle d'une toute petite voix.

— Alors quittez la région aussi vite que vous pourrez et rendez-vous à Washington. Alertez officiellement le FBI, demandez à voir Justice Deux et confiez-lui tout ce que vous savez. Ce sera le seul recours.

— Qui est Justice Deux ?

— Quelqu'un de bien et qui connaît parfaitement le problème de la *Cosa Nostra*.

— Je suis sûre que je n'aurai pas besoin d'alerter cette personne. Vous réussirez, n'est-ce pas ?

Il s'éloigna du lac, emprunta Murdock Road jusqu'au freeway et demanda à Sandra Miller :

— Vous avez de l'argent sur vous ?

— Oui. Et des cartes de crédit, assura-t-elle en tapotant le petit sac fourre-tout posé sur ses cuisses.

Il bifurqua vers le sud. Un peu plus loin, il trouva un Holliday Inn devant lequel il la déposa.

— N'oubliez pas, recommanda-t-il. Le black-out. Et inscrivez-vous sous un autre nom.

— Eh bien... Martha Crawford. C'est le nom d'une amie. Cela vous va ?

— Parfait. N'acceptez aucune communication téléphonique, sauf si on vous annonce Striker.

— C'est un nom de code ? sourit-elle ironiquement.

— Si l'on veut. O.K. ?

— D'accord, Striker. Je ne gafferai pas.

Le moteur de l'Oldsmobile gronda.

— Mack..., fit-elle, alors qu'il embrayait déjà.

— Oui ?

— Faites attention à vous.

— Je ne fais que ça, assura-t-il d'une voix un peu bourrue.

Cette fois, il s'éloigna. Il n'avait aucune seconde à perdre. Il allait utiliser au plus vite les cartes que Sandra Miller venait de lui fournir et qui devaient logiquement lui permettre de recouper la piste vicieuse. Un seul inconvénient : il lui faudrait travailler à découvert.

C'était l'unique solution. S'offrir en cible aux tueurs de la mafia ou condamner ses amis à un sort infiniment pire que la mort.

CHAPITRE IV

Rosario Blancanales avait contacté l'Exécuteur la veille au soir, par radio-téléphone. Ce dernier était rentré quatre jours auparavant d'une opération en Europe de l'Est et il était dans l'Indiana lorsque l'appel lui était parvenu.

Les explications de Politicien étaient inquiétantes. Engagés par David Maxwell, les deux spécialistes du contre-espionnage électronique avaient commencé par poser des écoutes un peu partout dans les milieux louches de Dallas, notamment les lignes téléphoniques de plusieurs personnages parmi les relations du candidat sénateur. Très vite, ils étaient arrivés à une conclusion alarmante : la majorité des leviers de commande de la ville était aux mains des *amici* qui semblaient avoir monté la magouille du siècle.

Blancanales avait ajouté :

— J'ai la nette impression que nous sommes repérés, Mack. Il y a eu des interférences sur les circuits que nous avons mis en place. Ces gars sont très forts et super protégés, nous avons même la certitude qu'ils ont des entrées au gouvernement et au Congrès.

— Mettez l'opération en stand-by, j'arrive, avait répliqué l'Exécuteur.

Le temps de rejoindre son gros char de combat déguisé en innocent mobil-home planqué à Kansas City, dans le Missouri, de le convoier jusqu'au Texas, et Bolan était arrivé à Dallas dans le courant de l'après-midi.

Mais ni Gadgets ni Politicien n'étaient au rendez-vous. La conclusion se révélait des plus évidentes.

Il était 19 h 15 quand l'Exécuteur atteignit le domicile du candidat sénateur, une villa à deux niveaux entourée d'un petit parc, près de Mountain Creek Lake. Il fit rouler doucement l'Oldsmobile dans une large allée qui desservait également d'autres maisons, aperçut des gosses qui jouaient au ballon, puis dépassa une voiture grise arrêtée à moins de vingt mètres du domicile des Maxwell.

Les quatre passagers du véhicule détournèrent la tête à son arrivée, mais il sentit qu'on l'observait attentivement. Ce n'étaient pas des flics. Aux traits brutaux qu'il aperçut, Bolan reconnut les stigmates

du milieu crapuleux. Et les flics n'essayaient pas de dissimuler leurs visages.

Une surveillance de routine ou une mesure de prudence à la suite de l'élimination de Tomaso ? Peu importait, la conjoncture était la même pour Bolan.

Il continua jusqu'à un virage de l'allée qu'il dépassa, poursuivit encore un peu son chemin avant d'immobiliser son véhicule à l'abri des regards, dans le décroché d'une haie.

Il portait toujours son Beretta sous son aisselle gauche, le long silencieux dans une poche intérieure de son blouson, et il s'était également équipé d'un gros holster pour loger l'AutoMag .44 sur le côté droit de sa poitrine. Plutôt destinée à être portée à la ceinture, l'arme énorme le gênait un peu mais restait invisible sous le vêtement.

Contournant une villa, il traversa deux jardins et atteignit son objectif. Une petite voiture européenne stationnait sur l'allée intérieure de la maison des Maxwell. Une large porte-fenêtre était visible sur la façade, une autre sur le pignon d'angle, mais toutes deux étaient fermées. Bolan trouva une fenêtre grande ouverte à l'arrière de la bâtisse. S'en approchant avec précaution, il jeta un coup d'œil par l'ouverture, découvrit un salon aux grandes dimensions. Quelque part une femme téléphonait, invisible pour Bolan.

La voix était mélodieuse, bien timbrée et jeune, mais les propos que l'Exécuteur percevait étaient plutôt du genre salace. Il y eut un rire en cascade et la voix affirma :

— Bien sûr qu'il ne se doute de rien. Il est bien trop occupé avec sa campagne... Oui, il est toujours là-bas au ranch. Tu veux que je vienne ce soir ?

Bolan n'entendit évidemment pas la réponse mais il la déduisit de la repartie qui suivit.

— Tu ne sais pas ce que tu rates, Nino ! Depuis trois jours, je n'arrête pas d'y penser, j'ai envie que tu me... Quoi ?... Ah !... Dès que tu peux, préviens-moi. Je t'embrasse partout et...

Bolan quitta la fenêtre, marcha jusqu'à la porte d'entrée devant laquelle il attendit quelques secondes avant de sonner. Le battant s'entrouvrit avec du retard sur une jeune femme d'environ trente ans, vêtue d'un tailleur léger.

Elle était de la taille de Sandra Miller, brune et jolie comme elle, avec de grands yeux sombres, mais son regard était très différent, à la limite de la provocation. Elle avait un visage légèrement empourpré d'excitation.

— M^{me} Maxwell ? fit-il avec un froid sourire.

— Oui, que me voulez-vous ?

— Mon nom est John Phoenix et je suis agent fédéral. Puis-je entrer un instant ?

Il exhiba brièvement sa fausse plaque du FBI.

— C'est à quel sujet ? s'étonna-t-elle.

— Au sujet de votre mari.

— Il ne lui est rien arrivé, j'espère !

— Non, rassurez-vous. Je désire simplement m'entretenir quelques instants avec vous.

Après une hésitation, la porte s'ouvrit complètement. Sarah Maxwell le précéda dans le hall d'entrée, le fit pénétrer dans le salon qu'il avait aperçu par la fenêtre.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Puis-je vous offrir à boire ?

Bolan s'assit dans un fauteuil, remarqua un verre à moitié plein à côté d'une bouteille de whisky sur une table basse. Il discerna également ce qui pouvait s'apparenter à des traces de « rails » sur le bois verni. Une paille en plastique était visible sur la moquette.

M^{me} Maxwell se shootait gentiment à la coke.

— Non merci, affirma-t-il. Votre mari aurait des révélations à faire, paraît-il. Vous êtes au courant de...

Il avait volontairement laissé sa phrase en suspens. Elle prit place sur un canapé en vis-à-vis et releva les sourcils :

— Pourquoi ne le lui demandez-vous pas personnellement ?

— Ce n'était pas une question. Vous savez très bien de quoi je veux parler.

— Pas vraiment, non, rétorqua-t-elle sur la défensive.

— Ne jouez pas la comédie, je sais que vous marchez déjà plus ou moins avec nous.

— Avec vous ? Que voulez-vous dire ?

Apparemment sûr de lui, Bolan souhaite que son coup de bluff ne tombe pas à plat. Il marchait à l'intuition, improvisait, cherchant à faire jouer des ressorts cachés.

— Je ne parle pas de ce que je représente officiellement. Est-ce qu'il faut plus de précisions pour que vous pigiez ?

Le visage de la jeune femme s'était tendu. Les genoux serrés l'un contre l'autre, les mains jointes, elle cherchait visiblement une repartie qui ne venait pas.

Elle ouvrait la bouche quand Bolan lui assena :

— Larry Tomaso est mort.

Il sut qu'il venait de marquer un point en voyant pâlir le joli visage de Sarah Maxwell.

— Qui ? repartit-elle au bout de longues secondes.

— Ne me dites pas que vous ne le connaissiez pas. Je peux vous parler aussi de Ronnie, Joe et Nino.

— Mais pourquoi ? s'exclama-t-elle.

— Disons que je suis en affaires avec eux.

— Je voulais dire, pourquoi cette personne est-elle morte ?

— Nino m'a beaucoup parlé de vous, biaisa l'Exécuteur. Si vous voyez ce que je veux dire.

Elle se troubla, retrouva un peu trop de couleurs et saisit le verre de whisky dont elle avala une longue gorgée. Bolan poursuivit :

— Larry s'est fait descendre parce qu'il trahissait l'Organisation. Nino Malvasi est parfaitement au courant, vous pouvez le lui demander.

— Vous connaissez bien Nino ?

— Un peu !

— Il ne m'a jamais parlé de vous.

— À moi, il m'a dit quel bon coup vous êtes.

— Comment ? Qu'est-ce que...

— Ne me forcez pas à répéter.

Se levant brusquement, elle fit quelques pas nerveux dans la pièce.

— En fait, vous n'êtes qu'un sale flic véreux, jeta-t-elle soudain avec mépris.

— Je me fous de ce que vous pensez de moi.

— Mais pourquoi est-ce vous qui venez me dire ça ? Pourquoi pas eux ?

— Pour que vous compreniez bien qu'il n'y a pas d'alternative pour vous. Au cas où vous auriez l'idée stupide de tenter une démarche officielle pour moucharder, vous tomberiez aussitôt dans mon circuit. C'est moi qui couvre l'opération.

Bolan ajouta d'un ton vulgaire :

— Vous êtes coincée, ma poule. Mais ne vous faites pas trop de mouron, tout ce qu'on veut c'est que David soit élu et qu'on marche main dans la main, lui et nous. Alors poussez-le un peu au cul pour qu'il se décide.

La jeune femme s'empourpra un peu plus, jeta :

— Vous ne croyez pas que vous l'avez suffisamment piégé comme ça avec Thomas ? Cette histoire de partouze était particulièrement

dégueulasse...

— C'est pas notre faute si votre fils est homosexuel.

— Tim n'est pas mon fils, vous devez bien le savoir ! David l'a eu avec son ancienne femme.

— C'est pas la question, ricana Bolan en se levant à son tour du fauteuil.

— Alors où est la question ?

— Arrangez-vous pour que votre mari coopère et tout ira bien. Mes... associés seraient très contrariés si vous ne réussissiez pas.

— Vos associés ! claironna-t-elle, au bord de la crise. Mais je m'en fiche pas mal, de vos associés ! Je connais ces hommes, mais je ne suis pas la seule, tout le monde les fréquente. Et je ne suis en rien au courant de leurs troubles affaires.

— Vous avez dit troubles ?

— Allez vous faire foutre ! Sortez de chez moi, espèce de... de...

Bolan eut un ricanement.

— Vous vous contentez de vous faire sauter par eux, ça je le sais et je m'en balance. Vos histoires de fesse... Au fait, saviez-vous qu'il existe des photos de vos ébats avec ces gars ?

Il continuait de bluffer mais il était à peu près sûr que la mafia avait également verrouillé la situation de ce côté.

— Salaud ! siffla-t-elle.

Bolan haussa les épaules.

— C'est vous qui vous êtes mise dans le pétrin.

Puis il se dirigea vers la sortie. Se retournant avant de quitter le hall d'entrée, il ricana à nouveau :

— Si vous êtes en manque, faites-le-moi savoir.

La porte claqua avec violence dans son dos.

L'entrevue n'avait pas duré plus de dix minutes. En jouant les policiers corrompus, Bolan avait moins cherché à glaner des informations qu'à se faire remarquer. Et il espérait des réactions rapides. Dans l'état psychologique où il avait laissé Sarah Maxwell, celle-ci devait logiquement décrocher son téléphone et appeler un quelconque Nino ou un Ronnie Cesaro pour exiger une explication.

C'était exactement ce que souhaitait l'Exécuteur.

Il prit tout son temps pour franchir le petit parc qu'il quitta par la grille d'entrée, s'arrêta dans l'allée et alluma une cigarette. La voiture repérée à son arrivée, une Buick grise dotée d'une courte antenne de toit, était toujours à la même place, vingt mètres plus loin. De l'autre côté du chemin, les enfants continuaient de s'amuser au ballon.

Il alla récupérer l'Oldsmobile après le virage et manœuvra pour revenir en sens inverse. Tranquillement, il croisa la Buick, notant au passage que l'homme assis près du conducteur avait placé un téléphone radio contre sa joue et parlait rapidement.

Quelques secondes plus tard, alors qu'il ne s'était éloigné que d'une soixantaine de mètres, Bolan eut un sourire en jetant un coup d'œil à son rétroviseur. La Buick manœuvrait à son tour pour se placer dans son sillage. Le téléphone arabe avait fonctionné à toute vitesse.

Sans forcer l'allure, il prit la route de Duncanville, une agglomération de banlieue, tout en pensant au court entretien qu'il venait d'avoir. Sarah Maxwell était assurément une garce mais elle n'était apparemment pas impliquée dans la magouille texane. Elle avait tout simplement le feu aux fesses.

Effectivement, le regard de M^{me} Maxwell n'avait rien à voir avec celui de Sandra Miller. C'était celui de la luxure et de l'avidité. Une détraquée sexuelle. Mais, ainsi qu'il le lui avait dit, il s'en fichait pas mal. Que les gens passent leur temps à détruire leur vie n'était pas son problème. Le vrai problème, pour lui, consistait à remettre dare-dare la main sur Schwarz et Blancanales. Après, il pourrait peut-être s'occuper du problème des autres, celui de David Maxwell, par exemple.

D'après les propos succincts de Blancanales et ce que lui en avait dit Sandra Miller, le candidat au Sénat avait un passé des plus honnêtes. Politicien l'avait connu pendant la guerre dans le Sud-Est asiatique où il était sous-lieutenant appelé, dans l'infanterie de marine. Ayant réintégré la vie civile, il avait poursuivi ses études et était devenu avocat puis Attorney General une dizaine d'années plus tard.

Blancanales avait gardé contact avec lui. Les deux hommes se voyaient de temps en temps, soit au Texas, soit sur la côte Ouest à l'occasion de meetings de vétérans du Viêt-nam.

David Maxwell, donc, ne pouvait logiquement être soupçonné de collusion avec les malfrats du Milieu. Et, toujours d'après Rosario Blancanales, ses activités d'Attorney General lui avaient permis d'avoir en mains de nombreux dossiers concernant des ressortissants de la mafia. Voilà donc, en plus de l'intérêt politique qu'il représentait, ce qui motivait ses malheurs actuels. Il se disait prêt à faire des révélations sur le Crime Organisé au Texas. Une initiative bien téméraire pour un homme visant un siège au Sénat.

Mais quelles révélations ? songeait l'Exécuteur. Qu'est-ce qui pouvait bien exciter la Cosa Nostra sinon le classique appât de l'argent du pétrole ?

Les Texans ont la réputation de gens assez vifs, sectaires, et qui ne se laissent pas manœuvrer facilement. Les gros holdings étaient trop bien protégés et les petites compagnies groupées en association de défense, comme le Oilmen's club par exemple.

Alors quoi ?

Bolan décida de remettre la question à plus tard. Pour l'instant, il avait pour souci de ne pas perdre de vue la Buick qui continuait de lui coller au train.

Le conducteur conservait une prudente distance, s'intercalant le plus souvent possible entre d'autres véhicules roulant dans le même sens.

Il fallait trouver un terrain neutre.

Pour l'instant, il ne s'agissait que d'une filature. On n'avait sûrement pas encore identifié l'Exécuteur, et les grosses têtes, avant d'agir, voulaient sans doute être renseignées sur le mec gonflé au point de prétendre être des leurs.

Bolan, lui, ne tenait pas à ce que la filature se termine par un rapport téléphonique aux mafiosi qui tiraient les ficelles. Pas question que les gros bras dans la Buick se contentent de le suivre gentiment pour l'épier.

Ils voulaient voir où il allait, être fixés sur ses contacts éventuels ? Soit. Ils allaient le voir de très près.

Dans Duncanville, l'Exécuteur prit la direction de Cedar Hill, puis s'engagea sur une chaussée en mauvais état et parsemée de nids-de-poule. Enfonçant l'accélérateur, il réussit à leur prendre un peu plus de quatre cents mètres, freina durement pour négocier un virage serré, fit ensuite remonter le compteur pour maintenir la distance.

Il ne connaissait cette route que par son tracé sur une carte mais pensait qu'elle était suffisamment déserte pour ce qu'il prévoyait. De temps en temps, il apercevait la Buick dans son rétroviseur, imaginait le chauffeur crispé sur son volant, les passagers tendus et brinquebalés dans les courbes prises à grande vitesse.

Bientôt il franchit un petit pont bosselé et à double pente qui débouchait tout de suite après sur un virage aigu. L'Oldsmobile décolla un court instant des quatre roues, dérapa sur plusieurs mètres et Bolan dut lutter avec le volant pour rétablir l'équilibre. Il freina ensuite vivement et fit une marche arrière.

L'engagement devait avoir lieu à cet endroit.

Il plaça son véhicule en travers de la route, de manière à ne laisser qu'un passage réduit en fin de virage, puis quitta le volant, dégaina son monstrueux AutoMag et prit position sur l'accotement surélevé, à

l'intérieur de la courbe. Puis il fit mentalement un compte à rebours.

CHAPITRE V

Le ronflement du moteur poussé à fond lui parvint tout d'abord. Quelques secondes après, il y eut un coup de frein et des crissements de pneus. Bolan vit la Buick se lancer sur le pont à une vitesse excessive, puis décoller des quatre roues et décrire un vol plané. La reprise de contact avec le sol fut brutale. L'avant de la caisse s'aplatit, écrasant la suspension, et il y eut un bruit de métal raclant l'asphalte.

L'Exécuteur vit clairement les passagers à travers les vitres baissées et sentit l'anxiété des quatre hommes arc-boutés qui luttèrent pour rester en place. Bolan entendit un cri poussé par un mafioso à l'arrière du véhicule. Le chauffeur venait d'apercevoir l'Oldsmobile abandonnée à la sortie de la courbe et obstruant les trois quarts de la chaussée. Il donna un brusque coup de volant pour éviter l'obstacle, eut le mauvais réflexe de freiner en même temps et perdit le contrôle de son véhicule.

Amorçant une glissante hurlante, en plein travers, la Buick évita l'Oldsmobile de justesse, monta de côté sur l'accotement. Ses pneus du côté gauche labourèrent la terre puis se bloquèrent sur un talus caillouteux et le lourd véhicule se retourna brutalement, entamant une série de tonneaux. Une portière s'ouvrit, un corps fut éjecté de l'habitacle et tout de suite écrasé par la masse métallique tourbillonnante.

Bolan n'attendit pas l'immobilisation complète de la voiture. Il bondit en direction du nuage de terre soulevé par la cascade involontaire, descendit en courant une petite pente sur laquelle de jeunes arbres avaient été arrachés par le passage du projectile.

Le type projeté hors de l'habitacle était allongé sur la pente. Son corps ne ressemblait plus à rien, il ne subsistait plus de lui qu'un infect pâtre sanguinolent. Sa tête était broyée, réduite à l'état de pulpe où l'on apercevait des fragments d'os.

L'Exécuteur sauta par-dessus cette chose immonde et rejoignit l'amas de tôles qui gisait plus loin, auréolée d'un brouillard de poussière qui retombait lentement dessus. Paradoxalement, la carrosserie grise était retombée sur ses roues, mais tout le haut en était écrasé, le toit venant au niveau du capot-moteur. Deux autres portes avaient été arrachées au cours des tonneaux, laissant voir trois

corps à l'intérieur et placés dans d'in vraisemblables positions.

Le passager arrière avait sans nul doute rendu son âme au diable. Son cou avait été écrasé par un montant métallique et sa tête pendait à angle droit, ses yeux restés grands ouverts sur une vision d'horreur.

Le chauffeur vivait encore. Du moins en donnait-il l'impression. Il respirait lentement, coincé sous le tableau de bord, tandis que l'homme assis à sa droite essayait en gémissant de s'extirper de l'enchevêtrement de tôles tordues.

Une forte odeur d'essence commençait à se répandre. L'Exécuteur attrapa le chauffeur par la veste, le plia un peu plus pour le dégager de sa fâcheuse position et le traîna à l'écart. Il fit de même avec son acolyte qui avait enfin réussi à s'extraire des tôles broyées et restait prostré. Il les délesta chacun d'un revolver qu'il balança dans les fourrés, puis il escalada vivement la pente pour rejoindre la petite route.

Vingt secondes plus tard, il avait garé correctement l'Oldsmobile sur un accotement après le virage et rejoignait la voiture accidentée.

Les deux rescapés n'avaient pas bougé de place. Sonnés par l'in vraisemblable carambolage, ils cherchaient visiblement à comprendre la situation. Bolan s'avança vers celui qui s'était tenu en place avant.

— Putain ! J'ai mal..., prononça le type d'une voix hachée. J'dois avoir les... Hé ! T'es là, Timmy ?...

Il grimaça affreusement, laissa passer quelques secondes en ahanant, reprit :

— Où que t'es, Timmy ?... Je veux pas crever comme ça. Je sens plus mes jambes.

— Encore un peu et tu ne sentiras plus rien du tout, lui dit Bolan en lui appliquant le canon de l'AutoMag sur la tempe.

D'un œil glauque, le mafioso fixa l'Exécuteur penché sur lui et eut une brutale révélation.

— Oh, merde ! fit-il dans un bruit de gargouillis. C'est toi... Bolan ?

— Oui.

— On n'en... savait rien. Ce con nous a rien dit...

— Quel con ?

— Nino. Je...

— Qui s'est occupé des deux types de la D.S.R. ? pressa l'Exécuteur.

— Je comprends pas.

— Linman et Douglas.

— Ah !... Ces mecs.

— Qui ? Et où sont-ils ?

— J't'emmerde.

— T'es pas en position pour ça. Donne-moi la réponse ou je te fais sauter le caisson.

Le mafioso grogna, leva péniblement une main pour essayer de prendre son arme, s'aperçut que son étui était vide et eut un ricanement vite noyé dans un vomissement de sang.

Bolan le laissa cracher et respirer, lui reposa la question :

— Où sont-ils ?

— J'te dirai rien. Je sais que... tu tires pas sur un homme désarmé.

— Tu te trompes, dit l'Exécuteur en appuyant sur la détente de l'AutoMag.

Un monstrueux aboiement tonna et la tête du mafioso explosa en projetant tout ce qu'elle contenait derrière lui.

Encore hébété, le chauffeur avait regardé la scène macabre et ses yeux s'étaient agrandis. La respiration courte, il couina en voyant l'Exécuteur s'approcher de lui :

— Faites pas ça ! J'veux pas crever comme ça !

— Donne-moi une bonne raison de ne pas le faire.

— J'veux vivre...

— C'est pas suffisant. Tu as entendu ma question ?

— C'est Sam qui s'est chargé d'eux, avec une équipe.

— Qui est Sam ?

L'autre tourna lentement la tête et fixa le cadavre décapité.

— Sam Bonelli, fit Bolan. C'était lui ?

— Ouais... On l'appelle aussi Davy... Crocket.

— Ta réponse est incomplète. Où a-t-il emmené Linman et Douglas ?

— Au... au caravaning.

— Précise.

— C'est... un camp à côté de Joe Pool Lake. Mais c'est fermé, vous...

Un grésillement sec venait de se faire entendre en direction de la Buick accidentée, peut-être un court-circuit électrique de la batterie. Tout de suite après, un « woof » retentit et l'essence répandue au sol s'enflamma d'un coup. Bolan n'eut que le temps de se rejeter en

arrière pour se mettre hors de portée de la boule de feu qui engloba presque instantanément un rayon de vingt mètres. Ensuite, il y eut des projections de liquide enflammé et la chaleur devint infernale.

Lorsque Bolan se retourna, ce fut pour apercevoir le corps du chauffeur qui brûlait comme une torche. Il entendit le type hurler et le vit rouler plusieurs fois sur lui-même pour tenter d'éteindre le feu. Mais dans le mauvais sens, s'approchant du centre du foyer. Les hurlements devinrent stridents et l'Exécuteur expédia plusieurs grosses balles de .44 magnum dans la fournaise pour mettre fin aux souffrances du brasero humain.

À distance il contempla un instant le spectacle infernal, eut une petite grimace de contrariété, puis s'éloigna sans se retourner.

Il savait maintenant où retrouver ses amis.

Charlie Nova regardait à travers la vitre crasseuse le terrain de camping abandonné jonché de carcasses de caravanes. Celle où il se tenait, en compagnie d'un petit voyou de Fort Worth, n'était guère en meilleur état que les autres, mais on l'avait aménagée pour y dormir et pour manger.

L'endroit était désert et personne ne risquait de venir déranger l'équipe chargée de travailler les deux fanfarons qu'on lui avait amenés en début d'après-midi. Mais les lieux déplaçaient à Charlie. Ça puait et c'était vachement moche. Et il n'aimait vraiment pas le boulot qu'on lui avait confié.

Arranger le portrait d'un emmerdeur, casser un bras ou une jambe d'un « client » récalcitrant et, au besoin, liquider un mec désigné par un contrat, c'était du boulot qu'il faisait facilement. Mais ça...

Ce n'était pas la première fois que les chefs venus de la côte atlantique ordonnaient ce genre d'opération. Il avait même vu des types ou des bonnes femmes ressortir du caravaning en plusieurs morceaux après d'interminables séances d'interrogatoire.

Depuis le début de l'après-midi, les gus de l'équipe spéciale n'avaient pas dépassé le stade préliminaire. C'est-à-dire qu'ils avaient commencé à dérouiller les dindons, les avaient ensuite laissés se reposer, s'étaient foutu de leurs gueules, les abreuvant d'insultes avant de recommencer à leur cogner dessus. Ensuite, ce seraient les vrais amusements. Au bistouri, au chalumeau et à l'acide.

Des sadiques qui écoœuraient Charlie mais dont l'efficacité n'était plus à démontrer.

Il se détourna de la contemplation maussade.

— Va faire un tour, Max, lança-t-il au voyou qui flemmardait sur

une couchette au matelas douteux.

— Pourquoi j'irais faire un tour ? rétorqua le petit mafioso.

— Faut vérifier si y a personne dans les environs.

En fait, Charlie en avait assez de voir la gueule d'abruti de ce petit con de Fort Worth, un gagne-petit vicieux et feignant.

Le jeune gars fit la moue mais leva sa carcasse anguleuse. Il saisit un talkie-walkie et sortit. Charlie prit une cannette de bière dans un frigo à gaz et s'en octroya une rasade. Puis il eut envie d'aller voir où en étaient les types de l'équipe spéciale avec leurs clients. Pas pour jouir du spectacle, non, seulement pour savoir si la séance n'allait pas s'éterniser. On lui avait confié des responsabilités qu'il était bien forcé d'assumer.

Il accrocha lui aussi une radio portative à sa ceinture et ouvrit la porte, mit les pieds dans la poussière et les déchets de toutes sortes.

« L'interrogatoire » se déroulait dans une autre caravane à une trentaine de mètres. En s'approchant, il entendit des voix et des rires à travers les minces cloisons. Ces sales cons ne s'ennuyaient pas.

Frappant trois coups à la porte, il entra sans attendre. Un des « spécialistes » était en train de régler un chalumeau oxhydrique, les yeux rivés sur la mince flamme bleue, tandis que les trois autres rigolaient en discutant, assis sur une couchette. Une table pliable était installée contre une cloison. Des verres, une bouteille de vin et des reliefs de nourriture y étaient visibles.

— Vous en avez encore pour longtemps ? questionna Charlie.

Un homme ventripotent en blouse blanche maculée de sang le regarda en souriant :

— Ils ne sont pas très bavards mais ce n'est qu'une affaire de trois ou quatre heures encore.

— Magnez-vous, doc. Faut des résultats avant minuit.

— Vous voulez peut-être faire le boulot à ma place ? ironisa le type en blouse.

Charlie tourna son regard vers l'homme attaché au fond de la caravane. Celui-ci était nu et portait sur le corps de nombreuses marques mauves ainsi que des estafilades et des traces de sang séché. Sa tête pendait sur sa poitrine et il semblait avoir perdu connaissance. Du côté opposé, un second homme plus petit mais trapu, également dénudé, avait les poignets et les chevilles fixés à même le sol, attachés par des menottes à des anneaux métalliques. Celui-là était conscient et fixait l'arrivant avec mépris.

— Non, pas question, répliqua Charlie en grimaçant. Faudrait quand même activer un peu.

Il allait ajouter quelque chose quand le talkie-walkie à sa ceinture lui coupa la parole.

— Y a une connerie de camping-car sur le terrain, Charlie, fit la voix granuleuse de Max.

Décrochant l'appareil, il appuya sur le bouton d'émission :

— Empêche-le de pénétrer. Tu connais la routine, dis au mec que le camp est fermé.

— Mais je te dis qu'il y est déjà !

— Quoi ?

— Il est arrêté à l'intérieur de la clôture. C'est un gros bahut avec antenne de télé et tout...

— Tu te fous de ma gueule ? On l'aurait entendu arriver.

— Moi, j'ai rien entendu. Mais il est là.

— Nom de Dieu ! fulmina Charlie Nova. Va voir ce con et dis-lui qu'il se taille vite fait.

— P't'être qu'il est en train de tringler tranquillement sa nana, rigola le petit voyou de Fort Worth.

L'un des hommes de l'équipe s'était approché d'une vitre qu'il frotta avec un chiffon pour en essuyer la crasse. Essayant d'apercevoir le véhicule annoncé par la radio, il s'exclama soudain :

— Merde ! Y a le feu !

— Quoi ? Où ça ? éructa Charlie en le bousculant pour regarder à son tour.

À moins de trente mètres, des flammes déjà importantes léchaient les flancs d'une caravane. Sa caravane ! Avec ses affaires personnelles à l'intérieur !

Il se mit à glapir dans la radio :

— Espèce de petit con ! Qu'est-ce que t'a foutu ?

L'appareil resta muet.

— T'entends, connard ? Réponds, merde ! cracha-t-il.

Mais il n'obtint rien de plus qu'un grésillement stupide qui se confondait avec le ronflement des flammes.

Rageusement, il pointa son doigt sur l'homme en blouse blanche.

— Vous, restez ici et surveillez ces mecs !

Arrachant un extincteur à une cloison, il harangua les autres :

— Vous autres, venez avec moi, on va éteindre ce putain de feu.

Il jaillit hors de la caravane, suivi par trois hommes de l'équipe spéciale, et se rua vers l'incendie. Il avait parcouru la moitié de la distance quand une rafale crépita, fauchant l'un des trois hommes

courant sur ses talons. Charlie lui-même ressentit une vive douleur dans la hanche puis dans la poitrine, comme si des aiguillons brûlants l'avaient transpercé de part en part. Ses forces l'abandonnèrent d'un coup et un grand vide se fit dans sa tête. Il accomplit encore quelques pas chancelants, boula au sol où il demeura inerte, mort instantanément.

Les deux « spécialistes » encore en vie s'étaient vivement immobilisés et dardaient des regards fous tous azimuts. Une seconde rafale les cueillit en même temps, les faisant tressauter et virevolter dans une danse macabre, puis les couchant au sol pour le compte.

Alerté par la fusillade, le « doc » avait brièvement passé la tête par la porte restée ouverte, se retirant aussitôt pour s'abriter à l'intérieur du véhicule de camping.

Bolan y fit irruption dans la seconde qui suivit, un Colt Commando en batterie, et découvrit l'immonde sadique accroupi le long d'une couchette, cherchant à s'emparer d'une arme.

Les yeux fous, le tortionnaire s'écria :

— Non ! Attendez... Je suis médecin.

— Médecin charognard, rétorqua Bolan, la voix rauque.

— Ils m'ont obligé... Pitié !

L'Exécuteur lui envoya toute la pitié du monde sous forme d'une nuée de frelons brûlants qui lui ouvrirent la poitrine en diagonale. Puis, délaissant l'ignoble tas de viande saignante, il se tourna alternativement vers Blancanales et Schwarz. Ce dernier était plus mal en point et paraissait naviguer dans une demi-conscience.

Bolan avisa une clé sur la table, à côté de la bouteille de vin, et s'en servit pour déverrouiller les menottes.

— Tu les as eus tous ? fit Blancanales, la respiration difficile.

— Ouais.

— Y a aussi une petite ordure qui se marrait en venant assister au...

— Je l'ai eu aussi.

— Bingo ! Le compte est bon. Tu...

— Ferme-la. Tu peux marcher ?

Blancanales fit quelques pas chancelants.

— Ça ira.

Bolan hissa Gadgets sur son épaule, jeta un regard circulaire par la porte et se mit à marcher rapidement en direction du gros mobil-home en attente à l'autre bout du camp. Blancanales faillit buter sur le cadavre de Max allongé parmi des détritiques, poussa un grognement et

reprit son souffle pour continuer à courir.

— Va pas si vite, Striker, Bon Dieu ! J'ai les jambes en guimauve.

Cinq mètres plus loin, il trébucha et s'affala dans la poussière, incapable de se relever. L'Exécuteur avait atteint son van. Il y déposa Schwarz et revint charger Blancanales sur son dos.

— T'en as mis du temps ! grommela Politicien.

Puis il s'évanouit pour de bon.

CHAPITRE VI

Le char de guerre était arrêté sur la pente douce d'une colline au nord d'Irving, à l'ouest de Dallas. Herman Schwarz avait retrouvé ses esprits. Ainsi que Blancanales, il avait enfilé un jean et une chemise prélevée dans la garde-robe de Bolan. Ce dernier leur servit du café fort conservé au chaud dans une Thermos.

— Nous étions sûrs que tu viendrais, Mack, fit Schwarz. L'ennui, c'est que ces fumiers avaient décidé d'accélérer le mouvement. Ils étaient pressés de nous entendre chanter.

Bolan leur adressa un sourire chaleureux.

— J'ai dû remonter la piste en commençant par Larry Tomaso, expliqua-t-il. Ça m'a pris plus de temps que prévu.

— En tout cas, ton débarquement a été des plus réussis. Ces ordures ne t'ont même pas entendu venir avec ton gros veau.

— Je suis arrivé en mode silencieux.

En plus d'un armement hyper puissant et de moyens électroniques de pointe, la version N° 3 du char de guerre comportait un système anti-bruit des plus efficaces. À bas régime, le moteur était carrément inaudible.

— Comment vous êtes-vous fait piéger ? leur demanda-t-il.

— En allant relever des écoutes. Ils nous ont tranquillement laissés arriver jusqu'à l'un des relais que nous avions placé près du domicile de Carlo Raqueti. Quand on a voulu quitter le coin, on s'est trouvé presque nez à nez avec une demi-douzaine de flics.

— On s'est trouvés comme des cons, ajouta Schwarz avec un sourire gêné. Nous avons eu beau leur dire que nous étions des employés des Telecom, ça n'a pas marché.

— Tu parles ! fit Blancanales. Nous avions les cassettes d'enregistrement sur nous.

— Les flics n'étaient pas de vrais flics, évidemment. Tu te doutes de la suite.

— Vous saviez pourtant que vous étiez détectés.

— Ouais. Mais on ignorait que le repérage irait si vite. C'était notre dernier relevé avant ton arrivée. Ces gars sont très forts, Mack.

Plus forts que nous. Et salement rapides. Ça ne faisait que trois jours que nous étions sur le coup.

— Quels sont les résultats opérationnels ?

— Nous connaissons la plupart des grosses têtes en place. Ronnie Cesaro, Carlo Raqueti...

— Nino Malvasi et Joe Rastelli, compléta Bolan. Il y a aussi le vieil Angelo Galente qui fait payer une dîme aux quatre nouveaux venus pour la location de son territoire.

Gadgets ouvrit des yeux ronds.

— Tu es déjà au courant de ça ?

— Ce n'était pas difficile, dit Bolan avec un sourire un peu lugubre. Les langues se sont vite déliées. J'ai eu aussi des indications par Sandra Miller.

— Tu l'as vue ?

— Nous avons discuté ensemble. Elle m'a résumé la situation en général.

— C'est une fille plutôt bien, commenta Politicien. Mais elle est pleine d'emmerdes.

— C'est ce que j'ai compris, acquiesça l'Exécuteur. Et j'ai l'impression qu'elle n'est pas la seule dans ce cas. Les cannibales semblent avoir mis la main sur pas mal de gens à Dallas. De gré ou de force.

Il leur fit part des événements qu'il avait déclenchés ou subis depuis son arrivée. Blancanales grimaça en comprimant sa mâchoire douloureuse.

— En fait, en quelques heures tu en as appris autant que nous en trois jours.

— Il me manque beaucoup de précisions. Avez-vous découvert quelque chose au sujet du gros business ?

— Très peu. Tout ce qu'on sait, c'est que c'est salement important et que cela concerne le pétrole.

— Je ne pense pas que l'appât du pétrole soit suffisamment excitant pour ces gros mecs. Il y a forcément autre chose.

— Logiquement, oui. Mais c'est le black-out complet. Quand ils parlent du big deal au téléphone, ils évitent soigneusement certains mots, on dirait des conversations en code. Ils sont plus hermétiques qu'un cageot d'huîtres. En revanche, nous avons intercepté des communications en ligne directe avec Washington.

— Il semble même que le Pentagone soit infiltré, ajouta Schwarz.

— À quel niveau ?

Il haussa les épaules et soupira :

— Au plus haut. Il y a des généraux et un chef de cabinet. Ce qu'on ne comprend pas, c'est le rapport qu'il peut y avoir entre le pétrole et le ministère des Armées.

— Et David Maxwell, qu'en pense-t-il ?

— Justement. C'est lui qui a soulevé le lièvre. Il s'agit d'une énigme ou plutôt d'un paradoxe. Depuis quelque temps, le pétrole semble parcourir un drôle de cheminement.

Schwarz et Blancanales échangèrent un coup d'œil embarrassé.

— Dans l'ordre logique des choses, expliqua ce dernier, l'or noir du Texas est expédié après raffinage vers les États du nord, de l'est et de l'ouest... Bon, cette évidence posée, il apparaît que c'est le contraire qui se produit épisodiquement.

— Tu veux dire que le Texas, le plus gros producteur de pétrole des États-Unis, en reçoit des autres États ?

— C'est exactement ça.

— Une histoire de dingues, dit Schwarz. Mais c'est bien ce que prétend Maxwell. Un convoi de plusieurs camions a été contrôlé la semaine dernière en provenance du Kansas après avoir transité par l'Oklahoma. C'est un lieutenant de police qui a effectué le contrôle, un ami de Maxwell qui apparemment ne s'est pas laissé phagocyter par les *amici*.

— Un convoi de camions ?

— Oui. Un transport de fûts. Ça se fait parfois pour de petites ou moyennes quantités. Et il ne s'agit pas d'un cas isolé, ça se passe depuis cinq mois. Les chefs de convoi et les conducteurs des semi-remorques ont chaque fois des documents en règles. Rien à redire là-dessus.

— À quand remonte l'arrivée des requins de la côte atlantique ? questionna Bolan.

— À environ sept mois.

Il resta silencieux un moment, puis :

— Sait-on ce que deviennent ces chargements de fûts, une fois sur place ?

Rosario Blancanales haussa les épaules :

— Aucune idée. On dirait qu'ils s'évaporent dans la nature. Maxwell a éludé la question quand on la lui a posée. Ou il n'en sait pas plus, ou bien il ne nous a pas tout dit. Ou encore, il ment. Mais pourquoi le ferait-il ?

— Faudrait lui poser la question, rigola Schwarz.

— Exactement, conclut Bolan.

— Tu as l'intention d'aller le voir ?

— C'est la meilleure solution pour essayer d'y voir clair.

— Mais tu es déjà plus que repéré...

— Toujours exact. J'ai d'ailleurs signalé mon arrivée en rendant visite à Larry Tomaso.

— Tu lui as filé une médaille ? ricana Schwarz qui fut ensuite agité par une quinte de toux.

Les yeux embués, il se massa la poitrine, objecta :

— C'est de la démente, Striker. La vermine est partout. Les flics sont contaminés au dernier degré et il est plus que probable que des équipes de buteurs ont été lancées tous azimuts pour te faire la peau. Et tu viens nous dire que...

— Je n'ai pas l'intention de me cacher, coupa l'Exécuteur. Au contraire, en apparaissant au grand jour, il devrait y avoir des réactions révélatrices. Je vous parlais de David Maxwell. Il paraît qu'il donne une réception ce soir.

— Dans son ranch, oui. Il a prévu un meeting avec des producteurs de pétrole qu'il a regroupés. Il veut s'assurer leur concours.

— N'a-t-il pas été question qu'il abandonne sa campagne ?

— Oui, c'est une éventualité dont il a parlé, mais il ne renoncera pas. Ce type est un battant, il luttera jusqu'au bout.

— Ou jusqu'à ce que la mafia le liquide.

— J'espère que non. Il ne reste pas beaucoup de gens comme lui. L'ennui, c'est que pour débarquer parmi tous ces gens il te faudra un ausweis. Maxwell leur a envoyé à tous un carton d'invitation. Je suppose que tu n'envisages pas de te pointer là-bas en tant que poulet du Bureau fédéral ?

— Ça ferait plutôt mauvais effet, sourit Politicien.

Bolan parcourut du regard les consoles électroniques garnissant les flancs du faux mobil-home. Il y avait bien une solution : contacter Justice Deux – autrement dit Harold Brognola, le super-flic de Washington et ami occulte de Bolan – et lui demander de lui arranger une entrevue officielle avec le candidat sénateur, sous un nom d'emprunt. Mais la mise en œuvre de l'artifice risquait de prendre trop de temps, et il était délicat de faire intervenir un canal officiel. D'autre part, une fois dans la place, l'Exécuteur tenait à apparaître à découvert vis-à-vis de David Maxwell. Si toutefois celui-ci s'avérait aussi blanc qu'on le lui disait...

Il envisagea une solution plus rapide et beaucoup moins tortueuse.

Décrochant le combiné d'un radiotéléphone, il forma un numéro correspondant à la banlieue sud de Dallas.

— Trinity Holliday Inn ? s'enquit-il.

Après une réponse affirmative, il réclama Martha Crawford. Cinq secondes plus tard, on décrocha à l'autre bout de la ligne.

— Striker, s'annonça-t-il.

— Ah !... M'appellez-vous pour me donner le feu vert ?

La voix de Sandra Miller était à la fois joyeuse et impatiente.

— Encore trop tôt, répliqua-t-il.

— Vous avez décidé d'accepter une interview ?

— Non plus. Vous deviez vous rendre à ce meeting, près de Waxahachie...

— Si vous ne m'en aviez pas dissuadée, oui.

— Avez-vous le carton d'invitation dans votre sac à malice ?

— Affirmatif. Voulez-vous que je vous accompagne là-bas ?

— Non, restez planquée. Je passerai prendre le carton dans vingt minutes.

— Je préférerais que vous passiez me prendre, moi.

— Des idées lubriques ? plaisanta-t-il.

— Vous êtes vraiment un sale type.

— Je sais, vous me l'avez déjà dit, rétorqua-t-il avec un petit rire.

— Je plaisantais à peine.

— Moi aussi. Bon, restez sage.

— J'ai faim, lui déclara-t-elle avec un rire cristallin. Ça m'arrive parfois.

— Commandez un plateau-télé à la réception.

— C'est ce que j'ai fait, mais j'ai encore faim. Il y a des moments où je suis insatiable...

Bolan soupira :

— Que se passe-t-il ?

— Rien d'important. Ou plutôt, si. J'ai le trac, voilà tout. Je n'ai pas l'habitude de regarder passer le train. Je préfère être dedans.

— Tenez bon, fit Bolan, raccrochant tout de suite après.

Il se retourna vers ses deux compagnons, observa leurs visages meurtris et demanda :

— Pourrez-vous assurer un relais technique ?

— Bien sûr ! s'exclama Gadgets.

— Je ne veux pas d'intervention sur le terrain, seulement une

couverture logistique.

— O.K., O.K. ! grimaca comiquement Blancanales. On va soigner nos bleus tout en écoutant aux portes. Te fais pas de mouron, Striker, on serait tous les deux incapables de courir le marathon.

— Ou en sont les retransmetteurs d'écoute ? Quel type d'appareils avez-vous utilisé ?

— Des F-127 longue portée et à compression de données. On les a mis en sommeil, sauf celui concernant Carlo Raqueti. On s'est fait piéger avant d'envoyer le code d'arrêt. Tu peux être sûr qu'ils l'ont déjà découvert.

— Vous pouvez réactiver les autres ?

— Bien sûr. Il suffira d'envoyer un signal codé pour qu'ils émettent à nouveau. Mais nous risquons un nouveau repérage.

— Pas sûr. Il faudra prendre un risque calculé, on récupérera les écoutes sur une plus grande distance. Tu peux augmenter la puissance des réémetteurs, Gadgets ?

— Facile, mais ce sera au détriment de l'autonomie. À pleine puissance, les batteries ne tiendront pas plus de douze heures.

— Ce sera suffisant. Opérez la remise en fonction à partir du van, mais n'envoyez le code qu'une seule fois. Je suppose que c'est en répétant l'opération que vous vous êtes fait repérer.

— C'est la seule hypothèse, en effet, répliqua Gadgets.

— Lancez tout de suite la procédure, décida Bolan en partant vers le fond du mobil-home.

Il ouvrit un placard à vêtements et commença à se changer alors que des souvenirs lointains remontaient de sa mémoire. La présence de ses amis lui faisait chaud au cœur mais il frémissait à la pensée de ce qui avait failli se passer dans cet infect terrain de caravaning. S'il y était arrivé seulement une heure plus tard...

CHAPITRE VII

Schwarz et Blancanales avaient fait partie de l'équipe dirigée par l'Exécuteur. Able Team. Deux mots qui faisaient alors frémir le Viêt-cong. Sans aucune assistance militaire, éloigné de ses lignes, ne subsistant que de quelques grains de riz et de trois gorgées d'eau, Gadgets Schwarz, l'expert en électronique, s'arrangeait toujours pour ramener un maximum de renseignements sur l'ennemi. De retour au camp, ses appareils acoustiques en bandoulière, il racontait la façon dont il s'était infiltré dans un camp ennemi, dont il avait écouté les harangues des meneurs communistes ; comment aussi une sentinelle lui avait pissé sur les pieds en plein jour, alors qu'il s'était dissimulé dans un taillis, ou les parties de jambes en l'air des Viets avec des putains de village qu'ils entraînaient dans les buissons.

Les informations qu'il recueillait à chaque virée étaient capitales pour les missions ultérieures de pénétration en territoire hostile.

Rosario Blancanales, lui, avait acquis son surnom de « Politicien » lorsqu'il s'occupait de planifier le programme de pacification pour Able Team. Il avait le génie de l'organisation et savait comme personne d'autre préciser un plan d'infiltration ou d'attaque, se servir des plus petits détails techniques et prévoir les meilleurs cheminements de repli.

Il avait aussi le don de passer inaperçu au milieu des troupes adverses qu'il côtoyait souvent dans les villages, discutant parfois avec des soldats vietcong en se faisant passer pour un trafiquant. Il avait aussi plusieurs fois mystifié l'adversaire en répandant de faux tracts puis en lançant le bruit que ceux-ci étaient imputables aux communistes, provoquant ainsi des schismes dans les rangs ennemis.

Mack Bolan avait particulièrement apprécié ces deux hommes et avait beaucoup appris d'eux. Il les avait ensuite retrouvés à Los Angeles, quelque temps après le début de sa guerre personnelle contre le Crime Organisé. Ainsi que huit autres ex-combattants de la jungle, il les avait réunis pour former la Death Squad, l'équipe de la Mort, qui avait porté des coups fatals à la famille mafieuse régnant sur la côte Ouest.

Des dix membres de l'équipe, seuls Bolan, Schwarz et Blancanales avaient survécu. Depuis cet horrible affrontement, l'Exécuteur s'était

juré de ne plus exposer leur vie. Il les avait pourtant fréquemment retrouvés sur son chemin, et ceux-ci, bien sûr, lui avaient proposé leurs services, mais jamais plus il ne les avait autorisés à se lancer directement sur un champ de bataille, leur permettant seulement d'assurer la partie logistique de ses blitz.

Il savait que Politicien, autant que Gadgets, mouraient d'envie de se tenir à ses côtés lors de ses attaques éclair. Ce n'était pas chose aisée de les en dissuader et parfois il devait élever le ton pour se faire obéir. Mais il les aimait comme ses frères, des frères de combat, et leur amitié était d'ailleurs scellée par le sang.

Cette fois, il les avait retrouvés in extremis, alors que les tortionnaires de la *Cosa Nostra* avaient déjà commencé à les travailler au corps, s'apprêtant à les charcuter de la manière la plus ignoble qui soit. Ils étaient mal en point mais ils ne se plaignaient pas. Ils avaient connu d'autres dangers, d'autres situations bien plus inhumaines.

Pour les tirer de la gueule du monstre, Mack Bolan aurait été capable de tuer avec une férocité sans égale tous les charognards rencontrés sur sa route, ou de mourir si ce sacrifice avait pu les sauver. Il ne voulait pas que cela se reproduise, ni même que d'autres hommes, d'autres femmes tombent entre les griffes répugnantes de prédateurs pour qui la seule idéologie est celle du Veau d'or.

Mais il savait évidemment qu'il ne pouvait exterminer à lui tout seul la vermine puante de la mafia. Les cannibales qui dévoraient à pleines dents la société étaient trop nombreux et se multipliaient à l'infini, ressuscitant ignoblement après qu'il les eut anéantis sur son passage. Il le savait et en souffrait. Bolan n'était pas un surhomme. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour désinfecter le monde du cancer qui le rongait, et c'était déjà beaucoup.

À Dallas, il avait opéré une mission de sauvetage. Il en avait concrétisé les termes. À présent, il considérait qu'il lui fallait passer au stade supérieur, confirmer son action en portant des coups sensibles à l'adversaire et déterminer un blitz définitif.

Comme toujours, la partie allait se jouer sur le fil du rasoir. Peut-être Bolan allait-il mourir au Texas. Mais, là ou ailleurs, qu'importait-il ?

CHAPITRE VIII

— Qu'est-ce que tu me racontes, Carlo ? fit Rastelli en serrant le téléphone contre sa joue.

Ses doigts blanchissaient sous la pression.

— La vérité, Joe, chuinta la voix de Carlo Raqueti dans l'écouteur. Tous ces gars ont été... heu, rayés. Tu comprends ?

— Charlie Nova aussi ?

— Je te le dis ! C'est un carnage qu'il y a eu là-bas. Et maintenant, les deux dindons se promènent dans la nature.

— A-t-on une idée sur ceux qui ont fait le coup, et comment ?

— Je crois bien, oui. Mais attends... Les quatre types de l'équipe se sont fait cisailler comme du bétail à l'abattoir. Charlie aussi, et le petit mec de Fort Worth a été liquidé avec un garrot, il avait encore un fil de nylon autour du cou quand ils l'ont trouvé. Ça ne te dit rien ?

— Nom de Dieu !... On dirait une opération de commando.

— Ouais. Mais y avait pas forcément plusieurs types.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir.

— Écoute, j'ai eu un appel de ce flic qui nous passe des tuyaux. Ils ont trouvé un drôle de truc dans la baignoire de Larry. Une médaille en bronze.

Rastelli resta muet, digérant la nouvelle, tandis que Carlo Raqueti poursuivait :

— On a maintenant des indications. Larry a pris une pastille en plein dans le caisson au point qu'il n'avait plus du tout de tête, tu comprends ? Toute sa cervelle était mélangée à la flotte quand ils l'ont trouvé. Le salaud lui a tiré dessus à bout portant avec un gros calibre, au moins du .45 ou du .44 magnum. Ce type utilise souvent ce genre de calibre...

— Ce type, ce type... Tu veux dire...

— Faut voir la vérité en face, Joe. Il est chez nous.

— Impossible ! Cet enfant de pute était chez les moujiks la semaine dernière. Nos amis là-bas ont confirmé.

— La semaine dernière, c'est la semaine dernière. Pas maintenant.

En quelques jours, on fait du chemin, même des milliers de kilomètres...

— N'importe qui peut acheter des médailles, objecta Rastelli d'un ton malheureux.

— Des médailles pieuses, ouais.

— Les autres aussi. Il y a des boutiques spécialisées dans ce genre de connerie !

— Je voudrais bien que ce ne soit pas ça ! Mais tout concorde. Résumons : tout de suite après l'horreur qui a été faite à Larry, il y a eu ces deux gars qui se sont fait descendre en bas de chez lui, et par un seul type. Il y a eu des témoins. Pourtant, ces mecs n'étaient pas des novices. Comment s'appelle déjà celui qui t'a appelé, juste avant que ça se passe ?

— Rhino.

— C'est bien toi qui m'as dit qu'il venait de t'alerter ?

— Oui, oui.

— Donc, ils étaient en éveil, sur leurs gardes.

— C'est évident. Rhino m'avait averti que la fille était en train de monter chez Larry. C'était bizarre.

— Tu parles bien de cette Sandra Machin ?

— Y en a pas d'autre ! Mais qu'est-ce que tu veux prouver ? Admettons que ce soit bien le grand fumier qui...

— Laisse-moi continuer, fit Raqueti d'un ton cassant. Ensuite...

Il y eut le claquement d'un briquet dans l'écouteur, puis un bruit de souffle.

— Ensuite, pas très longtemps après ça, la bonne femme de... du candidat passe un coup de fil à Nino et se met tout de suite à gueuler comme quoi on lui aurait envoyé une pourriture de flic marron.

— Tu m'en as déjà parlé, Carlo.

— Merde ! Ferme-la un peu et écoute... Bon, Nino appelle immédiatement l'équipe de surveillance sur le radio-téléphone. Ils lui répondent qu'ils viennent juste de voir un gus sortir de la baraque. Un grand type qu'ils n'ont pas vu entrer. Le gus fout le camp tranquillement dans une caisse bleue et nos gars le prennent en chasse. Nino leur dit d'y aller mollo, de seulement lui filer le train pour qu'on sache qui c'est et ce qu'il fait ensuite. Ils le rappellent deux fois, la première avant d'arriver à Duncanville, la seconde pour lui dire que le gibier les a vraisemblablement repérés et qu'il essaie de se tailler sur une route merdique. Et puis plus rien... Une demi-heure plus tard, j'apprends par Sonny que l'équipe s'est fait ratatiner la gueule. Sonny retrouve quoi ? Un mec aplati comme une crêpe au

ketchup et les trois autres carbonisés par leur bagnole qui a flambé dans un ravin.

Ménageant ses effets, Raqueti laissa passer deux secondes avant de continuer :

— Et là, encore une fois, c'est un mec tout seul qui a fait le boulot. Et puis, pour couronner le tout, j'apprends que le camp à Joe Pool Lake a été transformé en boucherie et que les deux mecs qui écoutaient aux portes ont disparu... Note que ce n'est pas très loin de la maison du politicard. Tu m'as bien suivi ?

— Je crois en effet que tu as fait le tour, rétorqua aigrement Rastelli.

— Maintenant, je te pose la question. Combien de mecs dessoudés, combien de cadavres en moins de trois heures ? Pour moi, le compte a été facile. Treize ! Treize hommes à qui on n'a pas laissé la plus petite chance.

Raqueti s'interrompit, ricana avant de reprendre :

— Quelles sont tes déductions, Joe ?

— Tu dois avoir raison, en effet.

— Cette bonne blague ! Tu as encore un petit doute ? Moi, j'en suis certain. C'est lui. En plus, je renifle son odeur à plein nez. Mais c'est pas exactement ce que je souhaitais t'entendre dire. Il est évident que le début de toute cette hécatombe remonte à la visite de la fille Machin chez Larry.

— C'est ce que j'étais en train de me dire. On est dans la merde. Et il y a un arrivage prévu pour cette nuit...

— Panique pas, Joe. C'est en gardant notre calme et en restant lucides qu'on va s'en sortir. On a pas mal d'heures encore devant nous.

— Bon Dieu ! Faut foutre la main sur cette connasse ! Faut qu'elle nous dise où se planque ce sale enculé ! C'est forcément elle qui l'a fait venir.

— J'ai déjà envoyé des équipes vers tous les points stratégiques. Plus de vingt gars qui ont l'habitude. Et les poulets eux aussi viennent de balancer un max d'effectifs dans la rue.

— J'espère qu'on aura résolu le problème avant que ça tourne au vinaigre, Carlo. Tu as pensé à placer quelqu'un près de sa chaîne de T.V. ?

— Non, je suis trop con pour en avoir eu l'idée ! cracha Raqueti. Bon, faut que je te quitte, j'ai à coordonner tout le cirque.

— Heu, les autres sont au courant ?

— Ronnie, oui. Ça m'arrangerait que tu avertisses Nino des derniers incidents.

— Je l'appelle tout de suite.

— Dis-lui qu'il ne prenne aucune initiative sans m'en avertir, hein ?

— Compte sur moi.

— Et pas un mot au vieux débris.

— T'inquiète.

— Ciao.

Rastelli raccrocha lentement le téléphone. Son oreille bourdonnait désagréablement. Il avait la sensation qu'un insecte ravageur s'était introduit dans sa tête et lui rongeaient les neurones.

Il n'était pas ce qu'on appelle un battant, un bagarreux. Jamais il n'avait flingué personne et savait à peine se servir d'une arme. Sa spécialité était tout autre. Joe Rastelli était un expert en organisation ; son génie pour combiner les opérations les plus tordues, élaborer des plans sans faille, était indéniable. Sa formation universitaire conjuguée à un remarquable don pour la magouille le plaçait largement en tête des meilleurs cerveaux du Crime Organisé.

Il n'appartenait donc pas à la race des chefs qui avaient fait leur place au soleil en écartant les rivaux, flingue au poing et couteau entre les dents. En revanche, le fait qu'une de ses idées crapuleuses pouvait déterminer la ruine, le malheur ou l'élimination physique d'une victime désignée ne l'émouvait pas le moins du monde. Au contraire, il y trouvait une certaine saveur et s'en sentait grandi.

En ce moment, pourtant, Joe l'organisateur avait l'impression d'être tout petit dans son immense appartement de Highland Park. Les tripes serrées, il se leva, se rassit aussitôt et commença à se bouffer les ongles. Puis il respira bruyamment, ouvrit un tiroir de son bureau et saisit un Browning nickelé avec lequel il n'avait jamais tiré une seule cartouche. Le contact froid de l'acier le fit frissonner.

Merde ! Il n'allait quand même pas devoir trimballer une connerie d'arme sur lui et se tenir sans cesse aux aguets comme ces buteurs de la rue...

Et si... et si le grand fumier aux yeux glacés entrerait brusquement dans son bureau pour lui remettre sa foutue médaille ?

Foutaise ! On n'entre pas aussi facilement dans un immeuble moderne bardé de systèmes de sécurité, dans un bureau à l'accès contrôlé par des gardes du corps. Et pourtant, Larry l'Étalon était mort dans sa baignoire malgré la protection de ses deux gorilles... Onze autres types, qui n'étaient pas des manches, s'étaient fait rectifier sans même avoir pu se défendre.

Joe tourna lentement sur lui-même, inspecta la porte, la baie

vitrée, tressaillit en entendant l'alarme de sa montre qui annonçait 21 heures. La nuit avait envahi Dallas.

Il y avait encore une vingtaine de personnes sur la pelouse et presque autant dans la grande salle de séjour du ranch, aménagée pour la réception. L'air était chaud malgré la tombée de la nuit.

Un parking en herbe était encore encombré de véhicules, la plupart garés en désordre. Dispensée par des haut-parleurs accrochés autour de la maison, de la musique country donnait aux lieux une atmosphère de fête.

Au milieu d'une majorité d'hommes, quelques femmes s'affichaient en robes de cocktail, coupes de champagne à la main et tenant des discussions bruyantes. Certains hommes étaient habillés comme des personnages de western et portaient des chapeaux à larges bords. Il ne leur manquait que des colts à la ceinture.

Des tables garnies de nappes blanches supportaient les restes d'un repas champêtre et un veau entier cuisait encore sur un barbecue à peu de distance.

Il était 21 h 20 quand une longue Cadillac Eldorado blanche et décapotée fit son apparition à l'entrée du ranch. Le conducteur – un grand baraqué, d'allure jeune et portant lui aussi un Stetson sur la tête – présenta une carte d'invitation à l'homme qui était venu à sa rencontre. Le surveillant lui fit un signe de la main et l'imposante Cadillac s'inséra sans bruit entre deux véhicules sur le parking.

De nombreux regards convergèrent vers l'arrivant lorsqu'il déplaça sa carcasse pour quitter le véhicule. Surtout les regards des femmes, et quelques questions furent discrètement posées tandis que le nouveau venu s'approchait d'un groupe, serrait des mains et se mettait à parler avec des invités.

David Maxwell se trouvait à l'intérieur, au centre d'un cercle de six personnes qui discutaient joyeusement. C'était un homme de quarante-sept ans, assez grand et svelte, avec des yeux vifs et une tignasse brune parsemée de fils blancs aux tempes.

On le sentait tendu mais il faisait bonne figure, dispensant quand il le fallait des sourires et des mimiques amicales, contestant parfois un point de vue ou acquiesçant à une repartie.

Près de lui, une femme habillée de rose et légèrement ivre jetait de fréquents regards à travers une fenêtre ouverte, en direction du grand type qui maintenant avait entrepris de raconter une blague à quatre cow-boys de l'industrie pétrolière. Maxwell suivit le regard de la femme et observa l'inconnu, percevant ses paroles à travers le brouhaha ambiant :

— ... et le petit gars pas verni n'en pouvait plus, pas heureux du tout de s'être fait souffler sous le nez les deux auto-stoppeuses, des supercanons. Et cette putain de route vers San Antonio qui allait plonger en plein désert... En plus, l'orage éclate, la pluie se met à faire un boucan du diable sur la carrosserie de sa caisse. Et puis il se dit qu'il a un sacré bol, tout d'un coup. Une nana se pointe sous le déluge, en imper et avec un sac à dos planqué dessous. Le petit gars se met debout sur le frein, embarque la fille qu'est pas spécialement belle et remet la gomme. Non, franchement, elle est pas aidée par la nature, elle a même la bouche de travers et des yeux pas très frais. En plus, elle dégouline de flotte. Enlevez votre imper et mettez votre sac à dos à l'arrière, qu'il lui dit... Et savez-vous ce qu'elle lui répond ?

— Arrêtez, j'ai envie de pisser, rigola un gros Texan au visage rougeaud.

— Non, vous n'y êtes pas du tout. Elle lui réplique : Soyez poli, mon vieux. C'est pas mon sac à dos, c'est ma bosse.

Il y eut deux secondes de flottement puis de gros rires explosèrent. Quelqu'un leva une bouteille de champagne et remplit des coupes.

Maxwell eut un mince sourire tandis que la femme à côté de lui s'esclaffait bruyamment.

— Qui est-ce ? fit-elle en reprenant son souffle. Vous le connaissez ?

— Non. C'est sans doute une relation de Mark.

— Vous voulez que je vous l'amène ? fit-elle avec un petit clin d'œil.

— Je m'en occupe, assura-t-il en lui rendant son clin d'œil d'un air un peu coincé.

Délaissant le groupe, il se fraya un chemin parmi les invités. Il se dirigeait vers la sortie de la salle quand il fut intercepté par le propriétaire d'une compagnie de pétrole de Breckenridge. L'homme avait la voix pâteuse, puait le whisky, et David Maxwell mit plus de trois minutes à s'en défaire. Lorsqu'il le quitta, il s'aperçut que le grand blagueur n'était plus visible. Puis un homme grand et sec, au visage allongé, s'approcha vivement de lui et lui toucha le bras, annonçant à voix contenue :

— Une communication pour vous, David. La personne ne veut pas donner son nom mais prétend que c'est urgent. Je vous branche l'appel dans votre bureau ?

Le candidat sénateur acquiesça d'un signe de tête, changea de trajectoire pour aller ouvrir une porte au fond de la salle. Il faisait bon dans le bureau. Il y avait l'air conditionné, et surtout le silence.

— Oui, je vous écoute, annonça-t-il après avoir décroché. Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui peut vous aider, nasilla l'appareil.

— Quelqu'un qui peut m'aider ? Voyons, à quel sujet ?

— Vous devez le savoir.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire maintenant, on nous écoute.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez, fit Maxwell. Soyez plus clair.

— Impossible. Raccrochez.

— Si c'est une blague...

— Sûrement pas. Raccrochez.

Indécis, il raccrocha et resta songeur. Puis il crut entendre un imperceptible bruissement et il eut la sensation physique d'une présence dans son dos. Lorsqu'il se retourna, il éprouva le choc d'une vision étrange et inattendue. Un homme se tenait debout dans le chambranle de la porte donnant sur sa bibliothèque, immobile et très décontracté. Un type immense portant un Stetson à large bord et tenant dans sa main un radio-téléphone compact. L'inconnu qui avait fait rire Mark et ses amis.

Mais le grand type n'avait plus rien d'un raconteur de bonnes blagues. Son visage sérieux, grave et froid, n'inspirait pourtant rien de menaçant.

Tout ce que David Maxwell trouva à dire lui parut plat et stupide :

— Comment êtes-vous entré ici ?

— Par la porte, comme tout le monde.

— Celle du jardin ?

— C'était plus facile.

— Et c'est vous qui m'avez appelé ? fit-il en fixant le téléphone portatif.

— Il fallait que je vous parle. Seul.

— Mais enfin, qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai dit, celui qui peut vous aider.

— Que dois-je comprendre ?

— Que la mafia est en train de refermer le cercle sur vous, David Maxwell, que cette vermine s'apprête à vous dévorer et que vous n'avez pas beaucoup de chances de vous en sortir.

— Je refuse de continuer à discuter avec vous si vous ne me dites pas qui vous êtes.

— Mon nom est Mack Bolan, fit l'Exécuteur d'une voix aimable.

Le futur sénateur du Texas assimila immédiatement la réponse mais resta aphone, incapable de prononcer la moindre parole. Il n'en revenait pas. Il avait espéré une aide extérieure sans y croire, avait prié le ciel pour qu'un miracle se produise, et voilà qu'on lui envoyait l'homme providentiel, celui qui représentait une section de combat à lui tout seul... Un criminel recherché par toutes les polices du pays !

CHAPITRE IX

— Je ne me souviens pas de vous avoir invité, répliqua enfin Maxwell, songeant que la phrase qu'il venait de bredouiller n'avait pas plus d'originalité que les précédentes.

— Laissons le protocole de côté, rétorqua Bolan. Vous avez finalement décidé de continuer ?

Le politicien se ménagea une pause avant de répondre, comme s'il réfléchissait soigneusement à ce qu'il devait dire. Son visage prit une expression résignée.

— Vous avez raison, les phrases creuses ne servent à rien. Oui, je fais comme si tout se passait normalement. Si je ne trouve pas une solution à mon problème, j'annulerai ma candidature au dernier moment.

— Courageux de votre part, rétorqua l'Exécuteur. Mais supposez qu'ils ne vous laissent pas la possibilité d'annuler ?

— Vous êtes venu vérifier à quel point je suis déjà contaminé ? J'ai entendu parler de la manière dont vous résolvez certains... problèmes.

— Je n'ai pas l'intention de vous liquider. Je veux seulement savoir comment ils vous tiennent.

Maxwell haussa les épaules.

— Le chantage classique. Dans ce domaine, les voyous n'ont rien inventé de mieux.

— Votre fils ?

— Oui. Faites ce qu'on vous dit de faire ou nous faisons une publicité dans les médias, voilà ce qui m'a été signifié et plusieurs fois répété.

— Des photos ?

— Et aussi un film vidéo.

— Donnez-moi des détails.

— Je n'ai vraiment pas envie de m'étendre là-dessus.

— Vous avez une solution toute prête ?

— Non. Et vous ? sourit tristement le candidat sénateur.

— Peut-être, fit Bolan.

— Oui, je vois... Personnellement, et malgré la panade dans laquelle je me trouve, je ne peux accepter pareille méthode.

— Vous êtes toujours Attorney General ?

— Bien sûr.

— Alors pourquoi ne faites-vous pas coffrer les cannibales ?

— Sous quel motif ? Je n'ai aucun élément pour les faire inculper, et même si j'en possédais, ces crapules seraient presque immédiatement remises en liberté sous caution. Par ailleurs, si je les envoie se faire foutre, ils n'hésiteront pas à mettre leur menace à exécution. J'ai l'impression d'avoir involontairement tressé la corde pour me pendre.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire. Il n'existe pas de solution juridique. Votre ville est entre les mains de la vermine, Maxwell. La plupart des flics fonctionnent à l'enveloppe et de nombreux fonctionnaires sont les complices de la mafia. Alors parlez-moi de votre fils. Je veux savoir quel est exactement le mécanisme.

— Vous voulez, hein ?

— Oui. Je veux. Sinon je disparaîs de cette pièce et je vous laisse vous démerder avec la racaille. Il n'y aura pas une seconde proposition de ma part.

Maxwell se vouïta.

— Thomas n'est pas ce que vous pouvez croire, assura-t-il.

— Vous voulez dire qu'il n'est pas homosexuel ?

— Bien sûr. Il a été fiancé à l'une des plus belles filles de Dallas et en a connu d'autres avant. Seulement, il se croit sans doute un peu blasé. C'est la maladie de beaucoup de jeunes. À vingt-trois ans, il...

— Qu'il soit ce qu'il veut, je m'en balance, coupa l'Exécuteur. Précisez seulement le mécanisme.

— Je suis certain qu'on l'a drogué pour l'impliquer dans cette partie. Ce que j'ai vu, sur photos et en enregistrement vidéo, paraît trop bien orchestré. Ça sent la mise en scène.

— Vous lui avez posé la question ?

— J'ai eu une discussion avec lui. Il a d'abord refusé de me répondre, puis s'est fâché carrément en me disant que je suis un salaud d'avoir cru ça. Et maintenant il m'évite. Cela fait une semaine que je ne l'ai pas vu. Je n'aurais jamais dû avoir ces doutes à son sujet.

Bolan songea que même les politiciens sont capables d'être des naïfs. Mais ce n'était pas son problème.

— Dans ce film vidéo, questionna-t-il, voit-on les autres

participants ?

— Certains, oui. Sur les photos aussi. Je crois comprendre à quoi vous pensez, j'ai moi-même eu cette réaction, j'ai découpé l'emplacement où Thomas était visible sur deux clichés que j'ai montrés à un ami, un capitaine de police. Il a fait une recherche sur fichier mais ça n'a rien donné.

L'Exécuteur avait un instant espéré pouvoir établir une relation avec le Milieu de la *Cosa Nostra*, éventuellement remonter une piste à partir d'un visage. Il faillit demander à Maxwell de lui remettre les épreuves mais renonça. À quoi bon ? Les *amici* avaient évidemment pris leurs précautions.

Il s'assit d'une fesse sur le bord du bureau, considéra l'homme au regard triste qui lui faisait face, et lui demanda :

— Quelles révélations étiez-vous prêt à faire ? S'agit-il d'informations contenues dans vos dossiers de justice ?

— Non. D'abord, ces informations sont confidentielles.

— Mais vous aviez peut-être l'intention de les faire connaître anonymement, suggéra l'Exécuteur.

— Sûrement pas. Je n'ai jamais joué à ce jeu dégueulasse, Bolan. Je suis un magistrat, pas un maître-chanteur. Et puis, les individus qui font pression sur moi sont tous de nouveaux venus. Je connais leurs noms, je sais qui ils sont, mais je ne peux officiellement rien leur reprocher. Il est vrai que j'ai fait courir le bruit que j'avais des révélations à faire. Ce n'était nullement un argument électoral, contrairement à ce que certains pensent, mais un moyen que j'ai trouvé pour parer le coup.

— Vous avez cru à un échec et mat ?

— Je me rends compte maintenant que c'était stupide.

— Surtout infiniment dangereux, repartit Bolan. C'était de votre part la meilleure idée pour vous faire assassiner.

Le regard de Maxwell se fit sceptique et il eut un haussement d'épaules.

— Alors pourquoi ne l'ont-ils pas déjà fait ?

— Tant qu'ils ont encore l'espoir de vous retourner, ils vous garderont en vie. Mais si vous leur prouvez que vous constituez un danger pour eux, ils n'hésiteront pas une seule seconde. Vraisemblablement, ils vous obligeront à déclarer que vous partez en déplacement et vous emmèneront dans un autre État. Là, ils arrangeront un accident. Classique.

L'Attorney General demeura silencieux. Il piocha une cigarette dans un petit coffret nacré, l'alluma et fit de nouveau face.

— Je vais laisser tomber, déclara-t-il gravement en soufflant sa fumée. Il y a encore assez de monde ici pour que la déclaration que je vais faire ait un caractère officiel.

— Ne baissez pas les bras, sénateur, jeta Bolan.

Sa voix avait claqué sèchement sans pourtant qu'il ait élevé le ton. Maxwell soupira :

— Je ne suis pas encore sénateur.

— Mais vous avez toutes les chances de le devenir. Les sondages vous placent en tête.

— Si la situation était normale...

— Elle n'est pas normale et vous devez vous en persuader. Vous devez vous convaincre aussi que si vous lâchez la rampe, c'est votre ville qui en subira les conséquences. Les gros fumiers se purlèchent déjà. Relevez la tête et faites face à la situation.

— Je vais..., commença à répondre Maxwell, interrompu par l'ouverture de la porte.

Un grand type au visage sec et ridé fit son apparition dans le bureau. Des décorations militaires figuraient sur sa veste, toute une brochette de petits badges multicolores.

— Excusez-moi, David, vos invités vous réclament.

Ses yeux étaient fixés avec étonnement et suspicion sur le visiteur.

— Je viens dans cinq minutes, renvoya l'Attorney General. Faites-patience.

— Il me semble vous connaître, ajouta l'arrivant dont le regard semblait magnétisé par la silhouette décontractée de Bolan.

— Ça m'étonnerait, sourit l'Exécuteur. Connaissiez-vous un Larry Poznavski ?

— Heu, je... non, je ne crois pas.

— Alors vous ne me connaissez pas. Moi, par contre, je sais qui vous êtes, général.

L'homme maigre eut un sourire bref et sec.

— La rançon de la gloire ! Personnellement, je préfère que la gloire aille à notre futur sénateur.

— N'allez pas trop vite ! rétorqua Maxwell, s'efforçant de sourire à son tour.

Après un hochement de tête, le visage sec disparut. La porte se referma dans un bruit ouaté.

Le général Andrew Polingham avait eu depuis quelque temps bon nombre d'articles dans la presse texane et passait régulièrement à la télévision. Les médias en avaient presque fait une figure de légende.

Selon certains journalistes, Polingham était un héros de guerre, un soldat qui avait gagné ses galons sur les champs de bataille et avait été maintes fois décoré pour actes de bravoure. Lui-même réclamait la modestie et engueulait volontiers ceux qui en faisaient trop à son sujet.

L'Exécuteur avait rencontré l'homme en d'autres temps, en d'autres lieux. Pendant la guerre du Viêt-nam, mais assurément pas sur les champs de bataille. Il savait que le général en retraite n'avait rien d'un héros de guerre. Le séjour de celui-ci dans le Sud-Est asiatique n'avait été qu'une longue traversée de bureaux dans un contexte de paperasserie, d'atermolements et d'imprécision stratégique, durant la période précédant la lamentable évacuation des troupes américaines. À l'époque, il était colonel et s'était déjà fait de hautes relations dans le milieu politique et financier. Ses attaches avec la CIA n'avaient jamais été très claires, de même qu'avec certains officiers supérieurs qui avaient alors été traduits devant un conseil de guerre pour trafic de matériel militaire et tentative de putsch.

Pourtant, dans la panique qui avait imbibé cette période, Polingham était resté blanc comme neige. Usant de ses relations influentes, il s'était fait muter à l'État-major Interarmes, au Pentagone, où on lui avait confié la direction du département de codage-décodage.

En fait, ses amis de la CIA l'avaient toujours épaulé et, misant aussi sur le tableau de la politique, il avait pris sa retraite dès l'obtention de son grade de général. Depuis, il paraissait avoir fait son chemin dans le monde des grosses affaires.

Bolan l'avait perdu de vue depuis des années, mais il se rappelait parfaitement le personnage. Un souvenir peu glorieux. Et il n'avait pas été autrement étonné d'apprendre que Polingham écoutait aux portes. Depuis la fenêtre de la pièce où il se tenait, Bolan avait eu une vue dégagée de la grande salle de séjour, à travers une baie vitrée. Sans la moindre équivoque, il avait pu observer le geste discret mais néanmoins significatif du général lorsque celui-ci avait décroché le combiné pour écouter sa conversation avec David Maxwell.

Ce dernier écrasa sa cigarette, considéra de nouveau l'Exécuteur.

— Vous me parliez de faire face à la situation, dit-il. Je ne vois pas comment je vais pouvoir m'y prendre. À moins d'un miracle.

— Provoquez le miracle.

— J'ai déjà essayé. J'ai fait appel à des spécialistes pour tâcher d'obtenir des informations sur ces salauds. Je n'ai plus aucune nouvelle d'eux. Ils se sont sans aucun doute fait surprendre et à l'heure qu'il est ils sont peut-être morts. À moins qu'ils se soient laissés

acheter.

— Ni l'un ni l'autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien qui puisse vous être utile.

— C'est trop compliqué pour moi... Est-ce cela que vous voulez dire ? Mais bon Dieu ! Arrêtez de parler par énigmes. J'ai le droit de savoir à quelle sauce infecte je vais être bouffé.

— Peut-être sortirez-vous la tête haute de ce merdier, lui sourit Bolan.

— En faisant quoi ? s'exclama Maxwell. En proclamant que des crapules essaient de se servir de moi ? Je ne sais même pas ce qu'ils magouillent !

— Vous devriez me parler de ces curieux transports de pétrole qui marchent à l'envers, fit Bolan.

Pour éviter d'alourdir la discussion, il lui résuma ce qu'il savait sur le sujet puis demanda une précision :

— De quel organisme émanent les autorisations pour ces convois ?

— Du ministère de l'industrie. Il n'y a rien d'illégal, tous les documents sont parfaitement en règle à chaque fois.

— Pourtant vous vous y intéressez.

— Évidemment. Ça ne s'était encore jamais produit. J'ai eu le sentiment qu'il s'agit d'une manœuvre pour couvrir des exportations non répertoriées.

— Qu'appellez-vous non répertorié ?

— Tout ce qui n'apparaît pas dans les bilans nationaux ou d'État. Il peut s'agir d'échange de marchandises ou de matériel, de livraisons compensatoires à la suite d'un accord confidentiel entre des pays voisins, ou bien encore de subventions discrètes en nature. La frontière du Mexique n'est pas très éloignée...

— Les États du Nord livreraient du pétrole aux Mexicains ? Pourquoi alors ne fait-on pas appel au Texas qui est tout proche et qui en produit plus que tous les autres ?

Maxwell soupira.

— Toute la question est là.

— Vous semblez croire qu'il existe un rapport entre ces arrivages et les *amici*.

— Je n'ai aucune certitude, c'est mon instinct qui me suggère cette possibilité.

— C'est pourtant une certitude, répliqua l'Exécuteur qui se remémorait les déclarations de Blancanales concernant une écoute

téléphonique sur la ligne privée de Carlo Raqueti. La mafia est dans le coup.

— Vous avez l'air d'en savoir plus que moi sur la question. Si je connaissais le fond de cette histoire, peut-être pourrais-je neutraliser ces ordures.

— Et mourir, aussi.

— En possession de preuves, je ferais intervenir le Bureau fédéral. J'ai de bonnes relations chez eux, un simple coup de fil suffirait.

— Faites attention à vos conversations téléphoniques, conseilla froidement l'Exécuteur. Je vous ai dit tout à l'heure qu'on nous écoutait.

— Vous pensez qu'on aurait posé des micros ici ? C'est invraisemblable.

— Pas des micros. C'était beaucoup plus simple de décrocher l'appareil de la salle à côté.

— Qui ?

— Une personne très proche de vous. Méfiez-vous de tout le monde, vous aurez ainsi un peu plus de chance.

Maxwell n'insista pas. Nerveusement il saisit une nouvelle cigarette et fit claquer un briquet. Bolan vit que ses doigts tremblaient.

— Qui connaissez-vous ici ? Vous paraissiez connaître des tas de gens quand vous êtes arrivé, je vous ai vu discuter avec Mark Senton et trois autres propriétaires de puits.

— Je ne sais pas qui est Mark Senton.

— Alors vous vous faites vite des amis...

Bolan ricana :

— Surtout des ennemis. Ils sont des milliers à vouloir ma peau.

Puis il se décolla du bureau et se dirigea vers la petite porte donnant sur la bibliothèque.

Le politicien haussa un peu la voix pour demander :

— Que dois-je faire, selon vous ?

— Rien, sinon continuer votre campagne.

— Comme si tout était normal ? ironisa Maxwell.

— Si vous ne flanchez pas, la situation redeviendra vite normale pour vous et pour les habitants de Dallas. Redescendez dans l'arène.

L'Exécuteur franchit la porte et disparut sans bruit.

David Maxwell demeura un assez long moment immobile, comme s'il s'attendait à le voir revenir et lui poser encore une des questions qui lui trottaient dans la tête. La sensation de ce regard à la fois sûr de

lui et glacial ne le quittait pas.

Ce type avait un culot monstre. Il était arrivé sans crier gare, en s'arrangeant pour se faire remarquer de tous, avait abordé des tas de gens comme s'il les connaissait depuis toujours, plaisanté avec eux, et s'était ensuite tranquillement introduit dans son bureau sans que personne ne s'en aperçoive. Et lui, David, avait trouvé tout naturel de discuter avec cet invraisemblable personnage aux mains souillées de sang, un tueur.

Invraisemblable, se répéta-t-il en ouvrant la porte capitonnée donnant sur la salle de réception. En tout cas, malgré le malaise qu'il avait d'abord éprouvé au début de l'entretien, il se sentait un moral regonflé. Il avait envie d'envoyer se faire foutre tous les malfrats de la terre, de convaincre les habitants du Texas de les flanquer dehors, de leur dire qu'ils devaient prendre leur destin à pleines mains...

C'était décidé, il allait redescendre dans l'arène.

CHAPITRE X

De retour à son char de guerre, Bolan avait fait à ses deux compagnons un récit succinct de sa visite au ranch. Il leur demanda :

— Que donnent les écoutes ?

— Ces mecs sont devenus très prudents, fit Schwarz. Il y en a même deux qui utilisent des scramblers mais on a pu écouter quelques trucs intéressants.

— Qui se sert d'un brouilleur ?

— Ronnie Cesaro.

Cela n'étonnait pas Bolan outre mesure. D'après les premiers enregistrements réalisés, Cesaro paraissait être le chef du quatuor tordu.

— Il a téléphoné à Washington, compléta Politicien Blancanales. Devine où, plus précisément...

— Un haut fonctionnaire, peut-être ?

— Tout juste. Le numéro appelé est celui d'un certain Robert Duncan, un des chefs de département du ministère de l'industrie. Il est en liste rouge, mais on a pu avoir le renseignement en se branchant sur le centre serveur des Telecom puis sur la banque de données du central administratif.

Le faux mobil-home comportait tout un système de liaison radio pouvant mettre les trois ordinateurs de bord en relation avec toutes les banques informatiques de données sur le réseau international. La transmission s'effectuait à travers les relais satellites.

Schwarz ajouta :

— L'enregistrement est en décryptage sur la console numéro un, mais je ne sais pas quand l'ordinateur viendra à bout du codage électronique. Ils utilisent un matériel salement complexe. Ça ne m'étonne pas qu'ils aient réussi à nous localiser. Tu veux écouter les bandes maintenant ?

— Dans deux minutes, répondit l'Exécuteur qui s'installa devant la console de radio-transmission.

Allumant un ordinateur, il se mit en contact avec le fichier électronique du FBI, pianota sur le clavier un code spécial que lui

avait fourni « Justice Deux », alias Harold Brognola, et réclama une procédure d'information sur Andrew Polingham, général de Brigade en retraite.

La démarche se révéla négative. Aucun dossier n'existait sur Andrew Polingham. L'ex-militaire était juridiquement vierge, et Bolan fit la grimace en établissant ensuite un branchement pirate sur le « Centre de documentation » de la CIA à Langley.

Cette fois, ce fut beaucoup plus compliqué. La Central Intelligence Agency verrouillait l'accès de ses fichiers de façon démentielle. L'Exécuteur connaissait quelques-uns des mots de passe requis pour entrer dans cet univers hyper-secret, mais il s'aperçut très vite que c'était largement insuffisant. Lorsqu'il franchissait un premier barrage, on lui réclamait un second code de confirmation et parfois un troisième.

Il eut alors l'idée de se connecter sur le réseau de l'American Banking Company, une société nationale servant de couverture à la CIA. Il frappa sur son clavier l'un des codes qu'il connaissait et son écran vidéo afficha : « Archivage en cours – Accès autorisé. »

Il introduisit le nom du militaire en retraite, eut la satisfaction de voir s'étaler sous ses yeux une fiche informatique de plusieurs pages. Branchant le dispositif de sauvegarde ainsi que l'imprimante, Bolan quitta la console pour s'installer à côté de Schwarz. Celui-ci avait remis les bandes magnétiques à zéro et se tenait prêt à repasser les écoutes.

— Je t'ai gardé le plus intéressant pour le début, commenta-t-il.

— Vas-y, fit l'Exécuteur.

Sur un petit écran s'inscrivirent les chiffres d'un numéro d'appel ainsi que les noms des correspondants retranscrits dans la mémoire électronique.

Le premier enregistrement correspondait à une conversation entre Joe Rastelli et Carlo Raqueti. Bolan écouta la totalité de la conversation mais se fit surtout attentif à certains passages :

— « C'est un carnage qu'il y a eu là-bas... Et maintenant, les deux dindons se promènent dans la nature. »

— « A-t-on une idée sur ceux qui ont fait le coup, et comment ? »

— « Je crois bien, oui. Mais attends... Les quatre types de l'équipe se sont fait cisailer comme du bétail à l'abattoir. Charlie aussi, et le petit mec de Fort Worth a été liquidé avec un garrot, il avait encore un fil de nylon autour du cou quand ils l'ont trouvé. Ça ne te dit rien ? »

— « Nom de Dieu !... On dirait une opération de commando. »

— « Ouais. Mais y avait pas forcément plusieurs types. »

— « Je ne comprends pas où tu veux en venir. »

— « Écoute, j'ai eu un appel de ce flic qui nous passe des tuyaux. Ils ont trouvé un drôle de truc dans la baignoire de Larry. Une médaille en bronze. »

Bolan enregistra mentalement la suite du dialogue, puis, un instant plus tard, tendit particulièrement l'oreille :

— « Il est évident que le début de toute cette hécatombe remonte à la visite de la fille Machin chez Larry. »

— « C'est ce que j'étais en train de me dire. On est dans la merde. Et il y a un arrivage prévu pour cette nuit... »

— « Panique pas, Joe. C'est en gardant notre calme et en restant lucides qu'on va s'en sortir. On a pas mal d'heures encore devant nous. »

— « Bon Dieu ! Faut foutre la main sur cette connasse ! Faut qu'elle nous dise où se planque ce sale enculé !... »

Bolan eut un froid sourire. Le reste de l'entretien était également très instructif. Il en retint l'essentiel : le message de l'Exécuteur avait été parfaitement entendu, la mafia était maintenant au courant de sa présence à Dallas, monopolisait ses effectifs pour le retrouver et le transformer en chair à pâté. Classique. Le chassé-croisé s'annonçait amusant. Ce qui était moins réjouissant, c'était le rapprochement que les *amici* avaient fait entre la visite de Sandra Miller chez Larry Tomaso et la suppression de ce dernier par l'Exécuteur. Était-elle suffisamment en sécurité dans ce motel de Lake Lemmon ? Une question à ne pas trop laisser en suspens.

Ensuite, il apparaissait que les quatre requins venus de la côte atlantique ne tenaient pas à ce que Angelo Galente soit informé que l'Exécuteur était arrivé pour secouer son territoire. Ça, c'était facile à comprendre. Prévenu, le vieux capo n'aurait pas manqué de piquer un coup de rage et d'accuser ses « locataires » d'avoir amené l'orage avec eux.

Et enfin, il était question d'un « arrivage » prévu pour la nuit. Un arrivage de quoi ? De pétrole ? Non, ça ne collait pas. Ça ne justifiait pas le ton inquiet de l'entretien. Il y avait sans aucun doute une belle saloperie dissimulée dans le mot « arrivage ».

Le doigt au-dessus d'une touche, Schwarz déclara :

— Les autres écoutes sont moins révélatrices. Tu veux les entendre maintenant ?

— Résumé, fit Bolan.

— O.K. Les quatre gros poissons ont évidemment compris qui

sème la pagaille. Leurs partenaires, en revanche, sont plus ou moins laissés dans l'ignorance. Mais dans l'ensemble ils sentent venir un coup pourri. Certains sont au courant qu'il y a eu des liquidations parmi eux et se posent des questions angoissantes, d'autres parlent à mots couverts d'une ingérence des *amici* de New York et d'autres encore vont jusqu'à affirmer qu'il va y avoir une guerre de territoires. Tout le monde essaie de se renseigner, les hypothèses vont bon train. Côté officiel, on renifle également une odeur de caca. Il y a même quelques fonctionnaires qui envisagent de prendre des vacances pour quelque temps en attendant que les événements se tassent. Bref, c'est le début de la grande panique. Il ressort aussi qu'un certain personnage important sert de relais pour graisser les rouages de la combine.

— Ici ? questionna Bolan. Au Texas ?

— C'est ce qu'on a cru comprendre. Ce serait un type vachement influent qui aurait ses entrées au gouvernement. Une sorte d'entremetteur haut placé.

Un voyant vert clignota sur la console de décryptage, répandant une faible lueur scintillante dans le char de guerre.

— L'ordi semble avoir gagné la bataille contre le scrambler de l'ami Cesaro, annonça Blancales. Et plus vite que prévu.

Installant la cassette sur une table de lecture, il fit défiler la bande pour la replacer à son point de départ puis appuya sur la touche « lecture ».

— « Bob ? fit une voix aux intonations précieuses. C'est Ron. Je vais brancher mon gadget, vous devriez, en faire autant. »

Il y eut quelques couacs dans le mini haut-parleur, puis le correspondant de Washington demanda :

— « Comment ça va chez vous, Ron ? »

Sa voix était haut perchée et un peu emphatique.

— « Pas très bien. Nous avons un contretemps. »

— « Quel genre de contretemps ? »

— « Grave. D'assez gros ennuis. »

— « Allez-y, personne ne peut nous comprendre avec ces appareils. »

— « Je préfère être prudent, on ne sait jamais. »

— « Pourquoi est-ce que ce n'est pas notre ami médiateur qui m'appelle ? »

— « Il n'est pas disponible pour l'instant. »

— « Bon, je vous écoute. »

— « Il faut annuler l'arrivage de cette nuit, Bob. »

— « Comment ça ? »

Le ton de l'homme de Washington s'était brusquement fait sec.

— « Je viens de vous le dire, des ennuis... »

— « Il n'est pas possible de différer le voyage. »

— « Mais, bon Dieu, vous n'avez qu'à passer les coups de fil qui... »

— « Ce n'est plus de mon ressort. Vous savez très bien qu'une fois l'opération lancée, elle devient officielle. Elle ne peut être décommandée sans que cela provoque un danger énorme pour nous tous. »

— « Oui, ça je le sais ! Mais le danger sera encore plus grand si quelqu'un met le nez dans cette affaire. »

— « Que voulez-vous dire par quelqu'un qui mettrait le nez dans cette affaire ? »

Il y eut un soupir.

— « Un certain personnage tout en noir a débarqué par ici, si vous voyez ce que je veux dire. »

— « Non, je ne... Attendez ! Vous avez dit un personnage en noir ? »

— « Oui. En chair et en os, et aussi en vacherie. »

— « C'est une plaisanterie ? »

— « Je le voudrais bien, croyez-moi. Ce type est une véritable calamité, il nous a déjà provoqué de nombreux dégâts et nous craignons que ce ne soit pas fini, hélas. »

Un temps passa, puis :

— « Je comprends. Mais ce n'est pas à moi de résoudre votre problème. »

— « Ce que moi je comprends, c'est que vous êtes en train de vous débiter, Bob. Vous oubliez nos accords. »

— « Demandez au médiateur d'intervenir ! Lui pourra peut-être résoudre le problème. »

— « On ne veut pas le mettre en porte à faux. »

— « Vous préférez que ce soit moi qui m'y mette ! Prenez garde, Ron. En aucun cas mon nom ne pourrait être mentionné s'il arrivait quoi que ce soit de fâcheux. Je pense que c'est clair. »

— « C'est très clair, mon vieux. Vous oubliez une seule chose... Combien avez-vous palpé depuis le début de nos accords ? »

— « Vous n'avez pas le droit de me dire ça ! claironna la voix haut

perchée. S'il y avait la moindre indiscretion... »

Un rire coincé passa dans l'appareil.

— « Bon, on ne va pas se fâcher, n'est-ce pas ? »

— « Ne me parlez plus jamais de cette façon, Ron, et tout ira bien », décréta le haut fonctionnaire de Washington.

— « J'espère. O.K., nous prenons les responsabilités de notre côté. En ce qui vous concerne, arrangez-vous pour que les prochaines livraisons soient suspendues jusqu'à nouvel ordre. »

Bolan entendit un bruit de respiration courte dans le haut-parleur puis il y eut un déclic de fin de communication. La fameuse livraison dont Joe Rastelli avait parlé se confirmait. Et il s'agissait d'une « opération officielle. » Fallait-il comprendre que le gouvernement était impliqué dans la magouille texane ? Non, c'était trop énorme, insensé ! Que certains fonctionnaires de Washington et de nombreuses personnalités locales soient vendues à la mafia, c'était tout à fait probable. Mais imaginer un seul instant la complicité de l'administration US relevait de l'aliénation mentale. C'était absurde. Et si tel avait été le cas, il n'y aurait plus eu qu'à tirer le rideau !

Pourtant, il y avait une aberration quelque part. Comment un type comme Robert Duncan, responsable de département au ministère de l'industrie, pouvait-il coopérer en douce avec la mafia sans qu'aucun contrôle ne vienne mettre en lumière ses agissements frauduleux ?

Une seule explication s'imposa à Bolan : ils étaient plusieurs à tremper dans la combine et se couvraient mutuellement. Il était par ailleurs possible qu'ils exploitent marginalement des consignes officielles.

Ce qui importait maintenant était de découvrir le point d'arrivée du fameux convoi routier ainsi que son horaire. Un début d'information tomba brusquement d'une façon très opportune sur la console réservée aux écoutes. Une réception instantanée :

— « C'est moi... »

— « Oui, je t'écoute. »

— « Ça y est, les gros-culs sont signalés au relais de Bowie. Ils devraient arriver sur place vers une heure du mat. »

— « Qu'est-ce qu'il y a comme escorte ? »

— « Comme d'habitude, une équipe de quatre. »

— « Faut la renforcer. Envoie un véhicule supplémentaire. »

— « O.K., je m'en occupe tout de suite. »

— « Que les gars se magnent, le mieux serait qu'ils fassent la jonction à Graham. »

— « Ça va être juste. Tu crains quelque chose ? »

— « Faut être prudent. Ne traîne pas, Jack. »

On raccrocha. Le numéro d'appel s'était inscrit sur l'écran du scanner ainsi que celui du destinataire : Ronnie Cesaro. Le demandeur devait être un pion secondaire du mécanisme mafieux.

Bolan consulta sa montre. Il avait encore du temps pour se rendre au rendez-vous. S'approchant de l'imprimante, il en détacha une bande de papier perforé dont il entreprit la lecture.

Trois minutes plus tard, il était édifié sur le compte du général Andrew Polingham. Comme il le supposait, celui-ci faisait toujours partie de l'Agence de Langley en tant que « coopérant occasionnel » du Département de planification. Une description très détaillée de ses activités figurait sur la fiche informatique que l'Exécuteur avait maintenant en main. Ainsi, Polingham occupait plusieurs postes dans diverses industries texanes, en tant que président d'un holding pétrolier, conseiller stratégique d'une société commerciale, consultant permanent d'un complexe minier, et administrateur d'une société d'import-export spécialisée dans l'industrie pétrochimique, « l'Abilene-Ardmore Business. » Il possédait aussi des actions dans de nombreuses compagnies locales et d'autres dans des établissements financiers de la côte Est.

L'Exécuteur n'eut pas besoin de se brancher sur une banque de données pour se renseigner sur les sociétés exploitant les ressources du général. La fiche de la CIA développait tout ce qu'il était intéressant de savoir. Le plus instructif concernait l'Abilene-Ardmore Business. Le nom de son président y figurait : Jeffie Amolds, mais ce n'était qu'une couverture. Entre parenthèses, un autre nom beaucoup plus significatif était mentionné : Ronnie Cesaro. Et le conseiller juridique de la société n'était autre que Joseph Rastelli qui avait pour pseudonyme Gerald Davenport.

Il y avait également un cartel pétrolier avec lequel Polingham cultivait des attaches au top niveau : « Winfields Corporation & Major Texas Wells. » On y trouvait des noms à consonance latine comme Nino Malvasi, Anthony Castellano, Larry Tomaso, Gen Falcone... tous américanisés à l'aide de pseudos, mais qui apparaissaient en clair sur le listing de la CIA.

Ainsi, la Central Intelligence Agency chapeautait l'opération... À moins qu'il s'agisse d'un noyautage. Il n'était en effet nullement incohérent d'envisager que la *Cosa Nostra* eût infiltré les services secrets américains. L'Agence de Langley n'utilisait-elle pas couramment les *amici* dans bon nombre des opérations situées hors de ses frontières ?

Le regard de l'Exécuteur s'était durci. Il eut la sensation d'un courant d'air glacé dans son dos en imaginant les conséquences d'une pénétration des mafiosi au sein de la CIA.

C'était dément mais pas du tout impossible.

CHAPITRE XI

Il s'agissait donc bien d'une opération d'envergure nationale, pas une simple magouille locale.

Et l'honnête Andrew Polingham, héros de guerre, gratte-papier d'opérette et magouilleur de première, n'était autre que l'intermédiaire de la mafia, le « médiateur », celui qui huilait les rouages de la formidable combine à travers ses relations à haut niveau ; le grand ami et vraisemblablement le confident de David Maxwell ! Une ordure complète vendue corps et âme aux *amici* !

Bolan avait terminé la lecture de la bande de papier. Il restait songeur, calculant les possibles prolongements de l'affaire, envisageant la nature des « arrivages » depuis les États du Nord. Mais il n'était pas encore en mesure d'apporter une réponse à cette dernière question. Il fallait se rendre compte de visu, et sans traîner.

Il alla ouvrir un compartiment au fond du mobil-home, commença à s'équiper pour une opération de nuit. Passant par-dessus sa combinaison noire de combat un brelage en cuir, il y attacha des munitions pour ses armes : un combiné M16/M79 tirant des balles de calibre .223 et des grenades, le gros AutoMag .44, et le Beretta silencieux. Trois garrots en nylon vinrent également prendre place à son ceinturon militaire ainsi qu'un poignard de combat en acier bronzé. Il y fixa aussi un émetteur-récepteur longue portée à fréquence codée. L'ensemble ne pesait pas moins de trente kilos mais ne semblait aucunement incommoder le guerrier qui s'apprêtait à faire une nouvelle descente en enfer. Il y était habitué depuis bien longtemps.

Le bref examen d'une carte routière lui permit de déterminer le trajet qu'il devait accomplir pour rejoindre la localité de Graham, à l'ouest de Dallas. L'axe Bowie-Graham était orienté vers le sud-ouest et passait près d'Abilene.

Que pouvait-il y avoir de ce côté ?

Polingham était administrateur de « Abilene-Ardmore Business », sans doute une société-écran montée pour permettre au système vicieux de fonctionner. Et Ardmore était en Oklahoma, une ville peu éloignée de la frontière avec le Texas... Le rapprochement n'était pas compliqué à réaliser.

À partir de bribes d'informations raccrochées les unes aux autres, l'Exécuteur entrevoyait à présent la situation en surface. C'était tout un réseau qui avait été tissé sur le Texas. Les charognards s'étaient infiltrés partout là où il y avait du gros pognon facile à prendre et des leviers de commande à saisir.

Il lui manquait un seul élément : la matière première qui enrichissait la mafia. « Une opération officielle », avait-il entendu dire Robert Duncan au téléphone. Une opération qui devenait officielle et dont l'annulation aurait représenté un « danger énorme » pour tout le monde. Le fonctionnaire véreux de Washington ne devait être qu'un des rouages du mécanisme.

Qu'est-ce qui pouvait être assez énorme pour foutre une telle trouille aux *amici* ? La mafia, à travers des personnalités officielles véreuses, essayait-elle de provoquer l'effondrement du cours des marchés pétroliers au Texas ?

Décrochant le radio-téléphone, il appela Harold Brognola à Washington.

— Branche ton brouilleur, lui dit-il aussitôt.

Il enclencha le sien de son côté, entama sans préambule :

— Il faut que tu m'obtiennes des renseignements, Hal. De toute urgence.

— Où es-tu ? questionna le super-flic du FBI.

— À Dallas.

— Je te croyais au Canada.

— Les *amici* en ont décidé autrement. Je voudrais que tu t'informes sur un certain nombre de gens, des fonctionnaires d'État, des militaires haut gradés, des politicards et...

— Attends. Es-tu en train de me dire qu'il y a un coup d'Etat en préparation ? ironisa Brognola.

— Un sacré coup tordu, en tout cas. Combien de temps te faut-il ?

— Ce ne sera pas facile. Si je fais une demande officielle, il me faudra donner des raisons et ça traînera en longueur.

— Court-circuite les intermédiaires. Je t'ai dit que c'est hyper-urgent. De mon côté, je n'ai pas assez de temps pour faire ces recherches. Tu enregistres ?

— Bon. Je vais passer par le canal confidentiel. J'ai un ami au NSC. Vas-y, je branche le magnéto...

Bolan entendit un « clic » signalant la mise en route d'un enregistreur. Il mentionna calmement et distinctement une liste de noms, donna des précisions et fit quelques commentaires.

— O.K., c'est dans la boîte, annonça Brognola.

Bolan ajouta :

— Essaie aussi de savoir à quoi correspondent des envois de pétrole depuis les États du Nord jusqu'au Texas.

— C'est une blague ?

— Non. Ça paraît être une histoire de fous, mais l'information qui m'a été communiquée tient parfaitement debout. Des centaines de fûts d'or noir arrivent régulièrement au Texas et personne ne paraît savoir ce qu'il en advient ensuite. Enregistre ça aussi... Je crois que les arrivages transitent par une société en Oklahoma, l'Abilene-Ardmore Business, envoie également un coup de sonde discret de ce côté.

— Es-tu sûr qu'il s'agit de pétrole ?

— C'est une question que je me pose. Fouille dans les poubelles de l'Administration, ces gus ont des autorisations qui paraissent tout ce qu'il y a de régulier.

— O.K. Je te rappelle sur ton baladeur ?

— C'est moi qui te rappellerai. Ce sera probablement en pleine nuit.

— J'ai l'habitude.

— Ciao, Hal, dit Bolan.

Tout de suite après, il composa un nouveau numéro, le Holliday Inn de Lake Lemmon, et demanda « Martha Crawford ».

« Mlle Crawford est sortie », lui fut-il répondu par le concierge. Bolan jura entre ses dents. Sandra Miller n'avait pas eu la patience de l'attendre. D'après les déclarations du concierge, elle était partie une demi-heure plus tôt, seule et libre de ses mouvements. Elle avait demandé un taxi par téléphone et on ne l'avait plus revue.

Cette ravissante imbécile était sans doute partie mener sa petite enquête. Se tenir informée est presque un vice pour une journaliste, lui avait-elle déclaré plus tôt. « La bête reprend toujours le dessus... »

Bolan connaissait une autre bête dont la gueule était sans cesse grande ouverte, toujours prête à avaler les imprudents qui s'en approchaient trop. Mais, d'évidence, Sandra ne croyait pas suffisamment au danger malgré ce qui s'était passé dans l'après-midi. Ou alors elle était maso.

Plutôt inconsciente, songea Bolan en prenant place au volant de l'Oldsmobile bleue.

Mais il n'avait pas l'intention de se lancer à sa recherche. Il n'en avait plus le temps. Il l'avait déjà tirée d'un mauvais pas, et si elle aimait jouer avec le feu, ça ne le concernait pas. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était qu'elle ne soit pas retournée à son domicile ni au siège

de sa compagnie pétrolière. Peut-être aussi avait-elle l'intention de se rendre à la station de télévision qu'elle dirigeait. Par-là aussi le danger était grand. Les mafiosi avaient sûrement pensé à y établir une surveillance. Bolan n'y pouvait rien. Mais il eut beaucoup de mal à chasser cette pensée angoissante pour se concentrer sur son prochain blitz.

Il quitta le parking. Un peu plus loin, il passa devant la Cadillac Eldorado qu'il avait achetée dans l'après-midi chez un marchand de véhicules d'occasion. L'imposante voiture était beaucoup trop voyante pour ce qu'il projetait et il l'avait garée sur le parking d'une supérette.

Longeant Forth Worth par le sud, il prit la route N° 199 jusqu'à Jacksboro et bifurqua en direction de Graham. Selon ses calculs, il aurait environ vingt minutes d'avance sur le convoi.

CHAPITRE XII

L'immeuble abritant les bureaux de Miller Wells était gardé par un planton en uniforme qui somnolait dans le hall d'entrée. Sandra Miller l'aperçut depuis la rue, à travers la double porte vitrée, jeta un coup d'œil rapide sur les environs et accéléra pour rejoindre l'avenue contiguë. Elle conduisait une petite Ford qu'elle avait louée dans une agence ouverte 24 h/24.

Elle avait décidé d'éviter l'entrée principale du building, se souvenant des paroles de mise en garde de cet ahurissant dingue qui avait fait irruption dans sa vie au milieu d'un bain de sang.

Elle avait encore son image dans la tête, comme une impression indélébile. Un homme bien étrange, au regard à la fois glacial et tendre, à la voix qui pouvait charmer ou au contraire provoquer la terreur. Elle n'arrivait pas à se faire une opinion définitive sur lui. Il avait la décontraction d'un félin mais on sentait qu'il était capable de devenir instantanément aussi dur que l'acier. Qui était-il exactement ? Un guerrier, à n'en pas douter. Elle connaissait pas mal de choses sur l'Exécuteur à travers ce qu'en déclaraient les médias. Mais ça n'avait rien à voir avec le fait de le regarder en face, de discuter avec lui.

Cet homme avait la réputation d'être le cauchemar des mafiosi, une sorte d'ange exterminateur. Bien sûr, il tuait, il assassinait. Il pourfendait la mafia sans apparemment en éprouver le moindre remords.

Pourtant, Sandra avait deviné les émotions qui l'agitaient intérieurement et dont il ne voulait laisser, rien paraître. Elle en était certaine, c'était un homme foncièrement bon qui aurait pu mener la meilleure des existences, réussir brillamment tout ce qu'il pouvait espérer, se faire aimer par une vraie femme et l'aimer aussi avec force. Car il y avait de l'amour en lui, c'était indéniable, visible au-delà du masque qu'il affichait. Une foule de sentiments qu'il contenait sans doute par un phénomène d'habitude, par refus de s'affaiblir affectivement.

Quel foutu gaspillage ! pensa-t-elle.

Sandra Miller arrêta la petite Ford le long d'un trottoir, en descendit et fit quelques pas dans l'ombre de la rue. Il y avait de ce côté une entrée secondaire dont elle possédait la clé. Une entrée qui

n'était utilisée que par le service d'entretien.

Avant de s'en approcher elle scruta les abords. Satisfaite de son observation, elle déverrouilla le battant métallique, franchit un couloir qui l'amena dans le hall central, puis monta dans l'un des deux ascenseurs desservant les locaux commerciaux. Une minute plus tard, elle était dans le bureau de l'administrateur de sa société dont elle ouvrit le coffre pour en retirer un dossier.

Elle avait eu un brusque doute à la suite de sa visite chez Larry Tomaso, se souvenait des pressions subies et des réponses évasives de la part de son administrateur, des atermoiements qu'on lui avait imposés. Auparavant, elle avait fait confiance au gestionnaire de la société pétrolière, se contentant des chiffres qu'on lui annonçait. Maintenant, des questions précises la tenaillaient.

Elle passa en revue l'état des budgets ainsi que les bilans, feuilleta rapidement des dossiers annexes.

Le visage de Sandra Miller perdait peu à peu ses couleurs à mesure qu'elle poursuivait la lecture des résultats. Elle saisit un autre dossier, celui de la production en cours, et son regard se figea. C'était impossible ! D'après les documents, les neuf puits qu'elle avait hérités de son père ne produisaient plus que le quart de pétrole par rapport à la normale. Elle savait pourtant que c'était absolument faux. Une dizaine de jours auparavant, elle était allée sur le site, avait pu vérifier que la production du brut était d'un rendement élevé.

La jeune femme se leva, fit quelques pas dans le bureau. La colère mêlée à l'amertume montait en elle tandis qu'elle remuait dans sa tête les implications de ce qu'elle venait de lire. Miller Wells était miné de l'intérieur. Quelqu'un, ou plutôt une bande de charognards s'étaient employés à en ronger les bases dans le but évident d'en tirer un profit illégitime. On était en train de la déposséder purement et simplement. Encore quelque temps et l'affaire ne vaudrait plus un dollar sur le marché, il ne lui resterait qu'à s'en défaire, la revendre à des gens qui lui en offriraient une bouchée de pain et qui ensuite réajusteraient les chiffres à la valeur réelle.

Que pouvait-elle faire ? Convoquer l'administrateur véreux pour lui demander des explications ? Faire établir sur place un constat de production ? C'était puéril. Au besoin, ceux qui manipulaient l'arnaque couperaient pour de bon les vannes et le constat confirmerait les chiffres sur le papier.

Techniquement, elle n'y connaissait pas grand-chose, savait tout juste de quelle façon on extrayait le pétrole des couches souterraines.

Qui plus est, un dépôt de plainte pour détournement de biens n'aurait aucune chance d'aboutir rapidement et positivement. Ce

qu'elle savait de la corruption à Dallas était suffisant pour qu'elle n'eût pas le moindre doute à ce sujet.

Elle hésitait à décrocher le téléphone, réfléchissant aux implications d'une possible initiative de sa part. Le souvenir tout récent du grand type au regard d'acier s'inscrivit brusquement dans son esprit et elle se mit à souhaiter le voir réapparaître, là, devant elle, jailli du néant. Mais c'était vraiment stupide.

Mack Bolan n'était pas un être surnaturel, il n'avait pas la faculté de se matérialiser en un lieu précis selon le désir des gens en difficulté. Il ne pouvait pas résoudre son problème. Pas ce genre-là, en tout cas. Il ne dénouait pas les problèmes mais en tranchait les composantes, supprimait les causes, éliminait les possibles prolongements. Autant de termes qui faisaient frissonner Sandra Miller chaque fois qu'elle y pensait.

Pourtant, elle aurait tant voulu qu'il surgisse à cet instant précis. Elle se serait tout de suite sentie rassurée. « Pauvre idiote, se dit-elle à voix haute. Tu crois aux miracles ? Prends ton destin en main comme tu l'as toujours fait. »

Elle songea aussi que le grand assassin au cœur tendre avait sûrement d'autres chiens à fouetter en ce moment. Où était-il ? Sans doute en train de préparer un nouveau bain de sang, quelque part dans la nuit texane.

Elle se rendit dans son propre bureau, décrocha le téléphone et composa nerveusement le numéro personnel d'un certain Telly Glover qui avait été le conseiller juridique de son père. Brièvement elle lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre, ajouta :

— Pouvez-vous me recevoir tout de suite ?

— Où êtes-vous ? renvoya l'homme de loi.

— Dans mon bureau, à la compagnie.

Un temps mort passa.

— N'en bougez surtout pas, reprit Glover d'une voix changée. Il se pourrait...

— Quoi, Telly ? Qu'est-ce qu'il se pourrait ?

— Quelqu'un sait-il que vous êtes là-bas ?

— Je n'ai averti personne.

— Dieu merci ! Enfermez-vous à double tour, mon petit. Et surtout n'utilisez plus le téléphone. J'arrive.

Sandra raccrocha. Un frisson lui parcourut le dos, remonta jusqu'à sa nuque. « N'utilisez plus le téléphone ! »... Bolan, Mack Bolan, aussi, lui avait fait cette recommandation et elle n'en avait pas tenu compte. Se pouvait-il qu'une écoute soit branchée sur la ligne ? Non, sûrement

pas. Il s'agissait d'une ligne directe installée récemment. À moins que quelqu'un ait bricolé le poste téléphonique.

Dévisant la partie inférieure du combiné, elle en sortit le micro pour l'examiner, s'assura qu'il s'agissait bien de la capsule d'origine. Puis elle soupira, alluma une cigarette. Combien de temps Glover mettrait-il pour arriver ?

Bolan était parvenu à la jonction de Graham avec une avance confortable. Il s'était tenu en observation à l'entrée de la ville sur une petite colline, phares éteints, et avait assisté à l'arrivée du convoi. Impossible de le rater. Cinq énormes semi-remorques bâchés roulant à une dizaine de mètres les uns des autres et précédés par une Oldsmobile comme la sienne mais de couleur grise.

À la sortie de la petite ville provinciale – à peine plus grande qu'un village – trois brefs appels de phares, puis trois longs, jaillirent de l'obscurité. Une Buick noire apparut tout de suite après, venant se placer côte à côte avec l'Oldsmobile. Il y eut un rapide échange de propos, vitres baissées, et le véhicule nouveau venu prit la tête du cortège.

L'Exécuteur leur laissa prendre environ quatre cents mètres d'avance et leur fila le train tout tranquillement, ses phares toujours éteints. Il pensait que les équipes d'accompagnement commettaient une erreur en laissant l'arrière du cortège dégarni de protection. La faute technique l'arrangeait et il fit diminuer la distance pour venir se placer à deux cents mètres du dernier semi-remorque avant l'embranchement de la route N° 67 menant à Breckenridge. À partir de là, la chaussée s'incrustait en droite ligne dans une région de plaines semi-désertique.

Il reprit de la distance, roulant sous la faible clarté des étoiles et d'un quartier de lune maigrichon. Breckenridge n'était distant que d'une quarantaine de kilomètres. Ensuite, si les gros-culs continuaient sur l'axe sud-ouest, ce serait Albany et Abilene, une ville d'un peu plus de cent mille habitants, presque entièrement consacrée à l'industrie du pétrole.

Abilene était-elle la destination du convoi ?

Bolan ne voulait pas se poser trop de questions au sujet de l'objectif final. Il confiait à son subconscient la tâche d'intégrer les troubles informations qu'il avait mises à jour depuis son arrivée. Parallèlement, son instinct de guerre commençait à le titiller sérieusement. Il sentait qu'il allait découvrir quelque chose d'une importance capitale. Il pensait aussi qu'Abilene ne serait probablement pas l'objectif final des mastodontes qui paraissaient

ramper loin devant lui sous le ciel nocturne. Les faisceaux de leurs gros phares traçaient un sillon lumineux semblable à une immense flèche pointée vers un but invisible.

CHAPITRE XIII

Cela faisait maintenant une heure et demie que l'Exécuteur pistait les poids lourds. À l'approche d'Abilene, il les serra d'un peu plus près pour éviter de les perdre et d'avoir à les chercher parmi les cinq sorties de la ville. Comme dans la plupart des petites cités de province à cette heure de la nuit, la circulation était fluide, les magasins fermés, et il y avait très peu de passants dans les rues.

Un gyrophare orange tournait maintenant sur le toit de la Buick pour signaler le convoi exceptionnel. Bientôt, celui-ci s'engagea sur la chaussée en mauvais état qui ceinture l'agglomération, et le gyrophare cessa d'émettre sa lumière frétilante. Puis il y eut un changement de direction au sud d'Abilene. Le lourd convoi s'engagea d'un coup sur le Highway 277 qui ralliait San Angelo, une autre ville de moyenne importance.

Ainsi que l'avait prévu Bolan, le gibier poursuivait sa course, se lançant à travers une étendue extraordinairement plate où l'on apercevait parfois les silhouettes squelettiques de derricks.

Il y avait près de cent cinquante kilomètres à parcourir pour aboutir à San Angelo. Le réservoir d'essence de l'Oldsmobile était encore à moitié plein ; une autonomie suffisante pour y arriver.

Un instant, l'Exécuteur envisagea une percée au-delà de la frontière. Se pouvait-il que les *amici* aient établi un commerce frauduleux avec le Mexique ? À la réflexion, l'hypothèse ne tenait pas, ne cadrait pas avec la notion d'hyper-rentabilité des affaires bien juteuses que la mafia mettait habituellement sur pied. Et le Mexique était encore loin, il s'en fallait d'au-moins onze cents kilomètres pour atteindre Del Rio et Ciudad Acuna, les villes frontalières les plus proches en ligne droite.

Dans un État aussi grand que le Mexique, les distances de ville à ville représentent souvent des étapes quasiment impossibles à franchir sans renouvellement de carburant. De nuit, le ravitaillement est déjà problématique pour des voitures touristiques et devient presque irréalisable quand il s'agit d'un tel échelonnement de véhicules lourds. Bolan voyait mal, en effet, les cinq mastodontes s'arrêter devant une station-service pour faire le plein de fuel, à condition toutefois qu'il y en eût une ouverte sur le trajet. Et ceux qui tiraient les ficelles

n'avaient évidemment pas envie de faire repérer le singulier acheminement routier. Mais peut-être les organisateurs de la *Cosa Nostra* avaient-ils prévu une assistance en cours de trajet. Toutes les suppositions restaient valables, aucune n'étant certaine.

Mais jusqu'où donc allaient-ils, nom de Dieu !

Le paysage se faisait de plus en plus aride et désertique. Ça et là, des proéminences rocheuses sortaient du sol, comme autant de menaces pointées vers le ciel. Une longue traînée de poussière s'installait dans le sillage des colossales masses métalliques en mouvement.

Mais bientôt, la colonne ralentit et l'Exécuteur la vit s'infléchir pour prendre une direction à angle droit. Il ralentit à son tour, leur laissa une minute de délai, puis accéléra doucement pour rejoindre une piste en terre qui s'enfonçait dans un paysage de cauchemar. Des rochers dentelés surgissaient partout de chaque côté de la voie mal définie, délimitant des ombres allongées et lugubres dans la vague clarté lunaire. Ça et là, des arbres décharnés tendaient sinistrement leurs bras dans la nuit. Ils paraissaient avertir les éventuels visiteurs égarés d'un péril mystérieux.

Les cannibales n'avaient quand même pas l'intention d'aller entasser des fûts de pétrole en plein désert ? Où serait alors leur bénéfice ?

Un peu plus loin, à travers la poussière soulevée par les monstres d'acier, Bolan entrevit un panneau juché sur un poteau, en bordure de la piste. Il fit stopper l'Oldsmobile pour en lire l'inscription figurant sur la plaque métallique rouillée et souillée de terre :

MANGANESE MINE
CAUTION
DON'T TRESPASS

L'Exécuteur comprit qu'il était arrivé à destination. Ainsi, la mafia planquait réellement du pétrole dans cette zone désertique ! Du pétrole en provenance des États du Nord... Ça n'avait pas de sens. C'était une histoire complètement dingue. Pourtant, les *amici* n'avaient pas l'habitude d'agir stupidement lorsqu'il s'agissait de leurs intérêts.

La piste de terre serpentait entre les rochers, s'étendant sur cinq kilomètres que Bolan franchit avec prudence. Puis, au-delà d'une colline rocheuse, il aperçut les lueurs de plusieurs projecteurs qui mettaient en évidence des installations au fond d'une cuvette naturelle : deux bâtiments plats et allongés, vraisemblablement

construits en matériaux préfabriqués.

Les cinq semi-remorques étaient arrêtés en enfilade à environ trois cents mètres des baraquements partiellement éclairés, situés à proximité d'une entrée de mine. Des hommes s'activaient dans cette direction, défaisaient la bâche du premier camion, tandis que d'autres poussaient un wagonnet à plateau en direction du convoi à l'arrêt.

Deux conduites intérieures et trois Jeep étaient garées un peu plus loin, à côté d'un gros véhicule tout-terrain.

Le bruit régulier d'un gros moteur qui tournait à bas régime montait jusqu'à lui, probablement un groupe électrogène alimentant le camp en courant électrique.

Bolan fit doucement rouler son véhicule pour le placer à l'abri de la colline, de façon à le rendre invisible depuis le camp. Puis, portant un système Startron de vision nocturne devant ses yeux, il inspecta le pourtour de la mine.

À une distance de deux cents mètres, il nota la présence d'une clôture constituée de quatre rangées de fil de fer barbelé, qui cerclait les lieux. Du barbelé brillant, et d'installation récente.

La piste se poursuivait jusqu'au centre du camp à travers un passage dans la clôture, fermé par une barrière rudimentaire. À quelques pas de là, une sentinelle montait une garde nonchalante, assise sur un gros caillou, un fusil à pompe reposant sur ses cuisses. Le type fumait une cigarette, l'air très décontracté.

Dans le cercle verdâtre du Startron, l'Exécuteur apercevait distinctement son visage, une face carrée et bestiale de gouape. Un soldat de la rue qui devait s'ennuyer ferme dans ce coin perdu au fin fond du désert.

À présent, les hommes avaient commencé à décharger les semi-remorques à l'aide de véhicules élévateurs, entassant les fûts métalliques sur le gros wagonnet. Le transbordement prendrait au moins toute la nuit. Bolan nota les précautions que les manutentionnaires apportaient à leur travail. Ceux-ci étaient habillés de combinaisons sombres et portaient des gants.

Réglant le Startron pour une vue rapprochée, Bolan observa en gros plan le visage de l'un des manœuvres. Un Mexicain d'après les traits. Les autres aussi. Par contre, les hommes chargés de surveiller le boulot étaient typiquement des truands américains qui auraient sans aucun doute été plus à l'aise dans les rues de New York ou d'une quelconque grande ville de la côte Est. Certains étaient armés de riot-guns, d'autres de pistolets-mitrailleurs qu'ils tenaient avec décontraction ou laissaient pendre à l'épaule par une bretelle.

Des monticules provenant de déblais formaient un double

croissant de chaque côté de l'entrée de la mine qui était visiblement hors de service depuis longtemps, du moins en tant que gisement de manganèse. Il y avait plusieurs autres entrées espacées entre elles d'une centaine de mètres, qui s'enfonçaient obliquement sous terre. Sur toute l'étendue de la cuvette naturelle, de nombreux sillages et traces de pneus étaient visibles, témoignages d'une activité qui ne datait sûrement pas de la journée. Combien de convois avaient abouti jusqu'ici durant les mois écoulés ? Probablement une quantité très importante au vu des traces visibles dans tout le périmètre.

Bolan estima que chaque camion transportait environ deux cents fûts, soit mille fûts par convoi, ce qui représentait un total de deux cent mille litres de pétrole. Un chiffre a priori considérable mais ridicule par rapport aux moyens mis en œuvre pour l'acheminement.

Un calcul mental très simple mettait en évidence un « chiffre d'affaires » d'à peine quarante mille dollars. Même s'il s'agissait d'une cargaison volée, donc bénéficiant d'une rentabilité de cent pour cent, le profit était dérisoire et couvrait tout juste le prix du transport.

Est-ce que les *amici* de la nouvelle génération se contentaient de sommes aussi ridicules ? Il y avait de quoi rigoler. Bolan, pourtant, n'avait assurément pas envie de rire. Il flairait quelque chose d'énorme, d'infiniment plus lucratif que quelques milliers de dollars.

Un nouvel examen des bâtiments fit apparaître deux sentinelles qui se promenaient devant les façades en préfabriqué. Une grande antenne surmontait un toit, tendue par des câbles. Les occupants des lieux avaient la possibilité de communiquer par radio avec l'extérieur, peut-être jusqu'à Dallas ?

Les projecteurs avaient été déviés, leurs faisceaux inondaient à présent l'entrée de la mine vers laquelle le wagonnet était acheminé, guidé par des rails et retenu par un gros câble.

Il dénombra une quinzaine de *soldati* visibles dans le périmètre clôturé, mais il y en avait sûrement d'autres en train de surveiller l'entassement des fûts à l'intérieur des souterrains.

Replaçant le Startron dans une poche de sa combinaison, il rejoignit l'Oldsmobile dont il ouvrit le coffre arrière. Il en sortit plusieurs petits paquets qu'il fixa à son harnachement à l'aide de bandes velcro. De l'explosif C-4 à grand pouvoir brisant, ce que l'on faisait de mieux comme moyen de destruction. Il prit aussi des détonateurs déclenchables à distance et un émetteur de radio-commande.

Bolan se passa le visage au maquillage de combat. Puis, ayant vérifié son armement, il se mit à marcher silencieusement en direction de la clôture, faisant un large détour pour se diriger ensuite vers la

barrière grillagée. L'obscurité n'était pas totale, mais la combinaison noire noyait sa silhouette dans la nuit.

L'Exécuteur se confondait aux ténèbres qui l'enveloppaient. Tous ses sens en éveil, il semblait glisser comme une ombre sur le sol inégal, s'arrêtant régulièrement pour prêter l'oreille aux menus bruits alentour, pour écouter les voix rauques qui parfois émanaient du centre du camp, harangues ou ordres distribués aux ouvriers mexicains.

L'emplacement de chaque arme, de chaque partie métallique de son matériel de combat avait été minutieusement choisi pour qu'il n'y eût pas le moindre risque d'entrechocs révélateurs de sa présence.

Bolan coupa avec une pince les deux rangées supérieures de la clôture, à une cinquantaine de mètres de la barrière, puis s'approcha doucement de la sentinelle décontractée qu'il supprima en lui passant un garrot autour du cou. Le type mourut sans émettre le moindre bruit, la plus petite plainte. La cordelette de nylon s'incrusta dans ses chairs, lui coupant aussitôt la respiration, et il fut soulevé du sol tandis que ses jambes se mettaient à pédaler frénétiquement dans le vide. Bolan coucha ensuite sa proie contre le sol, lui appliqua un genou contre les reins tout en maintenant la tension du garrot. En quelques secondes, le mafioso cessa de se débattre. Lorsque son corps fut devenu complètement mou, Bolan l'abandonna et se redressa à moitié pour examiner son prochain objectif.

Le rythme de sa respiration n'avait pas changé. Il était aussi calme et froid que la banquise.

CHAPITRE XIV

Au niveau du premier semi-remorque, un grand type en bras de chemise, velu comme un singe, encourageait une équipe de manœuvres à l'aide d'engueulades et de paroles injurieuses, crachant parfois dans la poussière. Il allait et venait en vociférant selon un axe parallèle au convoi, à bonne distance.

Un autre au torse énorme et aux jambes grêles se tenait debout et claquait sèchement ses mains l'une contre l'autre quand les Mexicanos ralentissaient le rythme du travail. De même que son acolyte, il demeurait à une quinzaine de mètres des camions, comme s'il voulait surveiller un maximum d'étendue.

Plus loin, quatre autres cerbères porteurs de fusils observaient la besogne avec détachement. Des gardes-chiourme. Le wagonnet, à présent, roulait sur la pente douce qui s'enfonçait dans la mine, retenu par un câble qui se déroulait depuis un mécanisme électrique.

Assis devant un baraquement, le cul dans la poussière, un mafioso mordait dans un sandwich, une canette de bière posée à côté de lui voisinant avec un fusil à pompe. Un projecteur éloigné l'éclairait vaguement, découpant son ombre floue sur le sol.

Bolan se tenait à moins de dix mètres de lui, sur un côté de la construction plate. Il en fit doucement le tour, passa devant une fenêtre par laquelle il jeta un coup d'œil. Il inspecta une grande pièce éclairée par une ampoule nue pendant au plafond. Il y avait une dizaine de lits mais personne à l'intérieur.

Une seconde fenêtre entrebâillée dévoilait à l'Exécuteur deux hommes dans une grande salle d'eau comportant un lavabo commun tout en longueur et une rangée d'urinoirs.

Un type se frottait les mains sous l'eau tandis que l'autre était en train de se soulager, la tête penchée vers l'urinoir.

— J'en ai plein le cul de ce boulot de merde, grogna ce dernier. Tu sais quand on va pouvoir décarrer d'ici ?

Son copain ricana :

— T'aimes pas le coin ? C'est pourtant vachement chouette.

— Tu parles ! Faire quinze cents bornes pour se retrouver en plein dans les cailloux au milieu de cette connerie de désert. Moi ça me file

le bourdon.

— Et moi, ce serait plutôt des morpions. Ça n'arrête pas de me gratter depuis trois jours.

— C'est bizarre, ça me fait ça aussi. Et pas seulement au cul, j'ai l'impression d'avoir attrapé de l'eczéma. Ça doit être la merde qu'ils nous donnent à bouffer.

— Avec les mille dollars que tu palpés par tournée, tu peux t'acheter une meilleure boustifaille, non ? Au fait, c'était pas Dragone qui devait conduire ton bahut ?

— Ouais. C'était son tour mais paraît qu'il est malade, on m'a prévenu au dernier moment.

— Malade, hein ? Moi j'ai eu envie de dégueuler en prenant le bout de bois. Putain, qu'est-ce que ça gratte !

— Tu te feras gratter par une pouffe en rentrant.

— Arrête tes conneries, bâilla l'*amici* qui avait fini d'uriner. Bon, j'vais me foutre dans un plumard et essayer de roupiller un peu.

Il se reboutonnait tout en s'acheminant vers la sortie tandis que son acolyte se séchait les mains. Bolan se désintéressa d'eux. Il posa deux charges d'explosif C-4 le long de la cloison du bâtiment et poursuivit sa progression silencieuse en éprouvant un sentiment grandissant de malaise.

Il avait décidé de faire sauter ce lieu sinistre où la mafia se livrait à une mystérieuse besogne. Il voulait le rayer de la carte afin de paniquer les *amici*, pour ensuite observer leurs réactions et les attendre à la sortie de leurs terriers. Mais auparavant il tenait à savoir ce qu'on y entassait réellement. Car il ne s'agissait évidemment pas de pétrole.

S'éloignant du baraquement piégé, il se coula dans l'obscurité jusqu'aux deux véhicules qui avaient servi d'escorte au convoi. L'Oldsmobile grise était vide mais un mafioso occupait la Buick. À demi allongé sur la banquette arrière, il sirotait du whisky qu'il avait dans une flasque métallique, tout en écoutant la radio du tableau de bord.

Il eut tardivement conscience que la portière s'était ouverte derrière lui, voulut tourner la tête et se sentit brutalement saisi par les cheveux tandis que le whisky se répandait sur sa chemise. Une fraction de seconde plus tard, une horrible sensation d'asphyxie le tétanisa.

— Tu cries et tu es mort, chuinta tout contre lui une voix qui lui parut venir d'outre-tombe.

Les yeux fous, le mafioso s'efforça de rester dans la plus parfaite

immobilité, battit deux fois des paupières. D'une main, Bolan relâcha légèrement la tension du garrot qu'il avait passé autour de son cou, juste de quoi lui donner un peu d'oxygène. Son autre main était refermée sur la crosse du Beretta 93-R dont le gros silencieux s'appuya sur la tempe du type.

— Quel est ton rang dans l'Organisation ? questionna-t-il sur le même ton glacial. Chef d'équipe ?

— Non, je... Chau... chauffeur.

— Tu as envie de vivre encore un peu ?

De nouveau, les yeux de l'*amici* s'ouvrirent et se fermèrent frénétiquement. Bien sûr, qu'il voulait vivre. Il était prêt à faire n'importe quoi pour gagner quelques secondes de vie et ça se devinait clairement sur son visage de gouape convulsé par la trouille.

Il déglutit douloureusement, bafouilla :

— Je ferai c'que... vous voulez.

Bolan desserra complètement la cordelette de nylon, délesta le mafioso d'un revolver .357 magnum.

— Chauffeur, hein ? Tu me prends pour une bille ?

— J'suis chauffeur aussi.

— Toi et tes potes, vous escortiez quoi ?

— Comment ça ?

— Ne fais pas le mariole. Que contiennent ces fûts ?

— Ben... Du... du pétrole.

— Tu gâches tes chances. J'ai pas envie de répéter ma question.

— Mais j'vous jure que j'en sais pas plus ! gémit le mafioso.
Qu'est-ce que vous voulez que ce soit d'autre ?

— C'est ce qu'on t'a dit ?

— Ouais.

— Et qu'est-ce qu'on, t'a raconté encore ?

— À² quel... sujet ?

— Pourquoi un renfort ?

— Paraît qu'il y a un mec qu'essaye de leur mettre des bâtons dans les roues.

Le Beretta s'appuya un peu plus fort sur la tempe de l'*amici*.

— À qui ?

— Eh ben... aux patrons.

— Tu les connais ?

— J'les ai jamais vus. Vous devriez demander à Buddy, moi je suis

qu'un sous-fifre...

L'interrogatoire tournait en rond. Bolan comprit qu'il ne tirerait aucune information valable du truand qui, d'évidence, n'occupait qu'une position médiocre dans la hiérarchie mafieuse.

— Le... le mec, c'était vous ?

— C'est moi, oui, répondit Bolan en lui logeant une balle silencieuse dans le crâne.

Il déposa ensuite une charge explosive sur le plancher du véhicule, se dégagea de l'habitacle et referma doucement la portière. Il avait espéré tomber sur un pion plus important qu'un simple flingueur. Il ne se réjouissait jamais d'avoir à supprimer une vie de sang-froid, même si c'était celle d'un ignoble cloporte, mais il ne pouvait se permettre de laisser derrière lui un témoin de cette espèce.

Le problème se posait différemment en ce qui concernait la main-d'œuvre locale. Les ouvriers mexicains n'étaient probablement pas dans le coup, on avait dû les enrôler en leur faisant miroiter des gains avantageux, et peut-être même ceux-ci étaient-ils en situation irrégulière. L'Exécuteur allait devoir en tenir compte.

Après avoir placé un nouveau paquet-cadeau de C-4 sous un fauteuil de l'Oldsmobile, il s'achemina vers le second baraquement pour en examiner l'intérieur à travers une fenêtre. Un seul homme s'y tenait, penché sur un lavabo, les yeux exorbités et en train de vomir. Un Mexicain petit et trapu.

Bolan allait quitter la fenêtre lorsqu'un second type fit son apparition dans la salle d'eau, un grand escogriffe au visage cruel et à la bouche de travers. Apercevant l'ouvrier, il se mit à glapir :

— Va dégueuler ailleurs, espèce d'enculé de métèque ! Qu'est-ce que tu branles ici quand les autres sont au turbin ?

— Je suis malade, señor, se plaignit le manœuvre. Je peux plus continuer le travail, je...

— Malade, mon cul ! Casse-toi et va bosser.

— Mais je ne...

Le poing de la brute partit violemment, percutant l'infortuné Mexicain, l'envoyant cogner de la tête contre le mur. Bolan repoussa doucement un battant vitré et tira une balle chuintante dans le front de l'ordure qui émit un petit bruit bizarre avant d'atterrir comme une chiffé sur le sol cimenté.

D'un bond, il s'introduisit dans la salle, empoigna le corps pantelant et le traîna dans un WC dont il referma la porte tandis que le petit Mexicain reprenait lentement ses esprits. Il dodelinait de la tête, le regard flou.

Examinant son visage, Bolan nota que la peau en était à vif par endroits, une plaque purulente apparaissait sur son cou.

Le pauvre type reprenait péniblement son souffle.

— Merci, señor, articula-t-il en grimaçant. Ces mauvais hommes ne veulent pas comprendre que nous ne pouvons pas continuer à travailler comme ça. Cet endroit est maudit, je vous assure.

Puis il ouvrit grands les yeux en contemplant l'accoutrement de guerre de l'Exécuteur, cilla et esquissa un faible sourire.

— Est-ce que je ne trompe pas ? Vous n'êtes pas comme eux... Vous êtes venu combattre le diable, señor ?

— Oui, répliqua Bolan en lui rendant brièvement son sourire. Que stockent-ils dans la mine ?

— Je n'en sais rien, señor, je vous le jure. Mais c'est sûrement ça qui nous rend malades. Tous mes camarades souffrent de plaies et vomissent du sang. Et ces bandidos ne veulent pas nous laisser partir. Ils ont des armes terribles.

— Tu n'as aucune idée de ce que contiennent ces fûts ? Un produit chimique ?

Le petit homme écarta les bras dans un signe évasif.

— Los bandidos le savent sûrement, eux, c'est pour ça qu'ils se tiennent à l'écart. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a deux et même parfois trois arrivées de gros camions par semaine. Depuis que je travaille ici, j'en ai compté plus de douze. Une vraie diablerie, señor. Que Dieu nous protège tous !

— Peut-on pénétrer dans la mine autrement que par la grande entrée ?

— Si ! Toutes les entrées communiquent. Mais il y a du danger, des éboulements possibles. Et ces porcs contrôlent aussi les galeries.

— Combien de bandidos à l'intérieur ?

— Au moins huit ou dix. Ils nous surveillent constamment quand il y a un arrivage.

Bolan réfléchit le temps de quelques battements de cœur.

— Va rejoindre tes compagnons, gronda-t-il tandis que son impression de malaise se faisait plus forte. Fais-leur passer le mot en douce. Qu'ils se tiennent prêts à partir d'ici. Et que personne ne revienne dans cette baraque.

— Partir d'ici ? Mais, señor, comment ferions-nous ?

— Toi et tes amis vous allez en avoir bientôt l'occasion.

— Et comment saurons-nous que ce sera vraiment l'occasion ?

— Tu ne pourras pas te tromper.

Un nouveau sourire, plutôt une grimace douloureuse, découvrit les dents du Mexicain. Il détailla d'un air admiratif le harnachement de combat qui couvrait la poitrine de l'Exécuteur.

— Vous allez faire jaillir le tonnerre, señor ? C'est ça ?

— C'est ça, oui. Tu te sens assez solide pour retourner là-bas ?

— Si !

— O.K. Maintenant file et sois prudent.

— N'ayez crainte, je serai plus prudent que le renard. Je m'appelle José Pelayo. Vaya con Dios, señor !

Bolan le regarda sortir puis entreprit de disposer de nouvelles charges d'explosif dans le baraquement, quitta les lieux à son tour. Il se tint immobile dans l'obscurité pendant de longues secondes, s'imprégnant de l'atmosphère, prêtant attentivement l'oreille aux bruits, aux éclats de voix qui parvenaient toujours en continu de la zone de déchargement.

Englobant du regard ce qui allait être à brève échéance un champ de bataille, il en délimita mentalement les zones d'attaque et de repli, visualisa les possibles mouvements adverses et calcula le temps qu'il lui faudrait pour accomplir les diverses phases de son blitz.

La nuit était chaude. Bolan se dit que dans quelques instants elle deviendrait brûlante et tonitruante. Si toutefois les dieux de la guerre n'abandonnaient pas l'Exécuteur.

Dans l'immédiat, il avait une brève visite à faire. Il avait rendez-vous avec le diable.

CHAPITRE XV

Évitant soigneusement la zone éclairée, Bolan avait contourné les monticules de terre et de roche de déblai et s'était fauflé jusqu'à une entrée secondaire de la mine. Il s'était attendu à y trouver une sentinelle chargée d'interdire une possible fuite de la main-d'œuvre mexicaine. Et il ne s'était pas trompé. Le mafioso était planté comme un piquet juste au centre de l'ouverture noire et béante.

Bolan s'en approcha à moins de dix mètres, put distinguer le visage du garde quand celui-ci fit claquer son briquet pour allumer une cigarette. Une tête triangulaire aux joues mal rasées, creusée de deux yeux de furet. Son crâne chauve avait lui dans la lumière. Il le laissa tirer une bouffée de sa cigarette puis le supprima d'une balle silencieuse en plein front.

Le Startron fixé devant ses yeux par une sangle élastique, il s'enfonça ensuite dans les ténèbres du boyau souterrain. La pente était importante. La galerie partait d'abord en ligne droite sur une cinquantaine de mètres, desservant des ramifications latérales, pour s'incurver jusqu'à une sorte de grande caverne. Plusieurs autres galeries rayonnaient à partir de là et Bolan choisit d'en suivre une comportant des rails en son milieu. Il marcha avec précaution avant d'aboutir à une nouvelle bifurcation où il entrevit une lueur au fond du souterrain.

Ôtant le Startron, il poursuivit son cheminement, se guidant avec la lumière ténue. Il débarqua finalement dans une seconde caverne où la température était beaucoup plus élevée et l'air difficilement respirable.

Haute de six à sept mètres, la grotte artificielle était presque entièrement remplie de fûts entassés les uns sur les autres et bridés par des câbles d'acier. Une épaisse couche de poussière les recouvrait, preuve qu'il ne s'agissait pas d'un arrivage récent.

Se glissant dans une travée, entre deux rangées de fûts, l'Exécuteur continua sa progression vers une autre salle souterraine dans laquelle régnait une activité fébrile. Deux projecteurs d'au moins mille watts inondaient d'une lumière crue les lieux où une dizaine d'ouvriers mexicains s'affairaient à décharger un wagonnet à plateau. Un portique mobile équipé d'un palan leur permettait de véhiculer les

fûts pour les empiler sur plusieurs rangées, sous les regards de trois hommes armés qui se tenaient à bonne distance, tout au fond de la caverne.

Les ouvriers et les surveillants portaient tous des combinaisons à fermeture éclair et des gants.

L'atmosphère était suffocante. Les hommes confinés dans cette étrange crypte se taisaient comme s'ils tenaient à économiser leurs forces, et l'on n'entendait que le grincement du palan et les respirations rauques, les ahanements des travailleurs sous la charge.

Bolan observa le manège pendant quelques instants et battit en retraite pour aller inspecter la première salle de stockage qu'il avait traversée. Balayant de la main un peu de poussière, il constata qu'il s'agissait bien des mêmes fûts. Des barils métalliques de couleur grise sans aucune inscription pouvant permettre une quelconque identification. La peinture était uniforme, d'évidence passée au pistolet et vraisemblablement assez récente, un simple voile de très faible épaisseur. Un camouflage.

À l'aide de son poignard, il en gratta quelques centimètres carrés, ne fut pas surpris de constater que la couche de peinture en recouvrait une autre de couleur kakie. Quelques lettres apparurent, insuffisantes toutefois pour en tirer une signification.

Les dents de scie de sa lame qu'il utilisa comme une râpe lui permirent de dégager une surface plus importante sur le flanc du baril et, enfin, se dégaga une inscription dont le déchiffrage lui arracha un frisson glacé : Radioactive waste – caesium 137. Juste au-dessus apparaissaient trois trapèzes disposés en figure triangulaire.

Bolan ne parvenait pas à détacher son regard du sinistre symbole nucléaire. Ainsi, les craintes qu'il éprouvait depuis son arrivée dans la place étaient fondées ! Il s'agissait bel et bien de déchets radioactifs issus de centrales nucléaires et peut-être aussi d'ateliers de l'armée.

Voilà qui expliquait les affections dont souffraient les hommes au contact répété de ces ignobles containers. Le petit Mexicain qu'il avait questionné dans le baraquement présentait d'ailleurs tous les symptômes d'un empoisonnement par irradiation. Les chauffeurs des semi-remorques étaient dans le même cas.

L'Exécuteur en connaissait suffisamment sur la question pour savoir qu'une exposition de quelques heures seulement à des déchets de césium ou de strontium constituait un danger extrêmement grave pour l'organisme.

Il avait donc trouvé la réponse concernant la nature des cargaisons véhiculées par la mafia. C'était effrayant.

Mais d'autres questions le tenaillaient encore : pourquoi venir

enterrer clandestinement ces saloperies nucléaires en plein Texas alors qu'il existait des sites officiels d'enfouissement ? Et de quelle façon certains membres éminents du gouvernement américain étaient-ils compromis dans cette ahurissante combine ?

Des questions qu'il fallait remettre à plus tard. Le temps pressait. Bolan avait envisagé de faire tout sauter dans cette base maudite. Mais à présent il n'en était évidemment plus question, du moins en ce qui concernait les installations souterraines.

Il devait se contenter de détruire les objectifs en surface et d'éliminer la racaille qui y grouillait. Le reste ne dépendait plus de lui mais des experts en matière d'énergie nucléaire.

Un doute l'assaillit soudain quand il aperçut un câble électrique passant au-dessus d'un amoncellement de fûts. Il en suivit le prolongement jusqu'au sol, notant qu'il aboutissait à une grosse boîte cubique dissimulée dans une anfractuosité rocheuse. Le couvercle ôté, Bolan vit tout de suite de quoi il s'agissait. Il y avait là plus de quatre kilos de TNT avec un détonateur électrique.

Il découvrit trois autres charges de Trinitrotoluène planquées à des distances régulières les unes des autres et reliées au câble électrique. Remontant l'inquiétant fil d'Ariane, il aboutit à une armoire métallique fixée sur la paroi d'une galerie dont la porte ne résista pas longtemps à la lame de son poignard. Ce qu'il trouva à l'intérieur n'était rien d'autre qu'un système de mise à feu avec retard ; un mécanisme assez sophistiqué constitué d'une minuterie et d'un récepteur radio monocanal, le tout alimenté par une batterie de 12 volts.

Bolan comprenait facilement la raison de cette installation. En cas d'alerte, les *amici* feraient exploser la vieille mine tout en se ménageant un délai de repli. La quantité de TNT planquée dans les souterrains était plus que suffisante pour détruire la totalité des aménagements et leur funeste contenu. Plus de mine, plus de merde au chat, et tant pis pour le danger radioactif. Tant pis aussi pour les gens contaminés par les mortelles émanations qui se répandraient dans l'atmosphère sur des milliers de kilomètres carrés.

L'Exécuteur n'avait plus beaucoup de temps devant lui. Les mafiosi qu'il avait éliminés pouvaient être découverts à tout moment et ce serait alors une chasse à l'homme qui débiterait immédiatement. Pas question de se laisser dépasser par les événements.

Il prit pourtant une trentaine de secondes pour examiner attentivement le dispositif de mise à feu, s'assura qu'il n'était pas piégé et débrancha la batterie qu'il jeta ensuite au fond d'une galerie.

Puis, refaisant en sens inverse le chemin déjà parcouru, il

déboucha à l'air libre et entendit dans la nuit le ronflement d'un gros moteur. Mais il ne s'agissait pas du groupe électrogène. Le vrombissement venait du ciel. Au bout de quelques secondes, deux projecteurs supplémentaires s'allumèrent, éclairant un espace dégagé et plat à une cinquantaine de mètres des bâtiments.

C'était un hélicoptère, un petit quatre places Hughes 500. Bolan le vit apparaître en pleine lumière, se stabiliser à quelques mètres au-dessus du sol puis atterrir dans un nuage de poussière. Il put observer les deux passagers qui en descendaient d'abord, deux hommes en costumes légers qui se retournèrent vers la carlingue.

Une troisième silhouette quitta l'habitacle, plus menue. Une femme dont les cheveux bruns s'ébouriffèrent dans l'air brassé par les pales du rotor. Bolan cessa de respirer. Le sang battit un peu plus vite dans ses veines. Que venait faire Sandra Miller dans cette planque de la mafia ?

Lui avait-elle joué une ignoble comédie à laquelle il se serait laissé prendre ? Il ne voulait pas y croire mais le doute s'insinuait en lui comme un fer porté au rouge.

CHAPITRE XVI

Le ronflement du moteur se fit decrescendo et la vitesse de rotation des pales diminua. Puis le pilote sauta à terre à son tour tandis qu'un grand type à l'allure dégingandée faisait son apparition dans la zone éclairée, une radio à la main. Il y eut un court échange de propos puis le groupe se dirigea vers le baraquement le plus proche. L'Exécuteur vit distinctement le mouvement vif de recul de la jeune femme lorsqu'un des hommes qui l'accompagnaient voulut la saisir par un bras. Elle fit ensuite quelques pas rapides pour s'éloigner, le type courant derrière elle pour la rattraper. Il y eut de gros rires et elle fut empoignée brutalement sous les épaules puis poussée vers le bâtiment qui absorba bientôt le groupe.

Sandra Miller n'était donc pas de mèche avec les cannibales. Mais ça n'arrangeait en rien la situation. Bien au contraire, celle-ci se compliquait et Bolan comprit qu'il allait devoir modifier son plan. Il avait prévu tout d'abord de faire exploser les baraquements à l'aide de sa radio-commande, établissant ainsi une diversion dans le but de provoquer l'évacuation des souterrains. Ensuite, il aurait pu mitrailler tout à loisir les équipes mafieuses en pleine panique, procurant aux ouvriers la possibilité de s'enfuir du camp. Maintenant, c'était foutu.

Il ne connaissait aucun des hommes qui avaient amené la jeune femme. Il s'agissait vraisemblablement d'hommes de main, rien d'important dans l'organisation criminelle. Les gros requins se planquaient évidemment dans leur retraite dorée et se contentaient de distribuer des ordres à bonne distance.

Le fait que Sandra Miller ait été amenée de force dans ce coin désertique démontrait que les *amici* n'avaient aucunement l'intention de la remettre en liberté. Ils allaient la passer à la moulinette pour lui faire dire tout ce qu'elle savait, s'amuseraient probablement ensuite avec elle, puis l'élimineraient purement et simplement. Pas d'illusion à se faire.

Comment s'était-elle fait piéger ? Sans doute en allant se jeter spontanément dans la gueule du loup ainsi qu'il l'avait craint. Les gens, pensait Bolan, n'ont en général pas suffisamment conscience des dangers qu'ils courent. La plupart du temps, ils refusent d'admettre que des créatures humaines soient capables de se conduire pire que les

animaux, même s'ils ont eux-mêmes été confrontés à des périls physiques. Sans doute y a-t-il chez la majorité des hommes et des femmes des instincts suicidaires qui les poussent au bord du gouffre pour aller en examiner la profondeur.

Mais là n'était pas la question. Ce qu'il fallait maintenant, c'était d'abord sortir l'imprudente fille de la tanière pourrie, la placer à l'abri, reprendre aussitôt l'exécution du plan en liquidant la racaille établie sur les lieux, puis se dégager à toute vitesse pour éviter d'y laisser sa peau.

Une brouille, quoi ! Bolan jura sourdement. Une sueur froide lui glaça le dos à la pensée de ce qui s'ensuivrait s'il ratait son coup. Non seulement Sandra Miller passerait d'horribles moments entre les pattes des *amici*, mais l'entreprise criminelle se poursuivrait, faisant courir un péril continu à toute la population du Texas et, par extension, à celle des États limitrophes. Et si par malheur elle venait à être découverte, ce serait l'holocauste. Car les cannibales n'hésiteraient sûrement pas à tout faire péter pour supprimer les traces de la démentielle combine.

Il convenait donc avant toute chose de tirer la fille du jeu pour avoir les coudées franches. Pour cela, l'Exécuteur n'entrevoyait qu'une solution : entrer dans le bâtiment où on la gardait prisonnière et liquider les ordures qui s'y tenaient. Mais c'était une solution comportant beaucoup trop de risques pour la jeune femme. Lorsque les balles commenceraient à siffler de partout, elle constituerait une cible aléatoire infiniment trop tentante pour les sadiques du Crime Organisé.

Avisant un type qui remontait de la mine, un talkie-walkie à la ceinture, Bolan décida soudain de la manière dont il pouvait résoudre son problème. Il reconnut le gorille au torse énorme et aux jambes grêles qu'il avait observé un peu plus tôt en train de diriger une équipe de Mexicains. Le mafioso hâta le pas en direction d'un des deux bâtiments.

Bolan le suivit en restant dans l'ombre, attendit qu'il soit parvenu dans une zone où l'obscurité était presque totale, et lui tomba dessus comme la foudre. Percuté à la gorge par un formidable atêmi puis jeté à terre, l'homme en combinaison émit un râle en se recroquevillant.

Bolan lui posa le canon du Beretta sur la tempe, attendit qu'il reprenne un semblant de souffle.

— Ton nom ! cracha-t-il doucement, tout près de sa tête.

L'autre n'avait pas encore réalisé la situation, tout entier accaparé par la douleur qui lui étreignait la gorge.

— To... Tony, bredouilla-t-il.

— Tony comment ?

— Trami... mi... mini.

— Recommence.

— Tramini...

La voix du type était rauque et rappelait le feulement d'un fauve.

— Quel est ton rôle ici ?

— J'suis chef d'équipe. Je... Mais putain ! Qu'est-ce que c'est que... Oh merde ! Bo...

— Adieu, Tramini, conclut l'Exécuteur en exerçant une infime pression sur la détente du Beretta.

La tête du mafioso se disloqua sous la poussée du projectile silencieux. Bolan lui prit son talkie-walkie, se releva et marcha vers le baraquement de gauche qu'il contourna par l'arrière. Parvenu à une vingtaine de mètres, il chuchota d'une voix rauque dans la radio :

— Hé, c'est Tony. Tu m'entends ?

— J't'écoute, fit le talkie-walkie après un petit temps mort.

— C'est, heu ?...

— C'est Jo, ouais.

— Je viens de remonter de la mine et y a un truc qui me paraît louche.

— Qu'est-ce qu'il y a, Tony ?

— Les mecs qui sont arrivés dans la Buick...

— Ouais, bon, tu me dis ce qu'il y a ? On est occupés, ici.

— Ils ont amené des explosifs. J'en ai vu un qui rôdait du côté des semi-remorques, et maintenant j'crois qu'ils vont pas tarder à se tirer.

— Merde ! T'es sûr ?

— Un peu, ouais ! assura Bolan de la même voix chuchotante et rauque, tout en appuyant sur l'un des boutons de sa radio-commande de mise à feu.

À cent cinquante mètres de là, l'Oldsmobile grise parut subitement se transformer en énergie pure dans un fracas épouvantable. Son toit partit à la verticale tandis qu'une énorme boule de feu se développait en quelques centièmes de seconde, illuminant le camp comme un immense flash orange.

Deux, trois secondes s'écoulèrent ensuite dans un mortel silence. Puis la voix entendue précédemment dans le talkie-walkie se mit à glapir :

— Putain ! Qu'est-ce que c'était, Tony ? Qu'est-ce que c'était que c'te connerie ?

Un mafioso en costume apparut à la porte du baraquement, tout

de suite bousculé par un second qui essayait de distinguer ce qui se passait dans l'obscurité à présent retombée. Puis, d'un même élan, les deux hommes sortirent des armes et s'élancèrent à l'extérieur tandis que le transceiver continuait d'aboyer des appels :

— Stevie ! Marcus ! Évacuez tout de suite les galeries, putain de merde !

— Qu'est-ce que c'était ? brama quelqu'un dans l'appareil.

— T'occupe pas ! Carl, tu me reçois ?

— Ouais, cracha aussitôt une voix nerveuse.

— Répartis tes gars à l'est et au nord. Que personne ne puisse se tirer d'ici !

Aussitôt il y eut des bruits de galopade, des interpellations et le ronflement d'un moteur. Des hommes s'élançaient dans une Jeep qui se mettait immédiatement en marche dans la direction indiquée.

Jo soupira, grogna et s'avança jusqu'à la porte du bâtiment. À cet instant, il crut entendre un bruit insolite, quelque chose comme la chute d'un objet pesant, mais sans pouvoir en déterminer la provenance.

Il appuya sur la pédale d'émission de sa radio, cria :

— Tony !

— Oui, je t'entends, lui répondit l'appareil.

— Où tu es ?

— Je suis là, fit Bolan dans le dos de l'*amici*.

Ce dernier se retourna d'un bloc, reçut une pastille toute chaude entre les yeux, écarta les bras dans un réflexe d'agonie et s'effondra.

— Debout et apprêtez-vous à courir, lança l'Exécuteur à la fille brune recroquevillée sur un lit défait et sale.

CHAPITRE XVII

Elle le considéra comme s'il venait de jaillir d'une boîte, les yeux agrandis et rivés sur la combinaison noire garnie de l'incroyable matériel de guerre. Bolan la saisit par un bras et l'obligea à se lever.

— Vous ! s'exclama-t-elle soudain. C'était vous...

— C'est moi, oui, répliqua-t-il sèchement en la poussant vers la fenêtre qui lui avait permis d'entrer dans les lieux.

Il n'eut pas besoin de l'aider à franchir l'obstacle qu'elle enjamba prestement. À l'extérieur, les bruits de course et les interpellations avaient cessé mais l'Exécuteur devinait la tension qui s'était emparée des ordures mafieuses. Il leur donna de quoi s'exciter encore un peu plus en commandant par radio l'explosion de la Buick stationnée à une trentaine de mètres de la carcasse éventrée de l'Oldsmobile. La nouvelle déflagration secoua l'air de la nuit et provoqua un long hurlement qui se termina en râle d'agonie. Sans doute un *amici* qui avait eu la fâcheuse idée de se tenir trop près des véhicules.

De nouveau, des appels retentirent, des ombres se déplacèrent et des silhouettes se découpèrent crûment dans la lumière des projecteurs.

— Rejoignez l'hélico, ordonna Bolan à la jeune femme. Restez-y et ne vous approchez surtout pas de ces baraques.

— Et vous ? questionna-t-elle, le considérant avec angoisse.

— J'ai un boulot à terminer. Si je ne suis pas de retour dans deux minutes...

S'interrompant, il la fixa un instant.

— Savez-vous piloter ce ventilateur ?

Elle hocha négativement la tête.

— Alors, si je ne reviens pas, piquez n'importe quel véhicule et tirez-vous sans regarder en arrière. Vous pourrez facilement enfoncer la barrière.

— Revenez vite ! dit-elle en s'agrippant à lui.

Bolan lui indiqua la bonne direction à suivre de la tête et, tandis qu'elle s'élançait vers l'hélicoptère, il se mit à courir dans la lumière pour attirer l'attention sur lui. Des coups de feu se mirent aussitôt à

claquer, des mottes de terre volèrent à faible distance et il entendit des sifflements aigus à ras de ses oreilles.

Sprintant malgré son harnachement de combat qui l'alourdissait terriblement, il expédia plusieurs rafales en réponse aux coups de feu éparpillés, atteignit une zone obscure dans laquelle il s'enfonça.

Engageant un nouveau chargeur dans la culasse du M16, il envoya une rafale en direction des projecteurs. Deux d'entre eux s'éteignirent d'un coup, un troisième émit quelques éclairs spasmodiques puis éclata.

À part l'entrée de la mine, en contrebas, et une partie du convoi routier, le camp était à présent plongé dans l'obscurité. Accroupi, Bolan sélectionna un détonateur sur sa radio-commande et appuya résolument sur le bouton. Instantanément, il y eut une explosion fracassante dont la lueur aveuglante inonda les lieux sur plus d'un kilomètre, délimitant des ombres immenses dans le paysage de cauchemar. Le bâtiment le plus proche venait de sauter.

L'onde de choc coucha trois mafiosi qui roulèrent pêle-mêle dans la terre et la caillasse. Des monceaux de gravats projetés dans l'atmosphère s'éparpillèrent sur plus de cent mètres alentour, et Bolan vit distinctement un corps désarticulé partir en oblique à plusieurs mètres de hauteur avant de retomber lourdement.

Il avait dû s'arc-bouter pour résister au souffle brutal de la déflagration. Tournant le dos à l'épicentre de l'explosion, il profita de la brève mais intense lueur pour s'imprégner mentalement de la situation.

Un groupe d'une demi-douzaine de flingueurs s'était déployé sur une ligne courbe afin d'interdire un retrait à l'agresseur. Trois autres mafiosi occupaient des positions éparpillées à moins de cinquante mètres de l'Exécuteur. Ceux-là se tenaient debout, l'arme à la main, et cherchaient une cible sur laquelle tirer. D'autres encore se déplaçaient rapidement dans des directions erratiques, tenaillés par la trouille et ne sachant pas très bien ce qu'ils devaient faire.

Bolan envoya trois courtes rafales en direction du groupe dont il avait repéré l'emplacement, confirma par l'envoi d'une grenade explosive tirée avec le M79, et changea aussitôt de position pour éviter un tir de riposte. Trente mètres plus loin, il largua coup sur coup encore trois grenades en direction de la Jeep dont on venait d'allumer les phares pour éclairer le haut du camp plongé dans une pagaille indescriptible. Le véhicule se souleva de terre dans un brutal flamboiement, décrivit une courbe disgracieuse et sa carcasse fumante retomba à l'envers, écrasant le corps de son chauffeur déjà mort.

— Regroupez-vous tous en haut ! hurla un type de l'autre côté de

la piste coupant le camp en deux. Butez-moi ce salaud !

Bolan fit partir une grenade au magnésium dans la direction du braillard. L'engin péta contre un rocher, illuminant une partie du champ de bataille et mettant en relief plusieurs silhouettes gesticulantes. Pris au dépourvu par l'aveuglante clarté, plusieurs *soldati* se mirent à tirailler sans discontinuer devant eux, certains avec des pistolets-mitrailleurs, d'autres à l'aide de fusils à pompe.

La contre-offensive de l'Exécuteur fut effrayante. Le M16 cracha une longue giclée de plomb en furie qui faucha trois types en pleine course, et Bolan vida encore trois chargeurs de trente cartouches tout en progressant par bonds, entrecoupant son tir d'un pilonnage de grenades.

Dans une pagaille indescriptible, les rescapés détalèrent en tous sens pour échapper à la mitraille brûlante qui se déversait sur eux. Deux d'entre eux furent rattrapés par une volée de .223 alors qu'ils avaient presque atteint l'abri d'un gros rocher. Leur galopade hystérique fut stoppée net et ils se mirent à sautiller sur place sous l'effet d'une multitude d'impacts. Trois autres qui se croyaient en sécurité derrière un véhicule tout-terrain, et faisaient pétarader leurs calibres dans un tir de barrage à l'aveuglette, comprirent trop tard leur erreur. Une grenade péta sous le 4x4 qui fut soulevé du sol puis retomba en écrasant les *amici* malchanceux.

S'enfonçant dans l'obscurité, Bolan partit ensuite au pas de course vers les cinq camions toujours à l'arrêt près de l'entrée des galeries. Une silhouette grisâtre se dessina brusquement devant lui, venant en sens inverse. Sans ralentir sa course, il la cisaila d'une demi-douzaine de petits projectiles de .223, incurva sa trajectoire pour rejoindre l'arrière du dernier semi-remorque et tomba presque nez à nez avec un soldat de la mafia.

Le type brandissait un Colt .45 en gesticulant.

— Il est ici ! hurla-t-il, alignant son .45.

Il n'eut pas le temps de l'utiliser. Une énorme balle de .44 magnum lui désintégra la tête et le projeta dans la poussière.

Un peu plus loin, un autre mafioso donna à son tour de la voix et quelqu'un lui enjoignit brutalement de la fermer pour ne pas se faire repérer. Les projecteurs n'éclairaient que les camions et le devant de la mine, mais Bolan était obligé de traverser ce secteur pour terminer le travail et il se trouverait pendant quelques secondes en pleine clarté. Il résolut de contourner les mastodontes de métal, logea une balle de .44 magnum dans chacun des trois projecteurs, puis revint se placer dans l'axe de l'entrée souterraine.

Visant le sommet de l'ouverture avec le M79, il y tira une grenade

explosive qui fit dégringoler tout un pan de terre et de roche, bloquant l'entrée.

Dans l'éclair de la déflagration, il aperçut deux flingueurs qui se déplaçaient vers les camions pour y chercher sans doute un abri. Eux aussi l'avaient vu et ils se mirent à envoyer dans sa direction une pluie de plomb et de feu. Dans un réflexe instinctif, il arrosa les buteurs d'une nuée de petits frelons qui les découpèrent en pointillés et les obligèrent à danser un bref pas de deux. Un instant plus tard, il vit du coin de l'œil un troisième type jaillir de derrière un camion, braquant un fusil à pompe.

D'où il se tenait, l'Exécuteur ne pouvait répondre au feu sans risquer de toucher les fûts de déchets radioactifs empilés à quelques mètres derrière le mafioso. Sa courte hésitation permit au flingueur de larguer une décharge de chevrotine et Bolan sut qu'il avait été touché en ressentant une brûlure à l'épaule gauche. Il fit un bond latéral pour se placer hors de portée et trouver un meilleur axe de tir et, lorsqu'il pointa à son tour le mufler du M16, ce fut pour entendre le bruit d'une sourde rafale tirée à faible distance. Le corps du mafioso s'arc-bouta et il mourut bruyamment en lâchant un affreux gargouillis.

Quelqu'un, parmi les porte-flingues, s'était trompé de cible, ou alors l'Exécuteur avait un allié dans le camp. Mais qui pouvait bien lui être venu en aide dans ce repaire de la racaille mafieuse ?

Laissant la question en suspens, il longea le convoi à l'arrêt et se mit à cribler les énormes pneus de courtes giclées de .223, prenant garde à ne pas toucher la dangereuse cargaison.

Enfin, estimant qu'il ne pouvait en faire plus pour immobiliser les lourds véhicules, il s'en détournait et commença à remonter rapidement vers le haut du camp.

Il passait devant la carcasse démantibulée de la Buick quand un appel discret se fit entendre dans l'obscurité.

— Señor...

En un éclair, Bolan pivota dans la direction de la voix tout en s'accroupissant, le combiné de guerre prêt à cracher sa funeste mitraille.

— Ne tirez pas ! C'est moi, José.

Une silhouette trapue se dégagait du tas de tôles déchiquetées, s'approcha lentement de l'Exécuteur. C'était le petit Mexicain qu'il avait soustrait à la hargne du garde-chiourme mafieux. Il tenait une Thompson à la main et souriait dans l'obscurité.

Montrant son arme, il gloussa :

— J'ai pris cette mitraillette à un bandido, señor. Et j'en ai éliminé

un autre qui essayait de vous tuer.

Ainsi, c'était lui l'allié improvisé. Bolan lui rendit brièvement son sourire, questionna :

— Où sont tes compagnons ?

— En sûreté, señor, loin déjà.

— Tu ne les rejoins pas ?

— Si. Nous allons essayer de nous rendre à Robert Lee et ensuite San Angelo.

Le village de Robert Lee n'était éloigné que d'une quinzaine de kilomètres. Arrivés là, il leur faudrait des véhicules pour rejoindre San Angelo.

L'Exécuteur fit glisser le zip d'une poche de sa combinaison, en tira une liasse de dollars qu'il plaça dans la main du Mexicain.

— Qu'est-ce que c'est ? fit ce dernier en essayant de voir dans les ténèbres ce qu'il tenait.

Puis, au toucher, il prit conscience qu'il s'agissait de billets.

— Je ne peux pas prendre cet argent, señor. Vous en avez plus besoin que nous pour votre guerre.

— Toi et tes amis vous aurez besoin de vous faire soigner. Ne t'inquiète pas, quand je n'en ai plus j'en prends à la mafia. C'est simple.

— Simple ? Mais c'est magnifique !

Le temps s'écoulait trop vite. Bolan avait dépassé le délai des deux minutes prévues pour l'opération.

— Va, maintenant, dit-il à José Pelayo. Et merci pour le coup de main.

— Oh non ! Pas de merci, señor. C'est un honneur pour moi.

Tournant les talons, Bolan s'éloigna dans la nuit, s'orientant pour rejoindre l'hélicoptère vers lequel il avait envoyé Sandra Miller.

Il avait fait place nette dans le périmètre infesté par la vermine grouillante. Du moins l'espérait-il. La suite de l'opération était du ressort des flics du FBI. Il était hors de question, bien sûr, d'alerter les autorités de Dallas beaucoup trop corrompues pour en espérer un résultat positif.

L'hélico n'était plus qu'à vingt mètres et sa peinture métallisée brillait faiblement. À son approche, Sandra Miller se démasqua à l'arrière de l'appareil et se tint immobile dans une attitude craintive. Bolan apercevait les contours de son visage au teint clair, vit bientôt ses yeux affolés.

Puis un second visage apparut tout contre celui de la jeune

femme, bestial et crispé dans une expression de haine.

— Arrête-toi, fumier !

Bolan s'arrêta. Le combiné M16/M79 lui pendait sur la poitrine. Son Beretta était logé dans son holster d'épaule, mais il tenait à la main Big Thunder, l'énorme AutoMag.

— Maintenant, lâche ton putain de flingue ou je la bute ! Dépêche-toi, enfoiré !

Le mafioso s'était collé contre elle, une main enroulée autour de son cou, l'autre braquant un revolver sur sa nuque. Dans l'ombre de l'hélico, les deux corps n'en faisaient plus qu'un et l'Exécuteur ne distinguait clairement que les deux visages côte à côte.

— Lâche d'abord la fille, renvoya-t-il froidement.

— Tu te fous de ma gueule ?

Bolan avait noté les inflexions un peu tremblantes du buteur. Celui-ci jouait son va-tout. D'un côté il y avait la perspective de toucher la prime d'un million de dollars qui était toujours promise pour la tête de l'Exécuteur. De l'autre, celle de se faire délivrer un aller simple pour l'enfer. Chez les *amici*, la réputation de Bolan n'était plus à faire, tous le considéraient comme leur pire cauchemar.

La combinaison de combat se confondait parfaitement avec les ténèbres. Bolan pouvait prendre sa ligne de visée sans que l'autre s'en aperçoive mais il s'agissait d'un tir extrêmement délicat.

— Je vais la crever ! fit la bouche grimaçante. T'entends, fumier ? Tu largues ton flingue de merde ou je la crève !

— O. K, dit calmement Bolan en pressant doucement la détente de l'AutoMag.

Il y eut un fantastique aboiement qui roula dans le désert comme un orage. Un millième de seconde plus tard, le visage hideux disparut de la scène tragique. Sa boîte crânienne explosa sous l'impact d'une poussée de trois cent cinquante kilos, se vidant de son contenu dans un jaillissement répugnant.

Durant un court instant, Sandra Miller demeura pétrifiée, les yeux incrédules, puis elle poussa un hurlement strident.

Bolan s'approcha d'elle et la gifla sans appuyer.

— C'est terminé, vous êtes vivante.

La prenant ensuite par les épaules, il la secoua juste ce qu'il fallait pour lui remettre les idées en place. Elle se mit à gémir puis se calma d'un coup, comme si un ressort venait de se casser en elle. S'effondrant contre sa poitrine, elle fut secouée par de petits sanglots ininterrompus et il dut la saisir dans ses bras pour la transporter dans le cockpit de l'hélicoptère.

Le Hughes 500 était un modèle que Bolan connaissait. Il s'en était servi plusieurs fois en compagnie de Jacques Grimaldi. La clé de contact était sur le tableau de bord.

Quelques secondes plus tard, le rotor commençait à tourner, prenant de la vitesse et soulevant un nuage de poussière. Il poussa les gaz, fit jouer le pas général de l'appareil qui aussitôt entama son ascension au-dessus du désert dévasté et fumant.

Bolan stabilisa l'hélicoptère à une altitude de mille pieds, le fit pivoter pour placer son nez en direction du centre du camp, et s'empara du boîtier de radio-commande. Quand il eut sélectionné le bon détonateur il appuya immédiatement sur le bouton rouge de mise à feu et observa le sol en contrebas.

Des ténèbres jaillit soudainement une fulgurante lueur orangée et, tout de suite après, un monstrueux champignon se rua à l'assaut du ciel. Le dernier bâtiment de la base mafieuse venait de sauter.

Bousculé par l'onde de choc, le petit appareil se balança dangereusement pendant quelques secondes. D'un coup de manche et de palonnier, Bolan l'éloigna et le fit grimper à trois mille pieds. Puis il fila en direction du nord.

Il était près de cinq heures du matin. La nuit avait une odeur âcre et avait perdu toute sa chaleur. À côté de lui, Sandra Miller s'était blottie dans le fauteuil du copilote. Les traits tirés, les yeux fixés sur un point imaginaire, elle paraissait rêver tout éveillée.

Bolan se passa la main sur l'épaule gauche. Il avait bien été touché lors de la fusillade près des galeries souterraines. Mais c'était sans gravité, une blessure en séton sans doute occasionnée par une chevrotine. Il en encourrait sûrement d'autres dans les heures à venir, et celles-là pourraient bien lui être fatales s'il commettait une maladresse.

Il avait réussi sans trop de mal à nettoyer ce terrain planté des ordures de la *Cosa Nostra*, et il y en avait peut-être d'autres encore en chantier, quelque part dans un autre coin du désert. Mais Bolan n'avait pas la prétention de jouer les éboueurs. Ce qu'il voulait, c'étaient les grosses têtes qui avaient orchestré la combine démentielle. Là-bas, à Dallas.

CHAPITRE XVIII

Le petit Hughes 500 filait bon train dans l'aube naissante. La jeune femme ne disait pas un mot, était visiblement encore terrifiée par ce qu'elle avait vu de la sauvage bataille. Son visage portait des traces de sang, des souillures occasionnées par la brutale élimination du mafioso qui l'avait terrifiée. Mais elle n'avait rien fait pour les ôter. D'une main, Bolan sortit de sa combinaison une petite trousse de secours, en retira un sachet de gaze imprégnée d'alcool. Mais comme elle n'eut aucune réaction, il coinça le manche entre ses jambes et entreprit de lui nettoyer les joues et le front, délicatement, comme il l'aurait fait avec un enfant.

L'Exécuteur reprit le fil de ses pensées, entrevoyant la façon dont il allait pouvoir s'attaquer aux gros cannibales de Dallas.

Quelques minutes plus tard, alors qu'ils survolaient l'Interstate N° 20 à l'est d'Abilene, Sandra Miller parut sortir de son mauvais rêve. Elle eut un soupir saccadé, regarda ses mains qu'elle frotta ensuite l'une contre l'autre, et déclara d'un ton morne :

— Ça fait deux fois.

Bolan comprit ce qu'elle voulait dire. Cela faisait en effet deux fois qu'il la tirait d'une très sale situation. Il souhaita très fort qu'il n'y en eût pas une troisième.

— Je suppose que vous voulez que je vous parle de ce qui s'est passé ? Je veux dire, comment je me suis fait prendre bêtement ?

Elle s'attendait sans doute à de cinglants reproches de sa part. Il n'en fut rien. Au contraire, Bolan lui adressa un sourire réconfortant et elle l'entendit répondre gentiment :

— Cela arrive à tout le monde de faire des erreurs.

— Même à vous ? répliqua-t-elle avec un petit sourire forcé.

— Même à moi, oui. Ceux qui n'en commettent jamais sont ceux qui ne font rien. Ça va ?

Hochant la tête, elle enchaîna :

— Pendant quelques secondes, j'ai bien cru que j'allais y passer. Mais contrairement à ce qu'on raconte généralement, je n'ai pas vu défiler ma vie en pensée. Je n'avais qu'une idée : tenir jusqu'à ce que

vous fassiez ce qu'il fallait. J'étais presque sûre que vous alliez y arriver.

— Vous avez envie de vivre, Sandra. J'aurais pu rater mon coup et vous faire tuer.

— C'était ma seule trouille, mais je me disais que vous étiez capable de lui loger une balle à n'importe quel endroit du corps. J'ai lu des tas de choses sur vous, vous savez. À la lecture de tout ce qui a été écrit sur le bonhomme, on pourrait croire à beaucoup d'affabulations. J'ai fait moi-même du tir en stand, avec des armes de poing. Je fais partie du Club de tir de Fort Worth. Techniquement, je savais que c'était possible.

— L'entraînement en stand de tir n'a rien à voir avec le tir en situation. Il manque l'élément psychologique et les réactions organiques.

— Ça, je l'ai compris !... J'ai pensé aussi que ce type pouvait avoir une crispation du doigt sur la détente de son arme, au moment où vous tiriez.

— Ça n'arrive jamais. Quand vous touchez à la tête avec un gros calibre, les réflexes-moteur sont instantanément court-circuités.

Elle frissonna, observa un instant de silence puis déclara d'une petite voix, comme pour elle-même :

— C'est ça la guerre ?

— Oui, c'est ça. Pas autre chose.

— C'est terrifiant. Et atroce. Tous ces hommes qui meurent, ces cris, ces explosions à n'en plus finir...

— Personne ne prétend le contraire. Sauf les fous.

— Pourquoi la faites-vous, alors ? Pour un idéal, peut-être ?

Son ton s'était fait d'un coup persiflant. Bolan faillit l'envoyer se faire voir. Mais il comprit qu'elle était encore sous le coup de la réaction nerveuse, tourmentée par une frayeur rétrospective. Il mit quelque temps à lui répondre, cherchant tout au fond de lui les vraies raisons qui le conduisaient à poursuivre sa guerre personnelle contre le Crime Organisé.

— Oui, par idéal. Celui de l'humanité. Quelle conception avez-vous de la vie, Sandra, et que pensez-vous des gens qui tuent leurs semblables pour les dépouiller, obligent des gamines à se prostituer, fournissent de la came aux collégiens, escroquent au point d'amener leurs victimes au suicide ou torturent par sadisme ? Si j'en avais le temps, je pourrais vous parler d'innombrables cas semblables et bien réels que les médias ne font qu'effleurer. Lorsqu'on est confronté à la réalité, c'est très différent. Alors j'essaie dans la mesure de mes

moyens de supprimer les responsables, de limiter les dégâts.

— Et vous vous instituez juge et jury pour condamner ces gens ?

— Non. Je ne suis que leur bourreau. J'exécute la sentence. Je n'ai pas besoin d'un procès pour savoir s'ils sont coupables.

— Comment pouvez-vous être sûr que vous ne vous trompez jamais ?

— Je ne me suis jamais trompé. Si j'ai le moindre doute sur la culpabilité d'une de mes cibles, je laisse tomber, c'est tout.

Elle resta plusieurs secondes parfaitement immobile puis se tourna sur son siège pour le regarder.

— Pardonnez-moi, je dois être idiot. Au lieu de vous critiquer, je devrais vous rendre grâce. Je ne sais pas encore comment je pourrai payer ma dette...

— Très simplement, lui sourit-il. Résumez-moi la situation.

— D'accord. Avez-vous une cigarette ?

Bolan sortit d'une poche un paquet de Marlboro à moitié écrasé et le lui tendit, lui offrit du feu.

Sandra Miller tira une longue bouffée, observa distraitement les volutes de fumée qui s'envolaient dans l'habitable, et commença à parler sur un ton résolu. Elle lui fit le récit succinct de son départ du motel, de son arrivée nocturne dans les bureaux de Miller Wells, puis de la découverte concernant les malversations des *amici* dans sa société.

— J'ai aussitôt téléphoné à Telly Glover, poursuivit-elle. Glover était le conseiller juridique de mon père, un type auquel je croyais pouvoir faire confiance. Il m'avait toujours dit qu'il fallait que je l'appelle si j'avais un quelconque ennui. Pour moi, il était comme un ami de la famille. Enfin... bref, il m'a dit de ne pas bouger d'où j'étais, qu'il arrivait tout de suite.

— Et Glover vous a vendue, fit Bolan.

Elle lui lança un regard latéral.

— Oui. Ce type est vraiment la pire des ordures et moi je suis une imbécile. Oh, il est arrivé très vite, en effet. Il m'a posé des questions sur ce que j'avais découvert dans les dossiers de l'administrateur, s'est mis à réfléchir, puis il a passé rapidement un coup de fil sans que je puisse comprendre ce qu'il disait. Les hommes qu'il a appelés devaient se tenir en attente tout près de l'immeuble, ils ont débarqué en moins de deux minutes. Deux types avec des visages durs, qu'il m'a d'abord présentés comme des détectives privés. Un moment, j'ai éprouvé un doute, pensant qu'il était peut-être maladroit de faire appel à des étrangers à la société. Puis je me suis dit que Glover savait

certainement ce qu'il faisait.

Elle fit une moue.

— J'étais vraiment à cent lieues d'imaginer qu'il était en cheville avec la mafia. Bien sûr qu'il savait ce qu'il faisait ! Il m'a demandé de l'accompagner dans sa voiture, prétendant qu'il allait d'abord me mettre en sécurité. Tout au long du trajet, il n'a pas arrêté de me rassurer, de blaguer même... À l'aéroport de Redbird on m'a fait monter dans cet hélicoptère et Glover est reparti dans sa voiture. C'est quand nous avons décollé que tout a changé. Les deux soi-disant détectives ont commencé à ricaner en me regardant. Celui qui se tenait à côté de moi, à l'arrière, m'a froidement annoncé qu'ils allaient me mettre au vert, le temps que l'affaire se tasse, et que si j'étais gentille on ne me ferait pas de mal. Ensuite, les plaisanteries obscènes ont commencé et il s'est mis à me tripoter...

Elle s'interrompt pour tirer sur sa cigarette.

— Ont-ils dit quelque chose au sujet de la combine en cours ?
questionna Bolan.

— Oui, c'est ça le plus important. Ils ont parlé de la mine et de ce qu'ils y entassaient. Ils n'ont fait que discuter à bâtons rompus pendant tout le vol, en rigolant, mais ça m'a été facile de comprendre l'essentiel. Ils ne se gênaient pas devant moi. C'est à cet instant que j'ai eu la certitude qu'ils ne me relâcheraient jamais.

Bolan en était lui aussi absolument convaincu. Avec ce qu'elle avait appris, Sandra Miller constituait un élément beaucoup trop dangereux pour les agissements de la *Cosa Nostra*. Le fait aussi qu'ils l'aient embarquée de force ne leur permettait plus de faire marche arrière, même s'ils en avaient eu initialement l'intention. La jeune femme était condamnée par avance dans les cerveaux tortueux des *amici*.

— Ces gens sont complètement dingues ! assura-t-elle avec véhémence. Savez-vous ce qu'ils amènent dans ce camp ?

— Des déchets radioactifs.

— Bon, d'accord, je suis en retard d'un train.

— Je n'ai découvert le pot aux roses que quelques instants avant qu'on vous parachute là-bas. Il y a des milliers de fûts camouflés entassés dans les galeries.

— Ils disaient que le fait de stocker ces résidus dans la mine leur épargnait un convoi jusqu'au Mexique.

— Au Mexique ?

— Oui. D'après ce que j'ai entendu, ils n'en acheminent là-bas qu'une petite partie. Ils ont également discuté de la rentabilité de

l'opération, il paraît que ça va rapporter une fortune. Et puis, aussi, j'avais trouvé, dans un calepin, appartenant à Michael Sandman, des notes manuscrites concernant ce qui semble être des centres de dispatching. Il y avait beaucoup de noms mais je n'en ai retenu que quelques-uns, les principaux. C'est ahurissant, ils ont établi un réseau dans tout le Texas et dans des tas d'autres États, avec des relais et des points de rendez-vous, des itinéraires de déroutement. Je crois également qu'il existe d'autres endroits qu'ils ont choisis pour y stocker ces saletés...

Bolan l'écouta parler tout en surveillant le cap, lui posa des questions, demanda des confirmations. Il jeta un coup d'œil à sa montre, puis à la jauge à carburant observa le sol en contrebas.

— Nous serons à Dallas dans un peu plus de vingt minutes, déclara-t-il.

En fait, ils ne mirent qu'un quart d'heure. Il faisait jour quand Bolan posa le Hughes 500 à moins de vingt mètres du char de guerre en attente sur la colline verdoyante, au nord d'Irving. Il y fit entrer la jeune femme, annonça à Schwarz et Blancanales :

— Mettez en route, on décarre.

Le gros véhicule de combat s'ébranla, rejoignit une route en contrebas, prit la direction de Fort Worth et Bolan le fit stopper avant d'entrer en ville. La nouvelle position était excellente et permettait, au besoin, de rejoindre en quelques minutes l'aéroport international, Dallas ou Fort Worth. De plus, le parking où ils s'étaient garés, à proximité de la Route d'État N° 360, était situé sur une hauteur et autorisait d'excellentes liaisons radio.

Les écoutes réalisées durant le reste de la nuit concernaient des appels ne présentant que peu d'intérêt pour l'Exécuteur. La mafia s'était mise en sommeil et il semblait que la nouvelle de l'anéantissement du camp minier n'était pas encore connue des *amici*.

Bolan proposa à Sandra Miller de prendre une douche dans la petite cabine du bord. Elle s'étonnait de découvrir l'incroyable agencement technique équipant le faux mobil-home, essayait de comprendre l'utilité de tel ou tel appareil, des consoles qui garnissaient les parois, des ordinateurs de navigation, de tir et de liaison extérieure.

— C'est là-dedans que vous vivez ? lui demanda-t-elle, ahurie.

— Assez souvent, oui. C'est pratique et confortable, lui renvoya-t-il.

Blancanales rigola :

— C'est à partir de ce gros barbecue roulant qu'il prépare la cuisine pour les *amici*. Les plats sont garantis bien chauds.

Sandra Miller lui fit un sourire un peu crispé. Bolan attendit qu'elle se soit enfermée dans la cabine de douche, ôta son harnachement et le haut de sa combinaison, puis désinfecta la blessure de son épaule. Ce n'était qu'une plaie peu profonde, un sillon tracé dans sa chair et dont la cicatrisation avait déjà commencé.

Après s'être collé un pansement, il renfila l'habit de mort et appela Harold Brognola. La voix de ce dernier était rauque et empreinte de nervosité.

— J'ai passé plus de deux heures pour obtenir tes renseignements, Striker. Et deux autres heures à attendre que tu m'appelles.

— J'étais occupé, Hal.

— À quoi donc ?

— À foutre en l'air une planque des cannibales. Tu vas devoir envoyer toute une troupe de tes G'men du côté de Robert Lee, ils vont avoir du boulot.

— Robert Lee, où est-ce ?

— C'est un village à une soixantaine de kilomètres au nord de San Angelo. Mais l'objectif est situé à environ quinze kilomètres au sud-ouest, une mine de manganèse en pleine zone désertique, abandonnée et récupérée par les *amici*.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Plusieurs tas de viande froide et cinq semi-remorques immobilisés ainsi que des tonnes de marchandise illégale.

— Si tu me donnais un peu plus de précisions ?

— Après. Réunis d'abord la troupe, Hal. Le chemin est long de Washington jusqu'au Texas. Ne prends surtout aucun contact avec les flics de Dallas ni avec une quelconque autorité locale. Dis aussi à tes gars qu'ils ne touchent en aucun cas au chargement des gros-culs ni à ce qu'il y a dans la mine. Qu'ils se contentent d'occuper le terrain.

Brognola bougonna puis acquiesça :

— D'accord, je fais le nécessaire.

Une minute passa avant que l'agent fédéral revienne en ligne.

— Une équipe sera sur place dans moins de deux heures, annonçait-il.

— Ils voyageront en fusée ?

— Ils partiront en avion de Bâton Rouge, en Louisiane. Ça ne fera que sept cents kilomètres... Quelle est cette marchandise illégale ?

— Parle-moi avant des renseignements que je t'ai demandés.

— T'es vraiment un type pas possible. Bon, O.K... D'abord, en ce qui concerne les prétendus envois de pétrole au Texas, c'est le bide.

Une information erronée.

— Et pourtant, j'ai filé le train à l'un de ces convois, je...

— Minute, coupa le chef fédéral. Laisse-moi terminer. Ça ne colle pas avec ce que tu m'as dit. Je me suis informé sur tout ce qui pouvait être acheminé là-bas depuis quelques mois et pouvant s'apparenter à des fûts de mazout. En fait, il n'y a que des transports de produits chimiques qui aboutissent, non pas au Texas mais au Mexique. Le type du NSC qui s'est renseigné pour moi m'a demandé de tenir ma langue, il paraît que ces acheminements sont strictement confidentiels.

— Plus que confidentiels, oui, ricana Bolan.

— Tu as trouvé quelque chose de ton côté ? relança Brognola.

— Bien sûr. Mais je préfère entendre d'abord la suite. Tu dis au Mexique...

— Oui. Il y a quelque chose de grinçant dans cette histoire, mon contact au NSC a tout d'abord prétendu qu'il n'avait rien appris sur la question. J'ai dû lui rappeler plusieurs services que je lui avais rendus par le passé et il a finalement lâché le morceau. Mais j'ai eu l'impression qu'il se sentait terriblement mal à l'aise. Il m'a fait jurer que ça resterait entre lui et moi.

— Tu as mauvaise conscience ?

— Pas si cela permet d'y voir plus clair.

— Disons que ça confirme ce que j'ai vu sur le terrain. Continue, Hal, les envois au Mexique...

— Un certain département du gouvernement a passé un accord avec son homologue au Mexique. Tu sais que ce pays est l'un des plus endettés vis-à-vis des USA et que les Mexicains n'arrivent même pas à rembourser le dixième de ce qu'ils doivent... Alors quelqu'un a mis au point une super astuce pour se payer en nature. Quand je dis quelqu'un, ça veut dire un bureau d'études et de planification à Langley. Ça se résume ainsi : filez-nous des terrains discrets où nous pourrions déverser nos poubelles dégueulasses et nous vous faisons soixante-quinze pour cent de remise de dettes. Comme les Mexicains ne savent que faire de leurs déserts du nord, ils ont tout de suite accepté. Une aubaine pour eux. Comme ça, ils peuvent acheter plus chez nous et vivre sur un plus grand pied. Quand je dis « ils », comprends qu'il s'agit de leur gouvernement. Tu sais comment ça se passe habituellement.

— Jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau super endettés et qu'on leur propose une nouvelle remise contre d'autres terrains-poubelles. Ça peut ne pas avoir de fin.

— Hélas ! Mais c'est leur problème. Bref, jusqu'ici, rien d'illégal

du moment qu'il s'agit d'une décision gouvernementale et d'un accord entre deux pays.

— À une différence près. La combine gouvernementale n'est déjà pas très propre, mais elle devient franchement dégueulasse et parfaitement illégale à partir de la frontière de l'Oklahoma et du Texas.

— Merde ! Tu peux m'éclairer un peu, Striker ?

— Tes soi-disant résidus chimiques n'arrivent pas jusqu'au Mexique, Hal, ils sont enterrés en plein centre du Texas et il ne s'agit pas d'ordures de l'industrie chimique mais de déchets nucléaires. Césium 137 et Strontium 90. Ça te dit quelque chose ?

— Hé ! Attends un peu, je t'ai perdu quelque part entre deux frontières.

— Tu m'as bien entendu, Hal. Les *amici* détournent les acheminements prévus pour le Mexique et les déversent ici. Et il s'agit bien de containers de résidus nucléaires déguisés en fûts de pétrole. Tu y es maintenant ?

Le téléphone devint subitement muet. Puis un sifflement passa dans l'écouteur et Brognola enchaîna d'une voix cassée :

— C'est beau la confiance que les contribuables accordent à leur gouvernement. Tu imagines tout ce que ça implique ? Le nombre de grosses têtes officielles qu'il a fallu décider à marcher dans l'affaire tordue ?

— Les cannibales aux dents pointues ont enfin réussi leur grand coup, Hal. Ils ont déjà infiltré les structures nationales.

— Nom de Dieu ! gronda Brognola. Ça me fout la chair de poule. Et je ne vois vraiment pas comment enrayer la machine infernale. Il y a trop de pourriture dans trop de secteurs nationaux, trop de gens qui pensent que la mafia ça n'existe pas... Si ça continue, je vais bientôt devoir cirer les pompes des *amici*. Dans quel monde vivons-nous, Mack ?

CHAPITRE XIX

— Dans un monde qui s'est toujours laissé gouverner par les plus forts, répliqua Bolan. Mais cette fois les plus forts sont aussi les plus vicieux et les plus voraces. Quelle administration a passé cet accord avec les Mexicains ?

— Le Ministère de l'industrie.

— Rien que ça ! Ça s'est fait en douce ?

— Pas du tout. Le projet a été ratifié en bonne et due forme.

— Tous ces types sont sacrément naïfs.

— Tu veux dire qu'ils sont complètement dingues ! s'exclama Brognola. J'avais déjà une sale impression quand je croyais qu'il s'agissait seulement de produits chimiques usagés, mais là !...

— Les petits génies de l'Administration se sont fait baiser à leur propre jeu, Hal. Ils sont tombés sur beaucoup plus fort qu'eux pour ce qui est des coups tordus.

— Et maintenant, ça risque à tout moment d'être la grosse panade nationale. Si les médias venaient à être informés...

— As-tu appris de quelle façon s'est opérée la mise en circuit ?

— Il y a une part de certitude et une part de déduction. Ce qui est sûr, c'est qu'après avoir été décidée, l'affaire a été confiée à la CIA. Ceux qui pensent que l'Agence n'intervient jamais sur le territoire national sont des rêveurs ou des abrutis. La preuve !... Et, d'après ce que tu viens de me dire, les gros malins de Langley fonctionnent main dans la main avec les *amici*. Merde ! Je n'en reviens pas.

— La CIA n'est sans doute pas totalement impliquée, fit valoir Bolan. Elle gère tellement de départements et de services qu'un contrôle total n'est pas possible. Il suffit de quelques grosses têtes pour faire marcher le système. J'en connais une particulièrement.

— Quelqu'un de l'Agence ?

— Plutôt quelqu'un qui y a toujours collaboré en douce et pas au bas de l'échelle. Le général Andrew Polingham.

— Lui ?... Bon Dieu, mais il représente officiellement tout ce que l'armée a de plus respectable.

— C'est grâce à ça que la magouille a été facile à monter. Il est en

quelque sorte la plaque tournante entre Langley et la mafia. Crois-tu que le NSC pourrait n'être pas informé qu'il s'agit de matériaux radioactifs ?

— Ça m'étonnerait, rétorqua l'agent fédéral après une courte hésitation. À haut niveau ils sont forcément au courant. Ce que je ne saisis pas, c'est pourquoi ces foutues merdes de fûts sont ensevelis au Texas au lieu d'être acheminés jusqu'au Mexique. Il y a un gros risque que ce soit découvert.

Bolan ricana.

— Le Mexique, c'est trop loin. Ça bouffe du pognon en transport et en temps. N'oublie pas la devise : le temps c'est de l'argent. Pour la mafia, c'est quasiment une religion. Ils œuvrent sans relâche comme une multitude de fourmis pour accumuler le gros pognon. Et en ce qui concerne le risque représenté par une éventuelle découverte de la merde au chat, ils avaient prévu de tout faire sauter.

Brognola poussa un soupir qui ressembla à une petite tornade.

— On nage vraiment en pleine démente.

Soucieux, Bolan alluma une cigarette, demanda :

— Sais-tu quel est le budget consacré à l'enfouissement des déchets nucléaires ?

— À peu près. J'ai lu des articles sur ce sujet dans des revues techniques. Il est presque le même que celui attribué pour le retraitement des résidus nucléaires, soit environ mille dollars le kilo.

— Un million de dollars la tonne, hein ?

— Ouais. Ça laisse rêveur.

— J'ai vu plusieurs milliers de tonnes d'immondes nucléaires entassées dans cette mine près de Robert Lee. Fais toi-même l'estimation du pactole.

— C'est colossal. Mais je ne pige pas bien l'intérêt de la mafia dans tout ça. Puisque le Mexique a donné son accord contre une remise de dettes, l'opération ne coûte presque rien, à part le transport. Alors comment les *amici* se sucent-ils au passage ?

— Fais-leur confiance pour truquer les chiffres. Ça leur est facile, ils ont des pions un peu partout dans la hiérarchie gouvernementale, des pions importants qu'ils dirigent occultement. Andrew Polingham apparaît presque toujours à divers niveaux. C'est lui l'intermédiaire, celui qui graisse les rouages de la grosse combine à travers ses relations. Au fait, tu as mes renseignements concernant les noms que je t'ai indiqués ?

— Oui. Et à la lumière de ce que tu m'annonces, c'est effrayant. Je suppose qu'il s'agit tous de gens que tu considères comme impliqués

dans la magouille ?

— Sans aucun doute. Tu peux me balancer les infos, j'enregistre.

Bolan appuya sur un bouton et une bande magnétique commença à défiler tandis que Brognola entamait posément son énoncé. Quand ce fut fini, ce dernier commenta :

— Il y a là de quoi provoquer le plus retentissant des scandales depuis l'affaire du Watergate. J'espère que tu n'envisages pas de donner une conférence de presse.

Bolan jeta un regard en direction de Sandra Miller qui sortait de la douche, fraîche et souriante, une serviette de bain refermée sous ses aisselles.

— Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée, rit-il. Ainsi le gouvernement y regarderait sans doute à deux fois avant de recommencer ce genre de connerie.

— Tu es complètement amoral, Mack. Bon, plaisanterie mise à part...

— Je ne plaisantais pas complètement. Un jour ou l'autre, à force de jouer à l'apprenti sorcier on en prendra plein la gueule.

— Tu es contre l'atome ?

— Seulement contre ceux qui le tripotent sans se soucier de ce qui adviendra par la suite de la planète. Après moi le déluge, ça revient à ça. Je ne suis pas étonné que ces gens-là se soient fait blouser par la mafia.

— Je comprends, fit Brognola. C'est de l'inconscience criminelle. Mais le problème n'est pas seulement chez nous, il est devenu international. C'est par millions de tonnes que s'entassent un peu partout les déchets nucléaires dans le monde. Et les sites d'enfouissage officiels sont déjà presque tous saturés, les poubelles nucléaires débordent. Dans l'Ouest américain, c'est pire que tout. Il y a eu de nombreuses levées de boucliers dans le Nevada le Colorado, l'Utah et le Washington, mais rien n'y fait. Les responsables ne savent plus où donner de la tête. Et on n'arrête pas de constater des fuites de radioactivité dans bon nombre d'États, à Savannah River, Hanford, Rocky Flats...

— Et les usines de retraitement ?

— Tu parles ! C'est aussi une question de gros sous. Comme je te l'ai dit, ça coûte plus cher que l'enfouissement et c'est beaucoup plus difficile. Il n'est actuellement possible d'obtenir qu'une très petite quantité de matériaux fissiles par rapport à l'énorme masse des résidus. Du propre aveu d'un ponton de l'énergie atomique, le retraitement n'a plus guère d'autre but que de gérer les déchets. Et

puis, il y a des tas de choses qui ne peuvent être recyclées : les boues des centrales, les vêtements et les outils contaminés, les filtres à air ou à eau, sans parler des résidus provenant des hôpitaux, comme le Cobalt 60, et des laboratoires de recherche, des ateliers de la Défense nationale... Entassées à l'air libre ou dans des fosses, ces saletés vont continuer de nous polluer à grande échelle. Quand on pense que les produits de fission à période lente émettront leur putain de rayonnement pendant au moins trois cents ans !

— Comme le Césium et le Strontium.

— Eh oui ! Et on n'y peut rien.

— C'est bien ce qu'ont compris les pourris de la *Cosa Nostra*. Cette fois, le coup est immense et il est joué sur deux tableaux en même temps. D'un côté, ils gonflent leurs poches à toute vitesse, de l'autre, ils s'assurent une emprise inconditionnelle sur les VIPs qui se sont laissé acheter. Ceux-là sont ficelés à mort.

— Le trafic d'influence avec cent pour cent de réussite. Dis-moi, Striker, si tu étais un responsable du gouvernement mexicain, ça ne t'étonnerait pas qu'il n'arrive là-bas qu'une très faible quantité de fumier nucléaire ?

— Évidemment. Mais si j'étais un politicard, je n'irais sûrement pas demander pourquoi. Au contraire, je me froterais les mains. On peut aussi imaginer que des enveloppes ont été déposées de ce côté dans les mains des responsables. C'est très classique... Tu ne m'as pas parlé de l'Abilene-Ardmore Business. Tu n'as rien trouvé à ce sujet ?

— Si, mais tu connais déjà la réponse. C'est ton fameux général Polingham qui en est l'administrateur. Ce salaud, apparemment, a toutes les cartes en mains. À part ça, la société est relativement récente, moins d'un an, et possède des statuts en règle. Je vais me renseigner un peu plus pour voir quels sont les prolongements avec...

— Pas la peine, interrompt Bolan. Je n'ai pas l'intention de m'attaquer à l'Abilene-Ardmore. Je vais seulement m'occuper de l'hydre qui s'est incrustée à Dallas.

— Tu coupes les têtes et tu me laisses finir le travail ? ricana Brognola.

— Si tu peux arriver à Dallas avant ce soir, tu récupéreras tous les autres gros rongeurs qui grenouillent dans la combine.

— À condition qu'il y ait juridiquement des faits à leur reprocher.

— Ne t'inquiète pas, on peut parier qu'ils viendront d'eux-mêmes se placer sous l'aile des autorités fédérales quand j'aurai donné le coup d'envoi. Le reste te regarde, à toi de bien jouer pour qu'ils crachent ce que tu voudras entendre.

— Vu. Toi, essaie de ne pas te brûler les ailes au Texas. Les risques me paraissent plutôt monstrueux.

— On ne gagne pas sans prendre de risques, Hal, tu le sais bien. Passe-moi un appel sur le baladeur quand tu seras là.

— Je ne veux surtout pas rater le départ. Mon baise-en-ville est toujours prêt.

— Tu viens avec combien de boy-scouts ?

— J'en emmènerai autant que je peux dans l'avion. Et aussi un juge fédéral.

— Je ne veux personne dans mon ombre.

— Tu crains de te tromper de cibles ?

— Ça m'ennuierait. Ciao, Hal.

— Ciao, Mack, Protège tes fesses.

Bolan sourit en raccrochant. Sandra Miller s'était approchée de la console en faisant mine de se désintéresser de la discussion téléphonique. Elle minauda un peu en le frôlant et il grogna :

— Allez vous habiller, miss.

— Pourquoi ? fit-elle en resserrant la serviette sous ses aisselles. Ma tenue vous choque ?

— Allez vous habiller ! dit-il en se retournant, mais non sans que Sandra Miller voie son petit sourire malicieux.

D'un mouvement soudain, il se leva de son siège, l'attrapa par les épaules et la conduisit gentiment dans la petite cabine de repos où elle avait déposé ses vêtements.

— Passez-les en vitesse et revenez quand vous serez prête, j'aurai besoin de discuter avec vous.

— Vous acceptez que je vous interviewe ? sourit-elle.

— Disons qu'il y a un peu de ça.

Passant subitement ses bras autour de son cou, elle lui plaqua un gros baiser humide sur la bouche, s'écarta un peu de lui et dit :

— O.K. Quand commençons-nous ?

La serviette avait glissé de sous ses bras, découvrant des seins magnifiques. Bolan grinça :

— Cachez-les.

— Ils ne vous plaisent pas ?

— Si. Beaucoup, répliqua-t-il, la gorge sèche. Mais ce n'est pas le moment.

— Compris. C'est une manière aimable de me remettre à ma place, n'est-ce pas ?

La serviette cacha sagement l'adorable poitrine et il soupira.

— Votre place est effectivement ailleurs que dans une opération de guerre, Sandra. Vous êtes sûrement le genre de femme que souhaitent la plupart des hommes. Vous avez tout ce qu'il faut pour ça. Mais ne vous laissez pas avoir par les nerfs, vous êtes encore secouée par votre petite promenade au clair de lune à Robert Lee.

— Plus vraiment, non. Et vous ?

— Moi quoi ?

Elle sourit malicieusement.

— Êtes-vous comme tous ces autres hommes qui souhaitent une femme de mon genre ?

— Si j'en avais la possibilité, oui, sûrement.

— Une possibilité n'est pas toujours le fait du hasard, elle peut s'imposer si on le veut vraiment.

— Laissez tomber, voulez-vous.

— Mes nerfs soi-disant secoués n'ont rien à voir avec...

— Peu importe, coupa-t-il. Je n'ai guère de temps devant moi pour finir le travail.

— Le travail ? Tu parles d'un job !... Tout à l'heure, au téléphone, c'était ce... Justice Deux dont vous m'avez parlé ?

— Ça ne peut pas avoir d'importance pour vous.

— Si, au contraire. Pourquoi ne lui passez-vous pas la main, à présent que vous avez tous les renseignements sur cette affaire ?

— Je n'ai pas le choix. Quand les *amici* apprendront ce qui s'est passé à Robert Lee, ils se planqueront vite fait ou s'éparpilleront dans la nature. Et la nouvelle ne tardera sûrement pas à leur venir aux oreilles. Je ne peux pas attendre.

Sans ajouter une parole il tourna les talons et réintégra le module opérationnel.

Schwarz avait un petit sourire narquois accroché aux lèvres.

— C'est curieux, fit-il en regardant Blancanales. Je n'ai jamais compris pourquoi toutes les femmes qu'il rencontre tombent amoureuses de lui. Qu'est-ce que tu lui trouves à ce mec ?

Blancanales rigola.

— C'est un romantique. Les bonnes femmes aiment ça.

— Un romantique ? Ouais, si tu vois du romantisme dans le fait de vivre dans une boîte à sardines montée sur roues et crachant le feu... Moi, si j'étais une nana, je m'accrocherais plutôt à un informaticien ou un ingénieur en logistique.

— Tu serais pas un peu casanier ?

— Sûr que non !

— Alors pourquoi un informaticien, un...

— Parce que c'est ce que Striker est en train de nous faire devenir ! On devrait dire à Sandra Miller quels sont les fabuleux avantages de rester planqués ici à espionner le bla-bla de la mafia, à effectuer des synthèses d'écoute sur un matériel avancé, à torturer des électrons pervers et à régler des thyristors pleins de sensualité.

— Ça ne marcherait pas ! s'esclaffa Blancanales. Depuis qu'elle est arrivée, elle ne nous a même pas regardés, elle n'en a que pour cette espèce de baroudeur à la manqué qui se réserve les meilleurs moments des opérations.

Bolan leur grimaça un sourire.

— Amenez-vous, leur dit-il, désignant plusieurs sièges escamotables autour d'une table de travail. Nous avons juste une heure pour préparer la phase finale.

Alors qu'ils s'installaient autour de la table, la jeune femme s'annonça dans le module opérationnel. Elle avait passé ses vêtements et arrangé ses cheveux en chignon.

— Puis-je prendre part à la conférence ? s'enquit ironiquement la jeune femme.

— Vous y êtes même invitée.

Sans manifester le moindre étonnement, elle prit place sur un siège. Bolan attaqua sans perdre de temps :

— Sandra, j'aurai besoin de votre concours pour faire passer certaines informations sur votre canal de télévision. Avez-vous des véhicules HF ?

— Ma station dispose de trois vidéo-mobiles, des fourgons.

— Il faudra en réquisitionner un et le déplacer continuellement pour éviter tout repérage.

— Ça ne posera pas de problème.

— Êtes-vous d'accord ?

— Quelle question !

— La condition est que vous ne devrez en aucun cas vous montrer dans vos bureaux. Il faudra vous débrouiller pour atteindre confidentiellement une vidéo-mobile.

— Facile. En quoi consisteront les éléments que je devrai faire passer à l'antenne ?

— Je vais y venir dans un instant.

L'Exécuteur alluma une cigarette, souffla sa fumée vers le plafond

du véhicule. Les yeux mi-clos, il poursuivit :

— Le jeu va s'appeler cours après-moi que je t'attrape.

— Et ça signifie quoi, en clair ? demanda Sandra Miller.

— Que nous allons intoxiquer les gros requins, qu'il faudra jouer très serré et dans un délai très bref, étudier immédiatement leurs réactions, les exciter pour qu'ils se découvrent et se mettent à cavalier dans l'axe que nous aurons choisi.

— Et ensuite ?

Gadgets observait la jeune femme impatiente avec un petit sourire en coin.

— Ensuite, enchaîna Bolan, il faudra frapper très vite et ne pas rater le coup, parce qu'il ne sera plus possible de recommencer.

Il considéra son petit auditoire, leur laissa le temps d'assimiler les préliminaires. Puis il se mit à exposer son plan dans le détail.

Une chose pouvait exciter les mafiosi au point qu'ils se démasquent ouvertement et rapidement, oubliant toute prudence. Une cible. Oui, une cible humaine qu'ils souhaitaient par-dessus tout voir se transformer en cadavre sanguinolent sous leurs balles vengeresses. Et cela depuis que l'Exécuteur avait entrepris de démanteler leur organisation, depuis qu'il les liquidait les uns après les autres ou en vrac.

Il fallait en finir au plus vite. Bolan allait s'offrir comme cible.

CHAPITRE XX

À huit heures trente, une luxueuse demeure de Richland Hills, à Fort Worth, fut le théâtre d'une attaque aussi brutale que rapide. Cela débuta par l'explosion d'une grenade tirée par une arme de guerre qui fracassa la porte d'entrée de la villa et cribla d'éclats un garde du corps. Tout de suite après, un homme de haute taille vêtu de noir et bardé d'un attirail militaire s'introduisit dans les lieux. Il tua les quatre occupants de plusieurs rafales de mitraillette avant de se retirer et disparaître aussi soudainement qu'il était venu.

L'une des victimes se nommait Anthony Castellano. Il était directeur financier de la « Winfields Corporation & Major Texas Wells », l'une des plus importantes sociétés pétrolières locales ; mais il était aussi un membre de l'*Honorata Società*, un mafioso parmi les plus retors malgré l'image de respectabilité dont il avait réussi à se parer à travers l'intrigue, le chantage et le trafic d'influence.

Les autres n'étaient que des hommes de main, des porte-flingues chargés d'assurer sa sécurité, qu'il faisait passer pour des employés de maison.

Un peu plus tard, à 8 h 46 très exactement, ce fut un certain Gen Falcone qui fut assassiné dans Green Oaks Boulevard alors qu'il quittait son domicile à bord de sa voiture. Un autre automobiliste qui venait derrière lui raconta ultérieurement aux policiers qu'il avait vu un grand type habillé comme un commando surgir d'une porte cochère et tirer sur le véhicule de la victime avec un immense pistolet argenté. Il y avait eu trois coups de feu, affirmait-il sans en être absolument sûr. Trois détonations fracassantes, et la voiture cible, une grosse Mercedes, pourtant, s'était arrêtée net comme si elle avait heurté un obstacle.

Il fut déterminé par les policiers chargés de l'enquête qu'il y avait bien eu trois coups de feu. On retrouva deux impacts énormes dans le radiateur et le bloc-moteur, ainsi qu'un troisième dans le pare-brise. La balle d'un très gros calibre avait provoqué un trou régulier dans le triplex avant d'aller faire éclater le front du conducteur. Celui-ci occupait également une position importante à la Winfields Corporation & Major Texas Wells, et avait des attaches dans de nombreuses sociétés dont l'Abilene-Ardmore Business en Oklahoma.

Mais Gen Falcone n'était pas une victime ordinaire. Il était recherché dans trois États de la côte Est pour diverses escroqueries, meurtre et corruption de fonctionnaires, sous le nom de Genaro Falconetti. C'était en réalité un frère de sang garanti grand teint déguisé en honnête homme d'affaires.

Dix-sept minutes après l'attentat de Green Oaks, cinq autres personnages appartenant directement à la mafia, ou qui s'y étaient vendus, connurent une mort subite dans un club privé de tennis situé en bordure de Mountain Creek Lake, près de Grand Prairie. Parmi ceux-ci, on comptait Georgio Di Battesti, un membre éminent de la pègre new-yorkaise, Michaël Sandman — l'administrateur véreux de Miller Wells— ainsi qu'un homme de loi : Telly F. Glover qui avait été le conseiller juridique de Jack Miller. Une ordure puante.

Ils étaient en train de prendre tranquillement leur petit déjeuner sur la terrasse, confia un jardinier du club qui taillait des rosiers à quelques pas de là, encore tout tremblant de frayeur. « Je n'ai pas vu arriver l'agresseur mais brusquement il était là, crachant le feu comme un dragon dans un vacarme ahurissant. Des flammes crépitaient sans arrêts de ses armes et j'ai eu l'impression que ça durait des minutes et des minutes. J'avais la sensation que je regardais un film au ralenti. Mais à la réflexion la fusillade n'a pas duré plus de quelques secondes. Ensuite, il a sorti un énorme flingue d'un étui à sa ceinture et il leur a envoyé encore une balle à chacun, dans la nuque. »

À la question : « Saviez-vous que Di Battesti faisait partie de la mafia ? » posée plus tard par un agent du FBI, le jardinier prit un air embarrassé pour répondre : « Je ne le savais pas vraiment mais je m'en doutais. D'ailleurs bon nombre de personnages louches venaient régulièrement dans le club. Des souteneurs et des dealers de Dallas et de Fort Worth, ainsi que des types qui paraissaient beaucoup plus importants, toujours accompagnés de gardes du corps. »

Entre neuf et dix heures, quatre autres attaques similaires eurent lieu en plusieurs endroits à Bedford, Hurst, Irving et Carrollton. La tactique utilisée était invariable : localisation, identification, élimination. Chaque fois, des hommes ayant pignon sur rue payèrent de leur vie des crimes ou des exactions qu'ils avaient commis avec la complicité de certaines autorités locales.

Quand l'Exécuteur mit fin à ses blitz matinaux, il avait rayé onze noms sur une liste rédigée à partir de renseignements précis et vérifiés. Avec les sous-fifres, gardes du corps et buteurs en tout genre éliminés dans la foulée, cela portait le nombre de morts à dix-huit. Un score effrayant réalisé par un seul homme en moins de deux heures.

La police tenta d'étouffer dans l'œuf la nouvelle des lugubres événements en empêchant les journalistes d'accéder aux lieux

sinistrés, en mettant rapidement en place des cordons de protection, mais il y eut de nombreuses indiscretions. Des témoins parlèrent, des prises de vue furent réalisées à distance, à l'aide de télescopes, et même un flic trahit son serment en téléphonant clandestinement à une station de radio.

Le secret de polichinelle se répandit très vite en ville. Les médias qui n'étaient pas encore aux mains des cannibales firent de nombreux commentaires au sujet des sanglants incidents et passèrent des vidéo-reportages sur les ondes. Des personnages tapis dans des demeures fastueuses ou affairés à de mystérieuses tâches dans de luxueux bureaux se tinrent en permanence à l'affût des informations, distribuant force appels téléphoniques et convoquant des hommes de main pour se protéger contre une éventuelle agression.

Parallèlement, des personnalités officielles commencèrent à s'agiter en tous sens, déclarant qu'il fallait prendre d'urgence des mesures pour endiguer une épidémie de meurtres aussi incroyable que démentielle. Les forces de police de Dallas et de Fort Worth furent déployées avec autant de célérité et d'importance que si l'on était au bord d'une émeute.

Déjà, le stade de la simple inquiétude et des questions angoissantes était largement dépassé. Des gens au passé trouble, des êtres crépusculaires habitués aux manipulations souterraines se mirent à brûler des documents compromettants, à imposer à leurs sbires des consignes de sécurité et de silence.

Puis le nom de Mack Bolan l'Exécuteur fut prononcé par un présentateur de télévision, se propagea ensuite comme une traînée de poudre.

Et la panique continua à s'installer. Elle atteignit un paroxysme quand, sur le coup de midi, la chaîne de télévision MBS diffusa un communiqué brûlant. Le visage d'une belle fille brune apparut sur plusieurs centaines de milliers d'écrans, devant un fond neutre qui pouvait être celui d'un studio ou d'une unité de vidéo-mobile. Les téléspectateurs connaissaient ce visage habituellement souriant et radieux qui, en la circonstance, se faisait grave.

Un petit flash rouge se mit à clignoter en bas de l'écran, mettant en valeur le sigle MBS, et la jeune femme entama :

« Les événements qui ont secoué nos villes, ce matin, semblent n'être que la conséquence d'un état de fait installé dans l'État du Texas depuis de longs mois. La corruption est évidemment à l'ordre du jour, corruption de certains de nos administrateurs, d'une partie de notre police et de nombreux membres des services publics.

»Les assassinats qui ont été commis en chaîne, entre huit et dix

heures, peuvent-ils être assimilés à une vendetta ou à de quelconques représailles ?

»On sait maintenant qu'il ne s'agit ni d'une vengeance ni de règlements de comptes, contrairement à ce que laissaient entendre certaines rumeurs émanant de sources insuffisamment informées. Non, il ne s'agit pas de règlements de comptes, pas plus que d'une vendetta. C'est infiniment plus grave que ça.

»Certes, quand il y a mort d'homme, il y a évidemment crime en regard de la loi et personne ne soutiendra que de tels actes ne sont pas répréhensibles. Mais que peut-on penser d'autres crimes perpétrés par certains individus qui ont envahi notre État pour se remplir illégalement les poches sous la couverture de l'honnêteté et de l'honorabilité ? Comment doit-on qualifier ces gangsters endimanchés qui achètent les consciences, pillent nos industries, ruinent notre économie et se gaussent de nos lois ? Au lieu de protéger les habitants du Texas, la Loi met ces gens-là à l'abri des poursuites. Mieux, elle leur permet d'assurer leur emprise un peu plus chaque jour sur nos structures et de salir tout ce que nous aimons.

»De quelle façon doit-on traiter ces malfaiteurs déguisés en citoyens respectables ? Nous connaissons leurs noms pour la plupart, et nous savons à quelle organisation criminelle ils appartiennent, quels sont leurs principaux complices. Alors, allons-nous leur faire un procès pour qu'ils soient aussitôt relâchés et libres de continuer leurs méfaits ?

»Nous savons tous qu'aucune charge ne sera véritablement retenue contre eux. Et nous savons pourquoi. C'est un dilemme.

»Un homme, pourtant, a résolu le problème à sa façon. Nous n'allons pas discuter sur la moralité de ses actes ou le bien-fondé de ses motivations. Cet homme s'appelle Mack Bolan, on le connaît aussi sous le surnom de l'Exécuteur. Voilà à peine une demi-heure, j'ai reçu un appel téléphonique de sa part au cours duquel il m'annonçait son intention de poursuivre et d'intensifier ce qu'il nomme lui-même sa guerre contre le Crime Organisé. Il a spontanément répondu à mes questions et j'ai eu la chance de disposer d'un magnétophone pour enregistrer ses propos.

»C'est cet enregistrement que je veux vous faire entendre. »

Le visage de Sandra Miller s'estompa dans un fondu-enchaîné qui se stabilisa sur un portrait-robot de l'Exécuteur. L'image, connue de tous les mafieux du monde, n'était pas très ressemblante. La voix de Bolan, à peine déformée par le téléphone, se fit aussitôt entendre, grave, ferme et tranquille :

« Sandra Miller ? »

« Oui. Qui parle ? »

« Mon nom est Mack Bolan. »

« Comment dites-vous ? »

« Vous m'avez clairement entendu. Êtes-vous prête à écouter certaines déclarations concernant la pourriture qui règne dans votre ville ? »

Un court silence précéda la réponse de la jeune femme.

« Oui, bien sûr... Mais pourquoi vous adressez-vous à moi plutôt qu'à un de mes confrères ? »

« Je cherche une chaîne qui ne soit pas vendue à la mafia. Est-ce que je me trompe ? »

« La chaîne MBS est totalement indépendante et n'a aucune accointance avec le milieu du banditisme », rétorqua sèchement la journaliste.

« C'est bien ce qui m'a été dit. »

« Un instant. Puis-je enregistrer vos déclarations ? » répliqua la voix très professionnelle de Sandra Miller.

« Je suis sûr que vous n'avez pas attendu pour le faire. »

« Eh bien... Comment puis-je être sûre qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie ? »

« Mon nom est bien Mack Bolan. Je vais vous donner quelques preuves de mon identité. Ce matin, j'ai supprimé dix-sept ordures de la mafia dont onze hommes occupant des positions ou des rangs importants dans l'*Organisation*. Parmi ceux-ci, il y avait quatre civils qui collaboraient avec la *Cosa Nostra*. Je vous cite quelques noms que vous pourrez vérifier. Tony Castellano, Gen Falcone, Georgio Di Battesti, Michaël Sandman, Telly Glover, Al Da Costa, Max Andreani... »

« Qu'appellez-vous des civils ? »

« Des gens qui ne sont pas des frères de sang, qui n'ont pas prêté le serment de l'Omerta. Mais ces civils-là étaient aussi coupables que les *amici*. Leurs crimes ont des qualificatifs : détournement de fonds publics, trafic d'influence, escroquerie, complicité d'enlèvement et de séquestration, assassinats par tueurs interposés. »

« Mack Bolan, quelle est la raison qui vous pousse à faire ces révélations ? Vous savez que cette interview passera certainement à l'antenne. Vous tenez peut-être à justifier vos actes ? »

« En aucune façon. Personne n'a besoin de justifier le fait qu'on écrase des rats en train de ronger un navire ou de bouffer un stock de survie. »

« C'est une théorie qui est très proche de celle des anciens nationaux-socialistes... C'est de l'intolérance radicale. »

« Ça n'a rien à voir. Demandez donc plutôt aux flics honnêtes de Dallas pourquoi on les empêche de faire leur devoir, et à ceux qui touchent des pots-de-vin, ce qu'on exige d'eux en contrepartie. Demandez aussi aux victimes de l'Organisation ce qu'ils pensent de la tolérance. Ça marche toujours à sens unique. »

« Pourquoi ne pas citer les noms de ceux que vous croyez être les gros responsables ? Craignez-vous pour votre vie ? »

« Je n'éprouve aucune crainte de cet ordre, ma vie est sans cesse remise en question. Je ne suis pas inconscient, je sais très bien que je peux mourir chaque fois que je m'attaque aux cannibales. Mais la perspective de la mort a cessé de m'effrayer depuis longtemps. Ma seule angoisse est de voir une bande de rapaces agir illégalement en toute "légalité". Je ne fais pas de suppositions au sujet des grosses ordures qui manipulent les ficelles de la combine, je suis sûr de mon fait, je sais exactement qui ils sont et où les trouver. Et il est encore trop tôt pour révéler leur identité. Je vais d'abord m'occuper d'eux, ensuite le public saura à son tour qui ils sont. »

« Quand vous dites que vous allez vous occuper d'eux, que faut-il exactement comprendre ? »

« Que je vais les liquider. »

« Et, heu... Vous pensez que vous y parviendrez ? »

« Cela ne fait aucun doute. »

« Et leurs complices ? »

« Vous voulez dire, les civils qui trempent dans la soupe frelatée ? Parmi ceux-là, il y en a qui se sont vendus délibérément à la mafia pour en tirer des avantages substantiels, d'autres que les *amici* tiennent par le chantage ou les menaces de représailles sur leurs familles. Cela fait partie des méthodes mafieuses. Mais peu importe la manière dont ils collaborent. »

« Est-il dans votre intention de les assassiner également ? »

Il y eut un petit rire bref et glacial.

« Il ne s'agit pas d'assassiner des êtres humains mais de supprimer des individus nuisibles. Pourtant, je vais leur donner une chance. Qu'ils se livrent à la justice. »

« Mais à quelle justice ? s'exclama la journaliste. Vous parlez vous-même de la corruption dans notre État. »

« Il ne s'agit évidemment pas de la police et des magistrats de Dallas, ni de Fort Worth, mais du Bureau fédéral. »

« Comment voulez-vous qu'ils... »

« Les événements trouveront d'eux-mêmes leur place, je ne peux vous en dire plus pour l'instant. Les magouilleurs ne pourront pas ignorer de quoi il retourne. Qu'ils se constituent prisonniers et avouent ce qu'ils ont sur la conscience. »

« Sinon ? »

« Je leur ferai subir le même sort qu'à leurs commanditaires. »

« C'est un ultimatum... »

« Qu'ils le prennent au sérieux. Ils ont jusqu'à trois heures de l'après-midi pour se livrer. »

« Pourquoi jusqu'à trois heures précisément ? »

« Ils le comprendront en temps opportun. »

Sans transition il y eut une série de déclics, le portrait-robot s'escamota, puis la jeune femme revint à l'antenne :

« Je cherche une chaîne qui ne soit pas vendue à la mafia, a dit Mack Bolan. Cela résume à peu près la situation. Jusqu'à quel point sommes-nous gangrenés ? L'arrivée dans nos murs de cet homme constitue une révélation dont personne ne peut plus douter. Pour qui sont tous ces policiers déployés dans les rues, pour les gangsters ou pour celui qu'on surnomme l'Exécuteur ? Nous ne pouvons évidemment pas cautionner les agissements de celui que l'on considère comme le criminel le plus recherché de tout le pays, lui seul doit se sentir responsable en son âme et conscience. Mais si réellement on a donné l'ordre aux forces de l'ordre de se lancer uniquement contre Mack Bolan, sans s'occuper des crapules auxquelles il a résolu de s'en prendre, alors nous pouvons nous attendre à des jours infiniment sombres... C'était Sandra Miller de la Miller Broadcasting Systems. »

Bolan regarda pendant quelques instants les images qui défilèrent ensuite sur l'écran. Des prises de vue réalisées dans les secteurs qu'il avait blitzés. Puis il éteignit le téléviseur de bord, se tourna vers Schwarz et Blancanales.

— Tu as programmé les appels, Pol ?

— Tout est prêt, assura Blancanales. Il n'y a plus qu'à appuyer sur les boutons.

Bolan consulta sa montre.

— Encore trois minutes et ce sera bon.

Il se rendit au fond du mobil-home pour vérifier son matériel de guerre, inspecta le dispositif lance-missiles, fit plusieurs réglages. Gadgets paraissait impatient. Un instant plus tard, le téléphone mobile se mit à tinter. L'Exécuteur décrocha.

— Ça vous a plu ? fit joyeusement et sans préambule la voix féminine à l'autre bout de la ligne.

— Vous étiez parfaite, renvoya-t-il sur le même ton.

— Question de métier. Quel est le programme, maintenant ?

— Mettez-vous en stand-by jusqu'à la prochaine émission, Sandra.
Ne me dites surtout pas où vous êtes.

— Dans une cabine, j'ai quitté l'unité mobile pour quelques instants.

— Retournez-y et prenez de la distance.

— Compris, Striker. Faites gaffe à vos os.

— Ciao, conclut Bolan, le cœur un peu serré.

Se tournant ensuite vers Blancanales, il annonça :

— Branche-moi sur Waxahachie avec procédure de détection.

— C'est parti !

Bientôt, Bolan entendit une voix masculine répondre dans le téléphone :

— Double X Ranch. Je vous écoute.

— Je veux parler à David Maxwell, répliqua-t-il.

— M. Maxwell est occupé pour l'instant. Je suis son secrétaire, à qui ai-je l'honneur ?

— Passez-lui un message, dites-lui que je dois lui parler de toute urgence.

— Un instant.

Au bout d'une quinzaine de secondes, une autre voix s'annonça, autoritaire :

— Oui, je vous écoute.

— Maxwell ? fit l'Exécuteur, sachant pertinemment qu'il ne s'agissait pas du candidat au sénat.

Il avait tout de suite reconnu les intonations sèches du général Andrew Polingham.

— Non, David Maxwell est occupé sur une autre ligne. Laissez-moi votre message.

— Pas question. Interrompez-le, j'ai dit que c'est urgent.

— Ne quittez pas.

De nouveau il y eut une attente et enfin David Maxwell vint en ligne :

— Qui est à l'appareil ?

— Le raconteur de blagues.

— Je, heu... Ah !

— Vous y êtes ?

— Oui, bien sûr.

La voix était brusquement tendue, nerveuse et chuchotante.

— Pourquoi m'appellez-vous ?

— Je vais bientôt passer à l'offensive.

— Je croyais que vous aviez déjà commencé ! fit aigrement Maxwell.

— Ce n'était qu'un début.

— Bon Dieu ! Pourquoi venez-vous me parler de ça ?

— Êtes-vous déjà passé de l'autre côté de la barrière, David ? Comment vous êtes-vous laissé absorber ?

— Vous êtes fou ! Écoutez, je ne peux en aucun cas cautionner de tels agissements, c'est...

— C'est vous qui allez m'écouter, David. Je ne vous demande pas de cautionner quoi que ce soit, je veux seulement vous donner des éléments qui vous permettront de retourner la situation en votre avantage. Ça ne vous intéresse plus de connaître le fonctionnement de toute la combine ? J'ai tous les détails à votre disposition.

— Eh bien... Peut-être, oui. Je vous écoute.

Bolan ricana.

— Sûrement pas de cette façon.

— Rencontrons-nous...

— Ce sera plus prudent. Je vous rappellerai.

Il raccrocha sans rien ajouter, se tourna vers Blancanales :

— Que dit la détection ?

— En plein dans le mille ! Ils ont installé une écoute électronique sur la ligne. Et j'ai capté les signaux d'un scanner de recherche. S'ils savent se servir de ce bidule, ils vont obtenir le renseignement en moins de dix minutes.

— Et aboutir à Possum Kingdom Lake, dit Schwarz avec une grimace. Tu crois que les requins vont mordre à l'hameçon ?

— On ne va sûrement pas tarder à le savoir.

— À ton avis, Maxwell s'est laissé absorber ?

— Ça m'étonnerait. De toute façon, ça ne change rien au programme. On continue l'intox et ensuite vous me laissez le champ libre.

Schwarz et Blancanales échangèrent un regard angoissé. Ils comprenaient ce que l'Exécuteur voulait dire. Un banco sur sa propre vie.

CHAPITRE XXI

Les doigts de Ronnie Cesaro blanchissaient sur le combiné téléphonique tandis qu'il écoutait Raqueti.

— Ce fumier est un vrai mégalo, Ronnie. Si tu avais entendu...

— J'ai moi aussi écouté ce flash, Carlo. Ce n'est pas une raison pour paniquer.

— Putain ! Je panique pas, merde ! Je te dis seulement qu'on a intérêt à se remuer le cul. Crois-moi, il ne bluffe pas. J'ai toujours en tête tous ces mecs qu'il a dessoudés ce matin, il va arriver jusqu'à nous, c'est un psychopathe complet, un dingue assoiffé de sang !

La voix aux intonations précieuses se fit tranchante :

— Ça suffit, Carlo. Parle-moi plutôt de ce qui s'est passé cette nuit.

— En ce qui concerne le bordel au camp de...

— Évidemment.

— Toujours pas d'indications. Tout ce qu'on sait, c'est que des enculés de fédés campent là-bas depuis bientôt deux heures. Les hommes que j'ai envoyés sur place ont dû rester à distance pour éviter de se faire tomber dessus. Mais ils ont inspecté le coin avec des jumelles. C'est comme s'il y avait eu un bombardement aérien, tout a été détruit, à part les semi-remorques, et y a pas un survivant, pas un seul gars qui puisse nous dire ce qui s'est passé.

— Mais la fille, elle, est bien vivante ! Toujours rien de ce côté ?

— Que dalle. On sait en tout cas que ce n'est pas depuis sa station qu'elle a dégoisé c'te connerie de flash-info. Elle doit se planquer dans un camion équipé pour les émissions extérieures. J'ai fait lancer des tas de gars sur cette piste, mais ça ne va sûrement pas être du gâteau.

— Retrouve-la, Carlo. Elle sait forcément où il est.

— Merde ! Je fais ce que je peux. Mais je crois pas que le grand fumier soit tout seul. Un gus tout seul ne peut pas occasionner autant de dégâts, c'est pas possible.

— Je ne suis pas de ton avis, rétorqua froidement Cesaro. Il opère toujours seul. Tu oublies qui il est.

— Un sale taré de troufion en cavale !

— Non. Ce type a un passé militaire, c'est un tacticien. Si tu le

sous-estimes, tu te fous dedans.

— Il a peut-être partie liée avec les Fédéraux.

— C'est une possibilité à ne pas exclure, mais si tel est le cas, il n'y a sûrement pas d'officiel.

— En tout cas, on est en pleine merde. C'est un vrai désastre.

— Arrête de pleurnicher et retrouve-le ! coupa Cesaro d'un ton cinglant.

Puis il plaqua sèchement le combiné sur l'appareil. Il fit quelques pas dans son bureau, alluma une cigarette et vit que ses doigts tremblaient. Ce n'était pas dans son habitude. Depuis longtemps il avait appris à dominer ses émotions, à discipliner ses nerfs en toutes occasions. Il était doué d'une intelligence froide, calculatrice, et d'une redoutable insensibilité.

Mais à présent quelque chose en lui semblait s'être dérégulé. Il ne parvenait pas à coordonner ses pensées suffisamment vite, il se sentait ramolli, englué par une peur insidieuse qu'il ne parvenait à chasser. Il tira avidement sur sa cigarette, eut un petit tressaillement quand le téléphone se mit de nouveau à sonner sur sa ligne directe.

— Jeffie Arnolds ? demanda le correspondant dont il ne reconnut pas la voix.

— Qui le demande ?

— Ce n'est pas un de tes potes, Ronnie.

— Qui êtes-vous ? cracha-t-il, perdant une partie de son sang-froid.

Un ricanement lui arriva dans l'oreille.

— Devine.

— Je n'ai pas envie de jouer, je vais raccrocher.

— Ça m'étonnerait. Tu ne veux pas savoir comment j'ai foutu en l'air ta combine à Robert Lee ?

Une main de glace se referma sur la nuque de Cesaro.

— Ah ! C'est... C'est toi ? répliqua-t-il d'un ton fluët.

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. Je voulais seulement entendre la voix d'un macchabée en sursis.

— Tu te goures. Tu n'as plus aucune chance. Tu voudrais peut-être qu'on essaye de trouver un arrangement ?

— Négatif. Je ne m'arrange jamais avec la vermine. C'est maintenant une question de quelques heures.

— Tu crois que j'accorde un quelconque intérêt à tes salades ? Tu bluffes.

— Pas du tout. Mais je suis prêt à te faire une fleur.

— Ah oui ! C'est gentil de ta part. Je t'écoute.

— Lâche le Texas, Ronnie. Lâche complètement prise... Tu t'en sortiras peut-être.

— Tu es complètement givré.

— Qu'en penses-tu ?

L'esprit subitement en ébullition, Cesaro explosa :

— Tu te prends pour qui, espèce d'enfant de salope ? Pour Dieu le père ?

— Non, ce serait plutôt le contraire, rigola Bolan.

— Viens donc me chercher ! Radine-toi par ici, qu'est-ce que tu attends ?

— J'ai tout mon temps. Sers-toi de ta cervelle pourrie.

— Va te faire foutre, connard ! hurla Cesaro ayant perdu toute retenue. Va te...

Il se rendit brusquement compte qu'il parlait dans le vide. L'enfoiré lui avait raccroché au nez !

D'un doigt fébrile, il composa le numéro de Carlo Raqueti, respira un grand coup pour calmer son agitation intérieure puis entendit Raqueti débiter d'un ton précipité :

— J'essayais de t'appeler, mais c'était occupé...

— Ouais. Et sais-tu avec qui j'étais en ligne ?

— Je sais pas, Ronnie.

— La grande pute !

— Nom de Dieu !... Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Que nous laissions tomber.

Un sifflement se fit entendre.

— Il est gonflé, le sale con ! Écoute, c'est à ce sujet que je t'appelais... On sait où il est ! Ha...

— Quoi ? Tu as bien dit...

— Oui. Laisse-moi finir, Ronnie. Il a appelé au ranch de qui tu sais et il lui a dit qu'il voulait le rencontrer pour lui filer des informations. C'est, heu... notre ami avec des étoiles qui m'a alerté. Bon Dieu, on a plutôt bien fait de lui coller ce machin sur sa ligne. Maintenant, on a le numéro d'où l'enflure a tubophoné. C'est pas à Dallas, l'indicatif ne correspond pas. Je fais faire une recherche en ce moment, ça devrait aller vite... Tu m'entends, Ronnie ?

La gorge desséchée, Cesaro répondit avec un retard :

— Fais vite, Carlo.

— T'inquiète. On le tient déjà par les breloques. À force de jouer au culot, il a commis la grosse gaffe !

— Faut se tirer d'ici vite fait.

— Doucement. Il n'a pas l'air tellement pressé, ce grand connard. Il essaie de nous foutre la trouille ! Il se planque en attendant qu'on panique. C'est ça, son système.

Les rôles étaient renversés. Le froid et calculateur Cesaro avait perdu sa belle assurance et l'impétueux Raqueti reprenait le dessus, super content de l'heureux événement.

— D'accord, on va se tirer, mais pour assister à la petite fête, Ronnie. Laisse des gens de confiance au téléphone et qu'ils répondent que tu es occupé si on t'appelle.

— Oui... oui, fit Cesaro insuffisamment convaincu. Tu sais ce qui se passe en ville ?

— Ouais. Des tas de mecs ont les foies. Il y en a qui se font déjà la malle et d'autres qui vont pleurnicher chez les bleus. Tu les verras rappliquer la queue entre les pattes dès qu'on aura réglé le problème.

— Les autres sont prévenus ?

— Je m'en occupe. Bouge pas, je t'envoie discrètement une escorte.

Possum Kingdom Lake est situé à un peu plus de cent quarante kilomètres à l'est de Fort Worth. C'est une région de plaines et de petites montagnes, un site verdoyant planté d'arbres de toutes essences, où l'on a l'impression de se retrouver complètement retiré de la civilisation.

Très tôt dans la matinée, Schwarz s'y était rendu et avait loué un bungalow en bordure du lac, dans une zone que seuls les chasseurs fréquentent pendant la saison légale. Il s'était livré à une rapide installation dans le bâtiment de plaisance, avait laissé sur place la Cadillac Eldorado et utilisé un véhicule de location pour rentrer dare-dare à Fort Worth.

Bolan venait d'immobiliser le char de guerre sur le flanc broussailleux d'une colline rocheuse, à douze cents mètres du bungalow. À peu de distance de celui-ci, la Cadillac Eldorado stationnait tranquillement sur une aire gazonnée.

L'Exécuteur avait de l'endroit une vue bien dégagée sur trois côtés ; seul l'horizon était barré par une petite chaîne montagneuse à

l'ouest. Mais aucun véhicule ne pouvait surgir de cette direction.

Après avoir fait débarquer Politicien et Gadgets, au départ de Fort Worth, il avait passé un dernier coup de fil laconique à Angelo Galente, dans sa tanière de Watsonville :

— Tu devrais mieux surveiller tes associés, lui avait-il annoncé. Ils ont oublié de t'inviter à leur petite fête.

Puis il avait coupé la communication sans lui laisser le temps de répliquer. C'était suffisant, le vieux *capo* allait lui-même trouver les réponses au coup de fil énigmatique.

Durant le trajet, l'Exécuteur avait écouté les informations communiquées presque en continu par une station-radio de Dallas. Les déclarations qu'il avait faites à l'antenne par l'intermédiaire de Sandra Miller avaient eu un impact des plus efficaces. Une agitation quasi hystérique régnait en ville. De gros bonnets de l'Administration ainsi que des politiciens disparaissaient du circuit ou au contraire se bouclaient à triple tour dans des maisons hâtivement transformées en blockhaus et gardées par des sentinelles armées jusqu'aux dents. Des personnages en vue réclamaient la protection de la police, d'autres s'éclipsaient sur la pointe des pieds. Un énorme mouvement de foule s'opérait dans une pagaille grandissante à mesure que le temps s'écoulait, comme si l'on s'attendait à l'arrivée d'une tornade.

Peu avant d'atteindre la région de Possum Lake, Bolan avait entendu un flash radio concernant l'assassinat d'une femme dans Ross Avenue, à Dallas. La victime, Sarah Maxwell, avait été abattue d'une rafale de mitraillette alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans l'immeuble de la chaîne de télévision MBS. Son agresseur s'était enfui à bord d'une voiture sombre à la plaque minéralogique illisible. Le commentateur précisait : « Selon des témoins, le tueur est un homme trapu et chauve, vraisemblablement d'origine latine. Il ne peut donc s'agir du criminel Mack Bolan dont les agissements, d'ailleurs, ont cessé tout de suite après ses déclarations télévisées. Qu'allait faire la femme de l'Attorney General à la MBS, et surtout pourquoi l'a-t-on abattue de façon aussi lâche ? Sa ressemblance avec la journaliste Sandra Miller pourrait être la cause d'une tragique confusion. Cette dernière, en outre, semble également avoir disparu depuis la... »

Bolan n'avait pas écouté la suite. Une question lui avait traversé brièvement l'esprit : Sarah Maxwell repentante ? Pourquoi pas ? Ou bien elle avait pris peur. Mais aussi, la mafia pouvait l'avoir confondue avec Sandra Miller.

Il se concentra sur ses appareils de détection, espérant avoir tout prévu dans le détail. Le gros van bardé de son dispositif offensif paraissait sommeiller comme un fauve dans l'attente du gibier. Encastrée dans un logement sous le toit du véhicule de combat, la

tourelle lance-missiles était prête à entrer en action, avec six roquettes en attente. La mise à feu était branchée sur commande électronique, le système de repérage automatique des cibles en alerte. Il ne suffirait plus que de déverrouiller les sécurités, d'effectuer un ultime contrôle de pointage avant de déclencher l'enfer.

Il se mit à souhaiter de toutes ses forces que les requins seraient au rendez-vous pour la curée. Puis l'attente commença. Il était 15 h 35.

En contrebas, la surface tranquille du lac renvoyait le bleu du ciel. L'air était immobile et chaud. Comment aurait-on pu imaginer qu'un lieu aussi paisible allait devenir le théâtre d'un déferlement de haine et de sauvagerie ? Un paysage fait pour se reposer, pour rêver, pour s'aimer... Mais peut-être Bolan s'était-il trompé, peut-être avait-il fait une erreur psychologique, et l'ennemi avait éventé la ruse. Peut-être ne viendrait-il pas.

Le radio-téléphone tinta sur la console près de lui. Il décrocha sans prononcer un mot. Au bout de quelques secondes, une voix qui se voulait aimable demanda :

— Graford Motel ? Je suis bien au Graford Motel ?

Graford était une petite localité de la région.

— Non, vous faites erreur, rétorqua Bolan sur le même ton. Vous devriez consulter l'annuaire.

— Excusez-moi, fit la voix après un léger temps mort.

Et l'on raccrocha.

« Graford... Je t'en foutrais ! » rigola sinistrement l'Exécuteur. Les gros prédateurs avaient tenu à vérifier que leur proie était bien au gîte.

Le bungalow était une cible bien visible, évidente, mais une illusion. Gadgets y avait installé un redirecteur d'appel sur la ligne téléphonique. C'était à travers ce système utilisé comme un relais que l'Exécuteur avait parlé à David Maxwell, à son ranch. Il s'était douté que le téléphone de ce dernier était branché sur un système d'écoute, et ses espoirs s'étaient trouvés confirmés.

Tout sophistiqué qu'il fut, un système électronique de détection ne pouvait fournir que le numéro du demandeur en ligne directe, c'est-à-dire celui de la maison de Possum Lake. Le redirecteur d'appel avait été bricolé par Gadgets et programmé pour une double fonction. L'astuce était simple et fonctionnait dans les deux sens.

Outre l'appareil de retransmission, Gadgets avait truffé le bungalow de charges explosives pouvant être déclenchées par radio-commande à travers un petit récepteur central. Tout était prêt pour la

fiesta. Maintenant, les cannibales n'allaient pas tarder à montrer leurs crocs. Mais l'attente était pénible, angoissante. Bolan s'efforçait de chasser de son esprit une multitude de pensées inhérentes à la future action mais qu'il jugeait désormais inutiles. C'était toujours ainsi avant un engagement. Une foule de questions mineures venaient parasiter la ligne directrice des prévisions. Ensuite, lorsque l'instant crucial survenait, le cerveau redevenait instantanément clair, lucide.

L'alerte fut donnée dix-sept minutes après le prudent appel téléphonique. Un point lumineux se mit à clignoter sur l'écran du dispositif de détection. Puis un autre et un autre encore.

Une minute plus tard, l'Exécuteur avait dénombré six points brillants sur son écran. Six véhicules en approche rapide par l'est et le sud, le plus proche étant encore à plus de trois kilomètres de sa position.

Il brancha les caméras extérieures et poussa le zoom pour obtenir une vue rapprochée de l'intérieur d'un véhicule, un gros 4x4. L'énorme grossissement fit merveille. L'habitable était bourré de *soldati* entassés les uns contre les autres. Celui qui se tenait à la droite du chauffeur parlait dans un talkie-walkie.

Une nouvelle orientation de l'objectif lui donna l'image d'une longue limousine grise également chargée de mafiosi aux visages tendus. Il y avait aussi une Rolls toute blanche et une Cadillac bleu métallisé qui progressaient en arrière de deux autres véhicules transportant de la troupe.

Bolan braqua une caméra sur la Rolls, commanda à l'ordinateur de bord une mise au point automatique, et put contempler deux des grosses têtes venues de la côte atlantique : Nino Malvasi et Joe Rastelli. L'Exécuteur avait identifié les deux crapules d'après les renseignements fournis par Brognola. Il était impossible de se tromper : un visage de play-boy surmonté d'une tignasse blonde et figé pour la circonstance dans une expression cruelle ; un autre qui ressemblait à une tête de vautour avec son long cou décharné.

Il débusqua les deux autres ordures dans la Cadillac en compagnie de la pourriture militaire qui assurait la liaison entre la mafia et la CIA : Ronnie Cesaro, Carlo Raqueti et le général en retraite Andrew Polingham. Ils étaient assis à l'arrière tandis qu'un type à la carrure immense avait pris place à côté du chauffeur, une mitraillette posée contre sa poitrine. Un garde du corps.

Ainsi, tous avaient tenu à participer à l'hallali, à la mise à mort de l'ennemi juré ! Ils étaient donc si sûrs d'eux ?

Bolan commanda la mise en place de la tourelle de tir qui se démasqua aussitôt sur le toit dans un chuintement d'air comprimé.

CHAPITRE XXII

Un petit bip attira l'attention de Bolan qui jeta un coup d'œil sur l'écran de contrôle. Bien séparé des autres et venant en arrière-plan, un septième point clignotait maintenant, un point également mobile. La télémétrie contrôlée par ordinateur indiquait une distance de cinq kilomètres. C'était un peu trop pour obtenir une vue rapprochée du véhicule.

Il brancha le scanner-radio, commanda une détection de fréquence. De petits témoins lumineux s'allumèrent en cascade, puis l'appareil se stabilisa et une voix jaillit d'un haut-parleur :

« La Une et la Deux, foncez sur l'objectif. Bud, tu resteras en couverture pendant que Jack attaquera de front avec ses hommes. Confirmez ! »

Une réponse retentit aussitôt :

« J'ai entendu, Sonny. Mais je pense qu'on devrait quand même faire gaffe, on risque des pertes. »

« Tu fais ce que je te dis, compris ? »

« O.K., O.K. ! »

Puis :

« C'est Bud... Est-ce qu'on est sûrs, au moins, que ce taré est bien là-bas ? »

« Affirmatif. Faites correctement le boulot et tout ira bien. Silence radio, maintenant ! »

Sonny, le dispatcher qui coordonnait l'opération, connaissait bien la routine. C'était peut-être un ancien GI. En tout cas, il restait prudemment en arrière-garde, se contentant de couvrir l'opération.

À présent, le gros 4x4 et la limousine grise n'étaient plus qu'à trois cents mètres du bungalow au bord du lac. Ils roulaient à vive allure sur un chemin de terre, traçant un sillage de poussière sur leur passage. Une arrivée en trombe pour une attaque frontale soudaine. Si Mack Bolan s'était effectivement tenu dans l'habitation, même sur ses gardes, il ne fait nul doute qu'il aurait eu peu de chances de s'en tirer vivant.

Un rapide coup d'œil sur l'écran de la caméra vidéo réglée sur le

septième véhicule en approche lui montra cette fois assez distinctement son contenu. Le vieux *capo* soi-disant sénile était aussi de la fête. De loin, mais présent pour les réjouissances. Il était accompagné de cinq gros bras, cinq porte-flingues aux silhouettes envahissantes.

Reportant aussitôt son attention sur le bungalow, Bolan put observer la dernière phase de l'assaut. Le véhicule tout-terrain venait de freiner dans un nuage de poussière à moins de dix mètres de la bâtisse et déversait son contenu, tandis que la limousine effectuait un mouvement tournant avant de s'arrêter à son tour, coupant ainsi une éventuelle retraite à l'occupant des lieux. Pendant ce temps, les deux véhicules de renfort prenaient position pour verrouiller le périmètre.

Bien joué, cracha l'Exécuteur en ôtant la sécurité de la mise à feu à distance. Il attendit que les huit *soldati* jaillis du 4x4 aient atteint la façade du bungalow, en laissa un autre tirer une rafale dans la porte, pour l'enfoncer, puis appuya sans hésitation sur le bouton de la radio-commande.

La petite construction plate parut se gonfler démesurément. Son toit se souleva brutalement et ses parois se volatilisèrent dans un fantastique souffle qui balaya comme des fétus de paille les *soldati* s'apprêtant à l'investir. À vingt mètres de là, la limousine fut soufflée par l'onde de choc, se renversa et fit un tonneau complet, éjectant plusieurs de ses passagers dans la brutale pirouette.

Le bruit de l'explosion parvint jusqu'à Bolan avec un retard de quatre secondes. Il commanda aussitôt le départ de deux roquettes dont le pointage était déjà réglé sur les deux autres transports de troupe, perçut le hurlement strident des oiseaux de feu qui s'envolaient vers leurs objectifs. Trois secondes suffirent pour qu'ils arrivent à destination. Deux boules de feu se développèrent monstrueusement à l'emplacement des véhicules, faisant ensuite place à des colonnes de fumée qui montèrent lugubrement à l'assaut du ciel limpide.

Il allait déclencher la mise à feu de deux autres roquettes quand une voix dans le haut-parleur se mit à hurler hystériquement :

— On se l'est fait mettre dans le cul ! Nom de Dieu, qu'est-ce que vous attendez ! Nuage Un et Nuage Deux, foncez, putain de merde ! Foncez !...

— Roger ! claqua la réponse brève.

Bolan se tendit. Un élément imprévu allait vraisemblablement entrer en scène. Il suspendit son geste, prêt à réagir devant le nouveau et invisible danger. Huit à dix secondes s'égrenèrent dans une tension extrême, puis un vrombissement puissant et caractéristique se fit

entendre dans le ciel, à une distance très courte. Brusquement, deux masses sombres surgirent au-dessus de la colline rocheuse à moins de trois cents mètres du char de guerre. Deux gros rapaces de métal qui se mirent aussitôt à plonger dans un piqué vertigineux.

Non, l'ennemi n'avait pas éventé la ruse, il s'était lancé tout de go vers l'objectif désigné, mais il était venu avec des renforts démesurés, un déploiement de forces ahurissant. Un Huey Cobra et un Bell UH-1. Deux hélicoptères de combat sans nul doute équipés de tout ce qu'il fallait pour répandre la terreur et la destruction. Les deux appareils survenaient par l'ouest, une zone qu'il n'avait pas cru utile de protéger. La faute commise par l'Exécuteur n'était pas une faute psychologique mais une erreur tactique. Il n'avait pas pensé à une couverture aérienne. Évidemment, avec des centaines de millions de dollars en jeu, la mafia pouvait ne pas lésiner sur les moyens.

Bolan n'avait plus le temps de reprogrammer l'ordinateur de tir. Il passa en pointage manuel, manipulant calmement mais vivement le petit manche à balai commandant l'orientation de la tourelle de tir. En un éclair, il réfléchit qu'ils allaient d'abord effectuer un passage au-dessus de lui afin de prendre leurs repères, pour virer ensuite et aligner leur tir.

Ce fut exactement ce qui se déroula. Le Bell UH-1, moins rapide, vira plus court et son pilote le dirigea droit sur l'objectif qui lui apparaissait privé de défense, cloué au sol.

Mais le char de guerre n'était évidemment pas un objectif sans défense. Trop sûr de lui, le pilote piquait selon un axe très incliné et avec beaucoup trop de vitesse. Les réticules se centrèrent sur l'oiseau de proie, à peine le temps d'un battement de cœur, mais c'était suffisant. Le missile partit en un éclair sur une trajectoire légèrement ascendante. Pendant une infime fraction de seconde, Bolan put voir le visage du pilote crispé dans un rictus, puis la vision disparut d'un coup, comme absorbée par le néant. Un fracas épouvantable ébranla l'atmosphère et une onde de choc brûlante secoua le mobil-home tandis que des débris s'éparpillaient sur plusieurs centaines de mètres.

Lorsque le ciel se fut éclairci, Bolan distingua la silhouette du Huey Cobra qui avait interrompu sa trajectoire en piqué et montait brusquement en chandelle pour se placer hors de portée. La manœuvre permit à l'Exécuteur de coupler une caméra à l'ordinateur de tir et de passer en pointage automatique.

Il connaissait le Huey Cobra, un hélicoptère d'assaut parmi les plus redoutables, capable de réduire à néant un village en moins de trente secondes. Mais la destruction du Bell avait sans doute donné à réfléchir au type qui se trouvait aux commandes du second engin. Celui-ci n'était peut-être pas un ancien pilote de l'armée entraîné aux

appareils de ce type. Il maintenait l'hélico à bonne distance, immobile et haut dans le ciel. Un instant plus tard, cependant, il larguait vers le sol une mitraille qui souleva des gerbes de terre et des fragments de roche à quelques mètres du véhicule de combat. Plusieurs projectiles atteignirent leur but, martelant les parois blindées et opacifiant une grosse vitre latérale.

Deux roquettes étaient accrochées au Huey et Bolan se demandait pour quelle raison son adversaire ne les avait pas encore utilisées. Si une seule d'entre elles était tirée et atteignait son objectif, le blindage du gros veau tonitruant ne servirait strictement à rien.

— Qu'est-ce que t'attends ? s'égosilla dans une radio un homme dont la voix angoissée emplissait l'intérieur du mobil-home. Fous-lui une putain de fusée !

— Voilà ! répondit Bolan lorsque le curseur en forme de croix fut centré sur le milieu du cockpit.

Un grondement accompagné d'une stridulation déchirante marqua le départ d'un nouvel oiseau de feu traînant derrière lui son panache infernal. Au même instant, quelque chose se détacha de l'hélico, provoquant un halo grisâtre qui se mit à grossir très vite. Le pilote du Huey avait lui aussi tiré son missile. Bolan eut une notion instinctive de l'arrivée fulgurante du projectile. Tandis que sa propre roquette percutait de plein fouet la cible aérienne, une monstrueuse déflagration tonnait à quelque distance du van, secouant brutalement celui-ci et l'inclinant dangereusement. Le char de combat vacilla un instant, menaça de partir en tonneaux sur la pente rocailleuse, mais retomba finalement sur ses roues en se balançant. Quand il eut enfin retrouvé son équilibre complet, Bolan ne vit plus dans le ciel qu'une pluie de cendres et des débris qui virevoltaient en tous sens.

Il ne prit pas le temps de souffler. Reportant son attention sur le sol, en contrebas, il vit la Rolls et la Cadillac qui, elles aussi, traçaient un panache de poussière sur la piste rejoignant la route départementale. Les gros poissons carnivores se tiraient sans demander leur reste.

L'ordinateur de pointage les avait pris en poursuite automatique et les deux dernières roquettes giclèrent simultanément de la tourelle dès que l'Exécuteur déverrouilla la sécurité. Il fallut quatre secondes à la première pour rattraper la luxueuse caisse blanche et la réduire à un amalgame de tôles enchevêtrées et fumantes. Mais la seconde rata sa cible, explosa sur le flanc d'une colline derrière laquelle la Cadillac venait de disparaître.

Bolan jura sourdement. Il n'avait plus le temps de recharger la tourelle, il lui aurait fallu pour cela entre trente et quarante secondes. Pendant ce temps, les ordures mafieuses faisaient la malle et seraient

bientôt hors de portée, protégées par la petite chaîne de montagnes en bordure de la route d'État.

Lançant alors le gros moteur Toronado, l'Exécuteur conduisit le mobil-home jusqu'au sommet de la colline dont il redescendit la pente opposée à vive allure. La piste en terre décrivait une longue courbe qui venait tangenter l'axe de repli des *amici*. En forçant l'allure et en prenant quelques risques, il pouvait leur couper la route avant qu'ils aient pu rejoindre la State Road.

En mode « tout-terrain », le GMC se comportait un peu comme un tank, ses huit énormes roues effaçant les bosses et les inégalités du parcours. Mais l'allure à laquelle l'Exécuteur le menait mettait les structures mécaniques à rude épreuve. Enfin, il arriva sur le plat, fit monter le compteur à cent trente km/h et fonda en oblique sur la piste. Bientôt, il aperçut le véhicule en fuite, à environ quatre cents mètres plus loin. La Cadillac avait réussi à passer le point d'intersection avant lui. Son chauffeur devait être à plat ventre sur le champignon.

Écrasant un peu plus l'accélérateur, Bolan fit bondir le monstrueux van à cent-soixante km/h, vit l'écart diminuer très vite et se plaça à moins de dix mètres de la Caddy. Il n'entendit aucune détonation mais comprit qu'on lui tirait dessus à travers le nuage de poussière en voyant de petits points opaques se former en diagonale sur le pare-brise blindé.

Il fallait en finir. La route n'était plus qu'à quelques centaines de mètres, avec d'éventuelles voitures civiles en circulation. S'arc-boutant, il lança le char de guerre avec toute l'accélération encore disponible. Le choc contre l'arrière de la Cadillac fut à peine perceptible pour Bolan, mais la caisse bleu métallisé, malgré sa masse imposante, fut projetée en avant, ses roues quittant carrément le sol. Elle retomba en travers de la piste, bascula sur le côté et fit un tour complet sur elle-même puis glissa sur le toit pendant une cinquantaine de mètres tout en tourbillonnant.

Déjà, Bolan avait immobilisé le char de guerre dont il sauta, son AutoMag au poing. Les roues de la Cadillac tournaient encore lorsqu'il n'en fut plus qu'à dix mètres et une immense armoire à glace était en train de s'en extraire en soufflant comme un bœuf. Le mafioso était sonné mais il eut encore assez de lucidité pour braquer devant lui une mitrailleuse. Bolan tira une grosse balle de .44 entre ses yeux porcins et s'approcha de la carrosserie disloquée. Il y avait bien là les trois sordides rapaces qui avaient réussi par l'intrigue, la corruption et le chantage à s'emparer de Dallas et à mettre au point leur ignoble trafic nucléaire. Ronnie Cesaro avait la cage thoracique enfoncée et râlait affreusement. Carlo Raqueti occupait une position cassée entre le

dossier de la banquette arrière et la lunette vitrée. Le général Polingham, lui, avait la tête coincée par un montant de portière, le regard vide, il ânonnait des mots inintelligibles.

Bolan se pencha et leur fit don à chacun d'un coup de grâce, puis se redressa. Il avait la tête bourdonnante. Il avait brusquement froid malgré la chaleur ambiante et sa respiration se faisait courte.

Machinalement, il pivota sur lui-même, cherchant à apercevoir un élément manquant au tableau de chasse. Déjà loin, un point mobile s'amenuisait rapidement sur la petite chaussée goudronnée. Angelo Galente s'éclipsait sur la pointe des pieds. L'Exécuteur eut un faible sourire grimaçant. Il n'avait pas eu l'intention de l'éliminer. Il avait d'autres projets à l'égard de cette vieille pourriture qui devait se réjouir d'avoir échappé à l'anéantissement de ses associés.

Cette fois, Bolan était passé à quelques dixièmes de secondes de la mort. Il avait encore en lui le souvenir des hurlements du mafioso qui réclamait par radio le tir d'un missile, l'image du Huey Cobra en train de cracher son mortel venin. Oui, il s'en était fallu d'une infime parcelle de temps. Mais cela faisait partie du jeu infernal dans lequel il s'était engagé depuis bien longtemps.

Il remonta dans le van dont le moteur tournait toujours au ralenti. S'éloignant de quelques kilomètres du champ de bataille, il décrocha le radio-téléphone et appela l'hôtel, à Fort Worth, où il avait laissé Schwarz et Blancanales.

— Terminé, annonça-t-il, la gorge serrée. Je rentre à Station Oméga.

ÉPILOGUE

Station Oméga était le code pour désigner un terrain de caravaning au nord-ouest de Fort Worth. L'Exécuteur y avait fait entrer son gros van de guerre à l'apparence inoffensive, l'avait garé dans un endroit tranquille, à l'écart des quelques autres véhicules de plaisance.

Quatre personnes s'étaient rapidement signalées au rendez-vous de Station Oméga : Schwarz, Blancales, Sandra Miller, et Harold Brognola qui était arrivé depuis deux heures à Dallas avec une troupe d'agents fédéraux.

Bolan les laissa un instant seuls dans le module de repos pour passer un coup de fil à l'avant du véhicule. Un appel à Watsonville.

Refermant la porte de communication, il composa le numéro.

— Tu es bien rentré ? demanda-t-il ironiquement lorsqu'il fut certain d'avoir Angelo Galente en ligne.

Contrairement au bruit répandu, le vieux *capo* n'avait rien de sénile. Au contraire, il avait toute sa tête et comprenait vite. Il émit un gloussement :

— C'est toi, petit ? J'attendais ton appel. Tu as semé un drôle de bordel à Possum Lake.

— Pas seulement à Possum Lake. Ton territoire est entièrement nettoyé.

— Est-ce que tu attends que je te remercie ?

— Ce serait insultant pour moi. Ouvre bien tes oreilles pourries, Angelo. Je t'ai laissé en vie parce que tu n'as plus assez d'ambition pour te lancer dans les grosses affaires.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, je suis depuis longtemps à la retraite.

— Raconte ça à qui tu veux mais pas à moi. Ne laisse plus entrer personne chez toi. Plus d'associés, plus de locataires. Si tu enfreins la consigne, je reviendrai pour remplir de plomb ta carcasse de vieux débris. Tu piges ?

Galente ricana.

— Tu me laisses quand même mes petits commerces ? caqueta-t-il.

— Je te laisse seulement tranquille pour l'instant, rétorqua Bolan. Ne touche plus au business.

Il raccrocha. Il savait parfaitement que l'ex-dealer en chef de New York continuerait ses petits trafics, il n'y pouvait rien. Angelo Galente était un moindre mal. Tant qu'il occuperait le territoire texan, les autres gros vautours de la *Cosa Nostra* hésiteraient à venir s'y installer sans son consentement.

Il réintégra l'arrière du véhicule. Brognola, Schwarz et Blancanales parlaient entre eux tandis que Sandra Miller se tenait à l'écart, assise sur une couchette. Ils discutaient de tout et de rien, comme s'il ne s'agissait que d'une réunion amicale.

Brognola leva la tête vers l'Exécuteur.

— Je peux te parler un instant ?

Ils sortirent du mobil-home dans le soleil couchant firent quelques pas sur l'herbe.

— J'ai rencontré David Maxwell, dit le chef fédé. Il m'a paru complètement effondré.

— Mieux valait que sa femme soit morte plutôt qu'il soit mis au courant.

— C'est ça que je voulais te dire. S'il apprend un jour qu'elle se faisait reluire avec la mafia...

— Qui le lui dira ? Toi peut-être ?

— Sûrement pas.

— Alors tout va bien. Il s'en remettra, c'est un battant.

Le visage de Brognola s'était barré d'un pli soucieux.

— Et Sandra Miller ?

— Oui ? fit Bolan.

— Elle n'a pas seulement quelques puits de pétrole. Elle possède aussi des moyens médiatiques...

— Je vois ce que tu veux dire. Il n'y aura pas d'indiscrétion de son côté.

— Il y a intérêt ! Tu devrais peut-être t'occuper de cette question. Ça ne te sera sans doute pas difficile.

— Qu'est-ce qui te faire dire ça, Hal ?

— Oh ! Rien, sourit Brognola. Une idée, comme ça.

Ils discutèrent encore un peu des événements et le flic de Washington ajouta :

— Tu ne t'étais pas trompé, il y a un nombre incalculable de gens très bien placés qui ont réclamé la protection fédérale. Il va falloir des

jours et des jours pour y voir clair. Bon, je dois y aller. Heu, tu pourras m'établir un topo depuis ton arrivée ?

L'Exécuteur lui plaça une cassette magnétique dans la main.

— L'essentiel est là-dedans. Tu vas avoir du pain sur la planche.

— À qui le dis-tu ! soupira Brognola en s'éloignant pour rejoindre une voiture grise garée près de l'entrée du caravaning.

Bolan le suivit un instant des yeux, remonta dans le van.

— C'était Justice Deux ? s'ensuit Sandra Miller d'un ton badin.

Malgré les quelques signes de fatigue qui marquaient son visage, Bolan la trouva magnifique.

— Oui, répliqua-t-il. C'était Justice Deux.

Un silence succéda à sa réponse. Blancanales toussota et Schwarz se leva, annonçant d'un ton enjoué :

— On a des courses à faire, Mack. Si tu as besoin de nous joindre, on sera au Marine Creek Hôtel, à Saginaw.

La porte chuinta doucement en se refermant derrière eux. Bolan posa son regard sur la jeune femme qui lui souriait. Elle défit sa coiffure, laissa tomber librement ses cheveux sur ses épaules. Elle ressemblait à une princesse.

Par enchaînement d'idées, il se remémora un passage du roman de Richard Bach, *Un Pont sur l'infini* : « On pense parfois à tort qu'il ne reste plus un seul dragon. Plus un chevalier courageux, plus une seule princesse qui traverse des forêts secrètes. »

Bolan était d'accord. On avait tort de penser ainsi. Les princesses et les dragons existaient toujours ; ils n'avaient jamais cessé d'exister.

Sa forêt à lui était la jungle, une jungle de béton et d'acier où il combattait les dragons de la mafia, et dans laquelle il arrivait qu'une princesse apparaisse quelques instants. Sandra Miller était sûrement celle-là.

Les milliards de la Mafia

Par

GÉRARD DE VILLIERS

Un octogénaire italien, atteint de la maladie de Parkinson, décide de s'offrir une dernière promenade avant que le Seigneur ne le rappelle à lui. Confortablement installé dans un fauteuil roulant poussé par un homme de quarante ans portant beau, il s'embarque avec sa petite famille pour un périple qui en ferait rêver plus d'un : Rome. Monte-Carlo. Paris. Londres, Copenhague, Helsinki. Vienne, Budapest. Prague. Et il va de ville historique en ville historique, accompagné de sa fille et de ses deux beaux-fils.

Mais, pour un observateur un peu averti, le voyage ne manquerait pas de paraître étrange. Délaissant les beautés que recèlent les pays de la vieille Europe, nos touristes très spéciaux ne visitent que des... banques. De succursale en filiale et de filiale en succursale, le même



France. Saisie de hachisch par les douanes, à Boulogne s/mer. Les plus grosses prises ne sont pourtant que gouttes d'eau dans l'océan. © GAMMA

le même rite se répète : le garde-malade ouvre un compte au nom du vieillard impotent. Sur chacun, il dépose en moyenne un million de francs, sous forme de chèques émis par des sociétés étrangères. Près de deux cents comptes seront ainsi ouverts pour une centaine d'établissements visités. Trente-six millions de dollars au

total ! À Paris, comme partout en Europe, les agences de nos banques les plus réputées n'ont fait aucun problème pour accueillir ce richissime vieillard venu tranquillement en famille mettre ses petites économies à l'abri.

Quelques mois plus tard, le quadragénaire sera arrêté. Condamné à cinq ans de prison. Le *parrain* pour qui il travaillait lui avait « prêté » son beau-père pour exécuter ce plan machiavélique. Une opération européenne de blanchiment de son butin. L'affaire ne s'arrête pas là : la loi n'a rien à voir avec la morale. Ainsi, l'argent blanchi, lui, devra être restitué aux enfants de l'octogénaire décédé entre-temps. La cour d'appel du grand-duché de Luxembourg déclarera, en effet : « La Cour se voit dans l'obligation de donner suite à la demande (des enfants du cher disparu), et d'ordonner en conséquence la mainlevée des saisies effectuées par le juge d'instruction de Luxembourg sur les comptes ouverts. » Les États-Unis s'opposent à ce jugement, et, depuis, les avocats internationaux gagnent beaucoup d'argent – propre ? – à l'occasion de ce combat juridique autour de l'argent sale.

Pour les experts du Gafi (Groupe d'action financière sur le blanchiment des capitaux, constitué il y a trois ans et auquel appartiennent tous les pays de l'OCDE), ces 36 millions, s'ils font le bonheur de la police – il s'agit de la plus grosse affaire de blanchiment jamais traitée en Europe –, ne représentent qu'une goutte d'eau dans l'océan financier du narco business. Ils évaluent à 85 milliards de dollars le montant de l'argent de la Mafia blanchi chaque année en Europe et aux États-Unis ! Près de 500 milliards de francs qui sont investis dans des entreprises ayant pignon sur rue et qui, par le biais d'achats d'obligations du Trésor, par exemple, peuvent servir à financer les déficits budgétaires des grands pays industrialisés.

Ce ne sont pas les banquiers qui vont s'offusquer d'un tel apport monétaire. Leurs spéculations hasardeuses et la récession internationale les obligent à accepter, presque les yeux fermés, l'argent qu'on leur propose. Surtout si celui-ci a pris – en chemin – un petit air convenable. Les gros détenteurs d'argent, quant à eux, se satisfont parfaitement de cette Europe en récession et, malgré les consignes européennes, trouvent facilement acquéreur pour leurs liquidités. Ainsi



Pakistan. L'héroïne commence un long voyage. Du producteur du Triangle d'Or au consommateur de Paris ou de New York, la poudre aura changé dix fois de mains. Les dollars aussi. A. KELER / SYGMA

blanchi, l'argent de tous les trafics, mais surtout l'argent de la drogue, ressortira sous une apparence légale, et fructifiera en toute sécurité entre les mains de gens quelquefois innocents.

La Mafia sicilienne pratique ce trafic depuis des dizaines d'années. La moitié de son chiffre d'affaires – 85 milliards de francs – provient d'activités illégales dont les bénéficiaires sont "noyés" dans des sociétés officielles, tenues par des hommes de paille : golfs, casinos, immobilier, import-export... Le patron de l'Office central pour la répression de la grande délinquance financière (OCRGDF), le commissaire René Wack, n'affirmait-il pas récemment : « Un dixième de l'économie mondiale est occulte. Cela va du gris clair – avec l'évasion fiscale – au noir corbeau – avec le trafic de drogue. » Depuis trois ans, ses services ont réussi à lever quelques lièvres intéressants : démantèlement d'un réseau de bureaux de change servant à blanchir l'argent du trafic de stupéfiants et de l'ETA militaire ; arrestation sur la Côte d'Azur d'un notaire marron servant d'intermédiaire pour investir dans l'immobilier l'argent de la Camorra provenant du trafic de la cocaïne ; démantèlement d'une filière de blanchiment très structurée dans le « Chinatown » parisien... Inutile de se griser cependant. Damien Callamant, officier du Fopac (Fonds provenant d'activités criminelles), l'antenne spécialisée d'Interpol, avoue l'impuissance des enquêteurs : « On découvre probablement à peine 5 % des affaires de blanchiment. Comme tout ce qui est international, les enquêtes sont très longues et très complexes. » Et comment, en effet, repérer l'argent sale perdu dans l'énorme volume de cash qui se déplace dans les multiples réseaux internationaux ? Chaque jour, près de 1 000 milliards de dollars transitent électroniquement sur le marché des changes.



Pérou. Culture de la coca. De l'or pour les trafiquants, un moyen de survie comme un autre pour les paysans. © GREG SMITH / PICTURE GROUP

Dès lors, l'une des clés du problème étant tenue par les banquiers, les agences se devaient d'être plus sourcilleuses en matière d'accueil de nouveaux clients. Mais la Mafia a très vite contourné l'obstacle et a eu recours au secteur parabancaire : bureaux de change, intermédiaires financiers...

En France, la loi Badinter de 1985, bien étudiée par les hommes de loi et utilisée à

contre-pied par les mafieux, a montré ses limites et révélé un effet pervers dans la mise en faillite. Tous les chefs d'entreprise qui y ont recours ne sont



Atlantic City. Ici, les touristes viennent jeter quelques dollars sur le tapis vert. Ici, se "lavent" les milliards de l'argent de la drogue. © LEIGH SKOOGFORS / COSMOS

pas des délinquants, tant s'en faut, mais d'aucuns y ont vu une possibilité d'éponger leurs dettes et de mettre à l'abri leur magot. Bien souvent, les mêmes reprennent leur société, par le biais d'un homme de paille, mais en se débarrassant des dettes. Et, quand il s'agit de sociétés qui ne sont que des écrans de fumée permettant de blanchir de l'argent, cette façon de faire devient d'autant plus lucrative. On ne se borne plus à blanchir, on fait aussi du bénéfice.

Ce que les experts en criminalité n'avaient pas prévu, c'est que les structures de la Mafia évoluent avec le temps. Il ne s'agit plus maintenant de découvrir les magouilles de gangsters à la petite semaine. Les mafieux recrutent le gratin. La plupart de leurs conseillers fiscaux et de leurs avocats sont diplômés des plus grandes écoles de business. On ne compte plus ceux qui sont passés par Harvard... La procédure de blanchiment est devenue une affaire organisée qui comporte trois phases : le placement, l'empilage et l'intégration.

Le placement est la phase la plus délicate. Elle consiste à injecter dans le système financier l'argent liquide provenant des revenus de la drogue ou d'autres trafics. Selon les goûts, on peut utiliser directement le système bancaire du pays d'origine ou corrompre des employés ou des dirigeants. Comme il est difficile d'arriver aux guichets d'une banque avec des malles pleines de billets, on utilise la technique dite de *smurfing*. Il s'agit d'un réseau de fourmis – appelés *smurfs*, traduction anglaise de schtroumpfs – chargées de multiplier les dépôts en cash inférieurs à 10 000 dollars ; au-delà, les banques américaines doivent remplir une déclaration officielle. Les dépôts seront ensuite regroupés, par virements, sur d'autres comptes.

On peut utiliser le même principe et y ajouter la corruption. Des employés ou des dirigeants effectuent alors les versements d'argent cash. Si la situation n'est pas favorable, on passera par le secteur parabancaire ou encore, on transportera l'argent

« physiquement » vers un paradis bancaire. Les expéditions de bateau ou d'avion privé bourré ras la gueule de billets verts sont courantes de nos jours.

L'empilage. L'argent introduit dans les circuits financiers demande à être empilé. Il s'agit de brouiller les pistes en créant des ramifications de transactions financières pour empêcher les enquêteurs de remonter la piste. La technique est de virer l'argent électroniquement en faveur de sociétés écrans réparties dans plusieurs pays. Les propriétaires de ces sociétés, protégés par des prête-noms, sont très difficiles à détecter.

L'intégration, dernière étape, fait réapparaître l'argent au grand jour. Prélavé dans les paradis bancaires, il refait surface dans le pays d'origine (États-Unis ou Europe), sous une apparence légale. De nombreuses variantes de ce procédé existent :

Le prêt bancaire « adossé », qui permet de blanchir des sommes considérables. Le Crime Organisé contrôle une société légale installée par exemple aux États-Unis (groupe immobilier, compagnie d'import-export, chaîne de restaurants...). Par son entremise, la Mafia va contracter un gros emprunt auprès d'une banque américaine. Dans le même temps, par une société écran, l'argent sale est passé du paradis fiscal à une banque suisse. La banque américaine accepte de prêter devant le sérieux d'une banque suisse se portant caution. On se prête à soi-même, et on rembourse avec l'argent sale ; ni vu ni connu.

La fausse spéculation immobilière. On achète un immeuble. En le revendant avec une très forte plus-value à une société B. une société A pourra justifier d'un gros bénéfice. En fait, les deux sociétés sont dirigées par la même personne...

La fausse spéculation sur l'art reprend les mêmes schémas que pour l'immobilier mais en achetant des tableaux de maîtres. Cette technique a été mise à l'honneur par les yakusa japonais.

Les spéculations financières croisées. Une société A spéculé contre une société B. Ce que A perdra reviendra à B, ou vice-versa. Une fois encore les deux sociétés appartiennent à la même personne.

L'importation sous-facturée. Une société d'import-export s'approvisionne auprès d'un fournisseur étranger avec un énorme discount sur le prix réel de la marchandise ; la différence est comblée par un versement à une société écran.

En revendant la marchandise avec un profit élevé, la société d'import-export pourra justifier d'une grosse rentrée d'argent.

Des milliers de manipulations du même genre sont possibles. Avec beaucoup d'argent et les meilleurs experts, la Mafia n'a aucun mal à innover. On voit que la tâche de la police n'est pas facile. Les paradis fiscaux sont toujours plus nombreux et incontrôlables. Comme Aruba, cette île des Antilles dépendant des Pays-Bas, où la famille Cuntrera a permis l'implantation de casinos, de banques et où les projets immobiliers pullulent. Avec l'ouverture de leurs frontières, les pays de l'Est ont vu s'engouffrer le Crime Organisé italien, saisissant



© GEOPRESS

Aruba. Un paradis. Mais derrière la carte postale, les affaires continuent...

l'aubaine d'échapper à la lutte sévère qui règne sur le territoire de la Péninsule. Les pays européens en crise ont besoin de capitaux étrangers, leurs déficits budgétaires ouvrent toute grande la porte aux spéculations les plus diverses. Comme nous l'avons dit, les spécialistes du Gafi, le groupe d'action financière, estiment à plus de 450 milliards de francs l'argent du Crime Organisé. Avec un budget pareil, on peut rêver d'acheter n'importe qui n'importe où. Mais, lorsque quelqu'un n'est pas à vendre, on en revient aux bonnes manières d'antan : les mafieux en col blanc n'ont pas fini de faire appel, si nécessaire, à leurs troupes d'assaut. On tue encore beaucoup, dans l'Honorable Société...

GÉRARD DE VILLIERS